CSP

TRAITÉ DES FIÉVRES MALIGNES; DES FIÉVRES PESTILENTIELLES, ET AUTRES.

Avec des Consultations sur plusieurs sortes de Maladies.

Exegi monumentum ære perennius ...
Non omnis moriar, magnaque pars mei
Vitabit libitinam. . . usque ego postera,
Crescam laude recens, . . . sume superbiam
Quæsitam meritis & mihi delphica
Lauro cinge volens, melpomene, comam.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez JACQUES VINCENT, rue & vis-à-vis l'Eglise de S. Severin, à l'Ange.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES

M. DCC. XLII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU R

LIBRARIES
University of Ottawa

RB
179
.T73
1747
no 2

TABLE
DES CHAPITRES.

SUITE DU SECOND LIVRE.

CHAP IV. *Regles générales sur les fondemens des indications, sur leurs variations dans les fiévres malignes, & sur la méthode que doivent suivre les Médecins lorsque ces fiévres sont au plus haut degré, c'est-à-dire, au degré où elles sont nommées ou Févres pestilentielles ou Peste.* page 1

CHAP. V. *Méthode spéciale qu'on doit suivre dans la cure des fiévres pestilentielles, & qui doit s'étendre aux fiévres malignes ordinaires, ces fiévres & leur cure ne pouvant différer que du plus au moins.* 36

CHAP. VI. *Réfléxions sur la simplicité de cette méthode, & sur les vaines idées de malignité qui ont fait suivre aux Médecins des méthodes si différentes de celles que l'on vient d'exposer.* 88

LIVRE TROISIÉME.

De la méthode qu'il faut suivre dans la cure des Symptômes.

CHAP. I. *Des différentes diarrhées qu'on observe dans les fiévres malignes.* 115

CHAP. II. *De la cure de la suppression du ventre.* 162

CHAP. III. *De la cure de la suppression des urines.* 177

CHAP. IV. *De la cure des Hemorragies.* 188

CHAP. V. *De la cure des Nausées & des Vomissemens au commencement des fiévres malignes.* 200

DES CHAPITRES.
CHAP. VI. *De la cure des Foibleſſes & des Défaillances.* 220
CHAP. VII. *De la cure des Délires.* 225
CHAP. VIII. *De la cure de l'Aſſoupiſſement.* 229
CHAP. IX. *De la cure des Eruptions ſuperficielles de la peau.* 235
CHAP. X. *De la cure des Sueurs.* 245
CHAP. XI. *De la cure de la Gangréne.* 250
CHAP. XII. *De la cure du Charbon.* 257
CHAP. XIII. *De la cure du Bubon & des Parotides.* 266

LIVRE QUATRIÈME.

Conſultations pour diverſes maladies.

I. *Pour la Goutte.* 285
II. *Pour la difficulté de reſpirer.* 287

III. *Pour la Pulmonie.* 290
IV. *Pour les Vapeurs.* 293
V. *Pour un écoulement de ſémence involontaire.* 298
VI. *Pour les pertes de ſang.* 300
VII. *De l'Aſthme & de la Gravelle.* 304
VIII. *Des Délires mélancoliques.* 306
IX. *Sur une Fiévre opiniâtre.* 311
X. *Pour la Perte blanche.* 318
XI. *Pour la Jauniſſe.* 321
XII. *Pour la diſpoſition à l'Aſcite.* 326
XIII. *Pour une perte de Sang, & mouvemens Convulſifs & Epileptiques à la ſuite d'une fauſſe couche.* 333
XIV. *Pour une Inflammation des paupieres.* 338
XV. *Pour une Glande au ſein.* 344
XVI. *Pour la ſuppreſſion des Menſtrues.* 347
XVII. *Pour une Colique d'Eſtomac.* 349

DES CHAPITRES.

XVIII. *Pour les Vapeurs hyſtériques.* 356
XIX. *Pour la Colique inteſtinale.* 365
XX. *Pour la Mélancolie.* 371
XXI. *Pour la Poulmonie.* 386
XXII. *Pour les abſcès de l'oreille.* 390
XXIII. *Pour la palpitation de cœur.* 395
XXIV. *Pour la diſpoſition à la Fiſtule lacrymale.* 400
XXV. *Pour la foibleſſe & l'exténuation du corps.* 403
XXVI. *Pour la Colique hepatique.* 414
XXVII. *Pour la Colique.* 429
XXVIII. *Pour une affection Scorbutique.* 431
XXIX. *Ulcére au vagin.* 439
XXX. *Tumeur & Ulcére à la machoire.* 443
XXXI. *Pour l'enchifrénement, l'éternûment & l'enflure d'un côté de la tête.* 443

TABLE DES CHAPITRES.
XXXII. *Toux séche & quinteuse d'un Enfant.* 448
XXXIII. *Vertige, étourdissement & vapeurs.* 453

SUITE DU SECOND LIVRE.

CHAPITRE IV.

Réglesgénérales ſur les fondemens des indications, ſur leurs variations dans les Fiévres malignes, & ſur la méthode que doivent ſuivre les Médecins lorſque ces Fiévres ſont au plus haut degré, c'eſt-à-dire, au degré où elles ſont nommées ou Fiévres peſtilentielles ou Peſte.

I.

VOILA toutes les indications que l'on doit remplir lorſque l'on a à traiter la Fiévre maligne ordinaire, toutes tirées du cara-

ctere eſſentiel de la maſſe du ſang, & la diſpoſition inflammatoire de tous les viſcéres & de pluſieurs parties externes que l'état de coagulation, où ſe trouve le ſang, a accoûtumé de produire : nous porterons à préſent nos vûes ſur les Fiévres d'un plus haut degré, quoique provenantes de la même cauſe, c'eſt-à-dire, que nous examinerons les variations des indications, ſuivant la force des accidens, & ſuivant les degrez des fiévres malignes ; & nous donnerons des régles pour appliquer ce que nous avons dit des indications à ces differens accidens, & aux fiévres peſtilentielles. Or ces indications doivent toutes être fondées ſur l'état du ſang & ſur les altérations des parties bien connuës & bien ſenſibles : car c'eſt s'éloigner tout-à-fait de l'eſprit de la veri-

table médecine, que d'établir des indications curatives des maladies ſur des vices & ſur des cauſes tout-à-fait inſenſibles & incertaines, & qui n'ont d'autre réalité dans la nature que celle que leur donne l'imagination.

Le Médecin ne doit donc s'appliquer à combattre que les cauſes des maladies & les vices ſenſibles, parce qu'il ne connoît diſtinctement & clairement que ce qu'il peut appercevoir par les ſens, *Medicus ſenſualis artifex*. Sur ce pied-là le Médecin, qui ayant à traiter des fiévres malignes, n'établira pour fondement de ſes indications curatives que certaine malignité, & la regardera comme une vraie cauſe de ces maladies, & comme un fondement, dont l'idée le doit conduire à la connoiſſance du reméde propre à la combattre : le Médecin, dis-je,

ſe trouvera toûjours très-embaraſſé, & ne pourra jamais donner que par hazard, & ſans aucune certitude du ſuccès, les remédes qu'il employera pour la cure de cette maladie: car n'ayant aucune idée diſtincte de la contagion ni de la malignité ou de la cauſe de la maladie communiquée d'un corps malade à un homme ſain, il ne pourra établir aucun rapport des remédes qu'il aura en main, avec une cauſe qu'il ne connoît pas diſtinctement & qui n'eſt pas ſenſible. Il faudra néceſſairement qu'il en imagine une ſur un nombre infini de modifications que la matiere peut prendre, & qu'il croira les plus propres à fonder quelque rapport avec certain remede: mais comme il ne ſçauroit s'aſſurer de l'exiſtence d'aucune de ces modifications infinies, de ces exhalaiſons contagieuſes & ma-

lignes qu'il prend pour cauſe de la multiplication & de la propagation de la peſte & des autres fiévres malignes ; & que chaque Médecin donnant à ſon gré une modification particuliere à la contagion & à la malignité, pour ſe mettre en droit de donner un certain reméde plûtôt qu'un autre, il ſera impoſſible d'établir aucune méthode curative aſſurée & conſtante d'une maladie dont la cauſe ſera, s'il m'eſt permis de le dire, ſi bigarée & ſi multipliée au gré de l'imagination de chaque Médecin ; l'un qui imaginera la contagion ſemblable au venin de la vipere, par exemple, lui oppoſera la poudre ou le ſel volatile de vipere comme l'unique ſpécifique qui peut la guerir : celui qui l'imaginera ſemblable à l'arſenic, ne pourra lui oppoſer que les huiles, le

lait, & autres incraſſants propres à brider l'action corroſive des particules arſénicales qui menacent de ronger le tiſſu des parties : Celui qui lui donnera la forme d'une fourmilière d'inſectes n'oppoſera à cette cauſe que les remédes éprouvés contre les vers, ſçavoir le mercure & un certain nombre de remédes amers ; ainſi il arrivera que quoique les fiévres malignes & la peſte ſuppoſent toûjours une cauſe très-conſtante & très-ſenſible, qui produit dans le ſang & dans les viſcéres des altérations très-ſenſibles, & très-propres à fonder des indications curatives, conſtantes & certaines ; il arrivera, dis-je, néceſſairement que les Médecins ne les établiſſant que ſur certaine malignité, & ſur la contagion à laquelle il faut que chaque Médecin donne une

forme particulière, on ne trouvera aucune route certaine pour guérir cette maladie, qui dans le fond n'eſt pas moins curable & ne fonde pas moins des indications curatives que les inflammations ordinaires du poumon, des amigdales, & de toutes les parties externes; inflammations qui ne font jamais autant de ravage que les fiévres peſtilentielles, parce que les Médecins ont toûjours eû moins en vûe la contagion, ou quelque corps venimeux particulier dans les fiévres, lorſqu'il s'agit de les guérir, que les altérations ſenſibles des parties enflamées, pour ſe conduire aux remédes qui peuvent les guérir.

II.

Quelque bien établies que ſoient les indications curatives des fiévres malignes & peſtilentielles, il y a toûjours beaucoup

de difficulté à les remplir, par rapport à la diverſité des cas qui varient à l'infini, & par rapport aux differens tempéramens des malades & aux différentes manieres dont la cauſe générale les a affectés ; differences qui rendent les maladies plus ou moins grandes, plus ou moins dangereuſes. Ces états ſi variés font que le Médecin eſt obligé d'apporter de grandes modifications, lorſqu'il a à remplir ſes vûes curatives, & qu'il ne ſauroit traiter également tous les malades qui ſe préſentent. Il eſt donc ſouvent obligé de changer de batteries, & d'eſpéce de remédes par rapport à la diverſité des accidens & des divers temperamens des malades dont le ſang ſe prête plus ou moins aux remédes. Toutes ces variétés d'accidens biſares qui ſe contrarient les uns les

autres, n'empêchent pas qu'on ne puiſſe former pour le traitement une methode générale, à laquelle il ſera aiſé de porter les modifications convenables, à meſure que la maladie changera de force dans ſon augmentation & dans ſon état ; car il ne faut pas penſer que quoique le caractere eſſentiel ne conſiſte que dans une coagulation du ſang qui le fait arrêter dans les vaiſſeaux des principaux viſcéres & dans toute l'habitude du corps, qu'ils doivent toûjours demeurer dans cet état, tant dans l'augmentation de la maladie, que lorſqu'elle peut parvenir au plus haut point de ſa grandeur. La fiévre qui ſurvient après les premiers friſſons, tend toûjours à diſſoudre le ſang, & à le ramener à ſa fluidité naturelle. Ce n'eſt même que par cet état de fonte & de diſſolution où la

fiévre le met, que celui qui eſt arrêté dans les principaux viſcéres, & dans les parties externes, rentre dans le cours de la circulation, & que les inflammations qu'il avoit produites par ſon ſejour dans les viſcéres parviennent à une entiere réſolution ; & c'eſt le terme le plus heureux auquel le Medecin doit tâcher de les conduire ; tout autre terminaiſon des inflammations internes, telles que ſont la gangréne, la ſupuration, l'endurciſſement ou le relâchement total du tiſſu des parties enflamées ne pouvant être que funeſte aux malades.

III.

De cette obſervation importante il faut conclure que les indications curatives doivent un peu changer par rapport à l'état du ſang, qu'on doit regarder comme la cauſe eſſen-

tielle & contenante de la maladie, parce qu'il eſt different dans ſon commencement de ce qu'il eſt dans ſon accroiſſement & dans ſon état. Dans ſon commencement il eſt trop épais pour circuler librement dans les vaiſſeaux ; & cet état indique les remédes fondants les plus actifs ; mais dans le tems de l'accroiſſement de la maladie, & lorſque la fiévre commence à s'allumer, le ſang perd inſenſiblement ſon état de coagulation & d'épaiſſiſſement ; cependant alors s'il n'en eſt pas encore tout-à-fait quitte, & s'il y a quelques parties diſſoutes, il y en a encore beaucoup de coagulées qui reſtent à diſſoudre. L'état de diſſolution des unes demande donc quelque temperament dans l'uſage des fondants qui ſont indiqués par la partie du ſang qui eſt encore

grumelée. Ainſi il n'y aura que les fondants d'une moindre activité, & les dilayans qui ſeront indiqués dans le tems que la maladie augmentera.

IV.

Et parce que dans l'état de la maladie, la fièvre eſt parvenue à ſa plus grande violence, tout ce qui reſtoit de grumelé dans le ſang ſur la fin de l'augmentation du mal, tend à la fonte : deſorte qu'il y a à craindre pour lors que la maſſe du ſang ne tombe dans une diſſolution totale & radicale de tous ſes principes, & qu'elle ne faſſe crever les vaiſſeaux engagés des viſcéres par quelque diſtenſion gangréneuſe. Il s'enſuit donc que pour éviter ces grands inconvéniens, il ſera néceſſaire de prendre dans l'état de la maladie, des indications tout-à-fait oppoſées à celles qu'on avoit priſes

dans le commencement ; & que dans l'etat du mal, la fievre ayant porté le ſang d'une coagulation extrême à un point de diſſolution qui en menace la fonte totale, au lieu des fondants que l'état de coagulation avoit indiqués, il faudra au contraire recourir aux temperants & aux incraſſants pour remédier aux funeſtes effets de la diſſolution du ſang à laquelle il eſt amené dans le plus fort de la maladie ; & c'eſt un changement bien conſiderable dans les indications curatives des fiévres malignes, par rapport au premier état de ſang qui l'a fait arrêter dans tous les viſcéres. Mais après avoir appliqué nos régles aux variations & aux divers états des Fiévres malignes ordinaires, nous allons examiner ces variations & ces divers états dans les fiévres peſtilen-

tielles & dans la peſte même, qui, comme nous l'avons ſouvent repeté, n'eſt qu'une fiévre maligne au plus haut degré.

V.

Il n'eſt pas fort ordinaire que la peſte parcoure tous les tems des fiévres malignes inflammatoires. Les principes du ſang y ſont trop liés, & le levain coagulant eſt ſi fort embaraſſé dans la lymphe du ſang, ou dans la bile, qu'il ne ſe développe que très-difficilement, & ne met qu'avec beaucoup de peine ſes principes en feu de fermentation febrile, ce qui eſt le ſeul moyen qui puiſſe le faire revenir à ſa fluidité naturelle. La plus grande partie des malades periſſent en peu de tems dans le froid qui accompagne ſa coagulation extrême. La raiſon eſt que le venin coagulant de la maſſe du ſang n'a pu ſe

remuer & y allumer une fermentation fébrile aſſez conſiderable pour le diſſoudre ; deſorte qu'il eſt rare que le Médecin qui traite la peſte ſoit obligé de changer les indications qu'il a priſes au commencement de la maladie. Il eſt auſſi très-rare qu'il puiſſe exciter par l'uſage des fondants les plus actifs, cette eſpece de fermentation fébrile qu'on doit ſouhaitter dans cette maladie, pour diſſoudre les grumeaux du ſang, & pour le ramener à ſa fluidité naturelle ; ce malheur dépend de pluſieurs cauſes.

VI.

En premier lieu ce malheur dépend de ce que les cauſes coagulantes du ſang dans la peſte ſont trop puiſſantes, & qu'elles réduiſent le ſang dans un état de coagulation plus fort & plus ſerré que dans les autres fiévres

malignes ; car la famine & l'uſage des mauvais alimens réduiſent le ſang dans un état de ſéchereſſe, dont il eſt preſque impoſſible de le faire revenir ; d'autant plus que la famine amene la triſteſſe, & la triſteſſe une ſuſpenſion génerale des eſprits dans tous les organes, qui ne broyant que très-foiblement les parties du ſang, leur donnent lieu de s'affaiſſer les unes ſur les autres, & leur laiſſent prendre des liaiſons ſi ſerrées, qu'il eſt impoſſible de les rompre & de les diſſoudre par les remédes les plus actifs.

VII.

En ſecond lieu la déclaration de la peſte jette l'épouvante & la terreur dans tous les eſprits ; & cette terreur n'eſt pas d'un moment ni d'un jour ; elle dure pendant tout le tems que la maladie régne dans une ville

ou dans un pays. Elle occupe l'eſprit la nuit & le jour : elle trouble le ſommeil ; & la peur d'une mort prochaine, dont tout le monde eſt ſaiſi occupant continuellement l'eſprit, ſuſpendant & affoibliſſant toutes les opérations de la machine, empéchant & ralentiſſant la diſtribution du ſang dans toutes les parties, doit lui faire perdre à la longue ſa fluidité naturelle, & le diſpoſer à un extrême épaiſſiſſement, ſurtout, & plus communément dans les perſonnes qui ſont dans la diſette, & qui ſe nourriſſent de mauvais alimens ; & aſſez ſouvent dans les perſonnes qui vivent commodément, & qui ſont nées avec une complexion timide & avec une grande vivacité d'eſprit. Car on digere toûjours très-mal quand on vit en crainte, & en triſteſſe : les

eſprits ſont trop occupés dans le cerveau à ſoûtenir les idées affligeantes & terribles qui engourdiſſent l'ame, pour les laiſſer couler à l'ordinaire dans les organes. L'eſtomac ſe ſent encore plus de cette diminution d'eſprit que les autres parties ; ſon diſſolvant moins animé, opere bien plus foiblement la diſſolution des alimens, même les plus faciles à digerer ; d'où il arrive qu'ils ſe changent en un ſuc aigre, gluant & viſqueux, qui épaiſſit le ſang inſenſiblement, & en rend la circulation plus difficile, juſqu'à ce que l'indigeſtion devenant tous les jours plus grande, & l'aigreur du chile plus fixe & plus forte, porte enfin le ſang à un degré extrême de coagulation, qui fait qu'il s'arrête dans tous les viſcéres. Ce degré eſt très-difficile à corriger, principalement

ſi le malade dès l'entrée du mal tombe dans la conſternation & dans le déſeſpoir, & ſe croit perdu ſans reſſource. Car cette ſituation de l'eſprit jette tous les organes dans un relâchement total, & le cœur dans une palpitation continuelle qui empêche cet organe de fournir au cerveau la quantité du ſang néceſſaire à la ſéparation abondante des eſprits. Ce ſeul défaut jette encore le reſte des organes dans l'inaction & dans un relâchement total, & donne lieu à une coagulation ſi générale de la maſſe du ſang, qu'elle conduit le malade en peu d'heures, à une mort inévitable. Cette cauſe, communément ſi négligée par les Médecins, eſt ſi puiſſante pour rendre mortelles & funeſtes les maladies qui ſeroient d'ailleurs très-curables, que je n'ai jamais vû aucun malade attaqué d'une fiévre

& saisi d'une grande crainte, & de la terreur de la mort, qui en soit revenu, quelque prompt secours que j'aie pu lui donner.

VIII.

Troisiémement, quand même les remedes fondans, qu'on doit employer au commencement de la peste, seroient assez actifs pour briser le levain coagulant de la masse du sang, l'affaissement extraordinaire de tous les organes, & sur-tout de l'estomac & des intestins, les rendant presque paralytiques, jette ces viscéres dans une espéce d'impuissance de pousser & de faire aller les remedes fondants qu'on employe, jusques dans la cavité des vaisseaux; ensorte qu'ils demeurent souvent dans l'estomac & dans les intestins, sans qu'ils puissent porter leur action jusqu'aux vaisseaux du sang. Tout cela fait que la peste est une maladie très-meurtrié-

re, & qu'elle parcourt très-difficilement les tems ordinaires des fiévres continuës, le ſang étant dans cette maladie à-peu-près dans l'état où il eſt dans une apopléxie très-forte, qui fait perir les malades en peu d'heures, ou en peu de jours: & il n'y a aucune ſorte de remédes; quelque agiſſants qu'ils ſoient, qui puiſſent fondre le ſang coagulé qu'a produit cette maladie, ou qui puiſſent porter ſon action dans les vaiſſeaux du ſang à raiſon de la paralyſie de l'eſtomac & des inteſtins, dont certainement ces parties ne ſont pas exemptes dans une forte attaque de peſte, lorſque tout le reſte des membres eſt dans un affaiſſement général, qui n'eſt guere éloigné de la paralyſie.

IX.

Il y a une derniere raiſon, qui fait que les remedes fondants réuſſiſſent plus rarement

dans les malades attaqués de la peſte, que dans ceux qui ſont attaqués des fiévres malignes ordinaires ; c'eſt que la plus part de ceux qui ſont attaqués de cette maladie, cachent ordinairement leur mal, & le ſupportent quelquefois pluſieurs jours ſans le déclarer, par la peur qu'ils ont d'être trainés dans une infirmerie de peſtiférés, d'être privés de la conſolation de voir leur famille & d'en être ſecourus ; & que ſouvent la crainte de mourir de cette maladie fait qu'ils ſe la cachent à eux mêmes, & qu'ils s'en donnent une toute autre que celle qu'ils craignent le plus : cela fait que lorſqu'ils ſe déclarent malades, la cauſe coagulante du ſang a ſi fort ſerré les parties, qu'il eſt impoſſible aux remedes fondants les plus actifs d'en pénétrer le tiſſu, & d'en rompre l'union.

X.

Malgré toutes les difficultés que preſente la cure de la peſte & qui viennent bien moins des cauſes materielles qui la produiſent, que de la triſteſſe, de la terreur, de la conſternation & du deſeſpoir des habitans d'une ville, lorſque la peſte y eſt déclarée ; il faut, quelque petit que ſoit ordinairement le nombre de ceux qui échappent à cette maladie, il faut, dis-je, ne pas les traiter au hazard comme l'on fait communément par une confiance aveugle, que le Public donne à tous les remédes qu'on propoſe à l'envi, & qu'on donne ſans aucune précaution & ſans aucune connoiſſance de l'état du malade : car il n'eſt pas plus difficile d'établir une méthode régulière pour la cure de cette maladie, qu'il l'eſt pour celles qui ſont les plus ordinai-

res, les plus communes & les moins dangereuſes; cela eſt d'autant plus vrai, que le caractere eſſentiel de la peſte, non plus que celui des autres fiévres malignes, n'eſt pas aujourd'hui douteux; & qu'étant pleinement connu, on peut mieux former les indications curatives de cette maladie, & la combattre par des remedes plus apropriés à la cauſe & à ſes differents états, qu'on ne l'a fait juſqu'ici.

XI.

Voici un eſſai qui, ſi je ne me trompe, pourra un peu mieux fixer l'eſprit des Médecins, que toutes les méthodes curatives que pluſieurs Ecrivains nous en ont donné, parce que n'ayant eu d'autre vûe dans la cure des Fiévres malignes que celle de combattre certaine malignité ou certain venin qu'ils ont

ont regardé comme la cauſe des funeſtes accidens de ces ſortes de maladies, de cette foibleſſe de pouls, de ces taches livides & de ces gangrénes extérieures; ils ne ſe ſont appliqués qu'à fortifier le mouvement du cœur par l'uſage des remédes qu'ils appelloient Cordiaux, & par des Diaphorétiques deſtinés à pouſſer au dehors & à faire tranſpirer un venin dont ils n'avoient aucune ſorte d'idée, & qui ne pouvoit par conſequent leur faire voir aucun rapport ni aucune indication diſtincte, avec leurs prétendus cordiaux & leurs diaphorétiques; d'ailleurs ils ont embaraſſé leur cure de tant de ſortes de remédes, dont la plus part ſont ſi mal combinés & ſi mal propres à remplir même leurs vûes, qu'on n'en ſauroit trop diminuer le nombre dans la cure d'une maladie qui en demande

d'auſſi efficaces que celle-là, & qui ne donne pas le tems au Médecin de temporiſer avec le malade, dans l'attente d'un événement heureux & d'une parfaite guériſon, comme il le peut faire ſans riſque dans les maladies ordinaires.

XII.

La premiere choſe que le Médecin doit avoir en recommandation lorſque ſon miniſtère l'engage à la cure de la peſte, c'eſt de s'armer d'une forte & ferme réſolution à l'approche des Peſtiferés. Quelque prévention qu'il y ait ſur la contagion de la peſte, il doit ſe la cacher non-ſeulement à lui-même, mais encore aux malades & aux aſſiſtans : car ſi malheureuſement il paroît allarmé de la contagion de la peſte, il peut être aſſuré qu'il en ſera attaqué, & qu'il courra riſque de ſuccomber ſous le poids

de cette dangereuſe maladie. S'il eſt une occaſion où la peur même doive animer le courage du Médecin, c'eſt ſans doute dans un tems de peſte. Tous les habitans d'une ville ſont dans une ſi grande conſternation, que ſi un Médecin marque le moins du monde qu'il craint la contagion de cette maladie, il les jette tous dans un état de terreur & de conſternation capable de les faire tomber malades, ou de précipiter l'action de la cauſe générale de la peſte. Tant d'exemples de Médecins & de Chirurgiens que le courage qu'ils ont eu de voir, ſans aucune précaution, un nombre infini de Peſtiferés dans de grandes infirmeries, a mis à couvert non-ſeulement de la peſte, mais de toute autre maladie; & en même tems la mort précipitée de tous ceux que la terreur de la contagion

a saisis & a fait précautionner, jusques-là qu'ils se sont parfumés avant & après la visite, qu'après avoir fait parfumer la chambre des malades, ils ne se sont approchés de leur lit qu'en tremblant, avec un visage effrayé & tout-à-fait allarmant pour les assistans : tous ces exemples, dis-je, doivent faire comprendre combien il est important de se rassurer contre la peur de la contagion ; c'est un des plus grands remédes qu'ils puissent apporter à un malheureux pestiferé, qu'une contenance assurée, qu'un air de visage ouvert, & qu'une feinte déclaration que la maladie, dont il est attaqué, n'est ni la peste, ni même une maladie mortelle ; mais bien plûtôt un Phlegnion universel très-curable. C'est par un tel artifice, & en combattant continuellement la préven-

tion effrayante de la contagion, en s'aſſeïant ſans crainte auprès des malades, & en les touchant hardiment, que le Médecin inſpirera de la confiance aux familles, & qu'il engagera à ſervir les Peſtiférés à l'ordinaire ſans en craindre les approches & ſans les abandonner.

XIII.

Pour perſuader les Médecins de l'utilité de ce conſeil, je leur demande ſi la terreur & la conſternation ne ſont pas des paſſions fort dangereuſes ; ſi on peut en être agité longtems, ſans riſquer de tomber malade de quelque maladie que ce ſoit ; ſi l'on fait de bonnes digeſtions quand on eſt tourmenté jour & nuit de l'idée d'une mort prochaine & preſqu'inévitable ; s'il n'eſt pas plus convenable & plus ſalutaire, tant aux habitans d'une ville, qu'aux

Médecins de n'être pas troublés par des paſſions dont les ſuites ſont ſi dangereuſes ; s'il n'eſt pas plus à propos de les combattre que de les entretenir, & ſi leur miniſtère ne les engage pas également à s'oppoſer à l'action des cauſes ſpirituelles des maladies comme à celle des matérielles, puiſque les unes ſont auſſi capables que les autres de les produire & de les entretenir. S'ils en conviennent, ils ſeront obligés d'avoüer, dans quelque prévention qu'ils ſoient ſur la contagion, qu'il eſt infiniment plus avantageux d'en combattre l'idée que de la fortifier.

XIV.

Sur ces fondemens il faut que le Médecin ne prenne d'autre équipage & d'autres habits que les ordinaires. Tous ces habits ſinguliers, tous ces maſques ridicules, au moyen deſquels les

Médecins ont voulu ſe garantir, ſont de foibles remparts contre les atteintes de la maladie : preſque tous ceux qui s'en ſont ſervis par trop de crainte, ont été les victimes de leurs grandes précautions ; ces habits de maroquins, non plus que ces maſques aſſortis d'un nez en caſſolette, avec des yeux de criſtal, n'ont pû les défendre des funeſtes effets de la crainte de la contagion ; ils ont été percés de ces traits, contre leſquels ils s'étoient prémunis. Quelques-uns ont ſuccombé à l'activité de la cauſe générale & épidémique de la peſte, & aux funeſtes effets que peuvent cauſer la terreur & la conſternation.

XV.

La ſeule & unique précaution que doivent prendre les Médecins, qui ont à traiter la peſte, c'eſt de vivre très-régulièrement

& très-ſobrement ; de viſiter les malades plûtôt à jeûn qu'avec un bouillon ou du vin dans l'eſtomac. La raiſon de cette pratique que j'ai toûjours obſervée lorſque j'ai été Médecin des Hôpitaux, c'eſt qu'on eſt expoſé dans la viſite des malades à ſentir de très-mauvaiſes odeurs, qui ſont quelquefois ſi fortes, qu'elles ſaiſiſſent le cœur. Il arrive dans ce tems-là que ſi l'on a du bouillon ou du vin dans l'eſtomac, ils s'aigriſſent d'abord, & peuvent cauſer en épaiſſiſſant le ſang, une foibleſſe qui peut faire craindre au Médecin quelque maladie fâcheuſe lorſqu'il craint les mauvaiſes odeurs auxquelles il eſt néceſſairement expoſé, tant dans les Hôpitaux que dans la viſite des Particuliers malades dans leurs maiſons. Il faut qu'il s'accoûtume à l'uſage du tabac, ou qu'il mette dans ſes narines

un bourdonnet empreint d'eſprit de vinaigre ou d'huile de Karabé, qu'il en porte même une fiolle remplie dans ſa poche pour y avoir recours ſeulement dans le beſoin, & non autrement, pour ne pas donner lieu aux Aſſiſtans de ſoupçonner qu'il craint l'effet de la contagion & les exhalaiſons qui s'échappent du corps du Peſtiferé : car pour la puanteur des déjections, tout le monde en craint l'odeur, & il eſt ordinaire de ſe boucher le nez quand on les regarde pour les examiner.

Un Médecin qui viſite un malade frappé d'une maladie ſi funeſte doit s'appliquer d'abord à rechercher ſoigneuſement les cauſes évidentes qui peuvent avoir contribué à l'attaque de la maladie : il doit s'informer enſuite du malade ou des aſſiſtans s'il a ſouffert long-tems la di-

ſette, s'il eſt mal nourri, s'il eſt tombé tout à coup, ou s'il a traîné quelques jours, & couvé ſa maladie en langueur, ſans appetit & ſans ſommeil : il doit demander ſi le malade s'étant bien nourri ou après avoir trop mangé ou s'être engorgé de nourriture indigeſte long tems, ſi le malade, dis-je, pénetré de crainte de la contagion, eſt tombé ſubitement ou par degrés dans la maladie. Il faut obſerver encore ſi le corps eſt maigre ou attenué par la diſette, ou gras ou replet, d'un tempérament bilieux & colerique, ou d'un tempérament ſanguin & vigoureux, ou naturellement foible, mollaſſe & pituiteux. Enfin il eſt néceſſaire d'obſerver fort ſoigneuſement dans les malades de toute eſpece de tempérament s'ils ſont plus ou moins frappés de la crainte d'une mort pro-

chaine, s'ils donnent des marques d'une grande conſternation & d'un état de déſeſpoir.

Le Médecin diſtinguera aiſément deux ſortes d'états dans les malades qu'il aura à traiter ; il en eſt, dont les accidens ſont ſi effroyables dès le commencement de la maladie, qu'il jugera d'abord qu'elle eſt irrémediable & mortelle. Il en eſt d'autres avec des accidens, qui, quoiqu'ils annoncent un danger extrême, y laiſſeront pourtant quelque eſpérance de guériſon. Comme les uns & les autres malades ont beſoin de conſolation & d'un certain ſecours, il eſt à propos d'en faire une différence dans le détail de cette cure que je vais ramener à la cure des fiévres malignes, qui ne different que par leur dégré des fiévres peſtilentielles, & de la peſte même.

CHAPITRE V.

Méthode ſpéciale qu'on doit ſuivre dans la cure des Fièvres peſtilentielles & qui doit s'étendre aux fièvres malignes ordinaires, ces fièvres & leur cure ne pouvant differer que du plus au moins.

JE commence par expoſer ce qu'il y a à faire dans la conduite des malades attaqués de fievres peſtilentielles, & du retour deſquels on déſeſpére le plus ; ce ſont ceux qui après une longue diſette & un uſage continuel de mauvaiſe nourriture, ſont plonges dans la triſteſſe, dans le chagrin & dans la crainte ; ceux qui paroiſſent attenués ; ceux qui ont le viſage have & plombé, les yeux ternes & enfoncés, le pouls petit,

mol, fréquent & inégal, l'habitude du corps froide & glacée, ceux qui éprouvent des foibleſſes continuelles, des naufées, des vomiſſemens, une diarrhée colliquative, des déjections ſéreuſes, poracées, noires & ſanglantes, un abbatement de force extraordinaire, une péſanteur de tête accablante, ſemblable à l'yvreſſe.

Il eſt plauſible que quoique les indications curatives ſe préſentent également dans les malades auſſi violement attaqués, que dans ceux dont les accidens ne ſont pas ſi effrayans, que cet état lorſqu'on rappellera tous les ſignes diagnoſtics de la peſte, marquera évidement un ſang arrête dans le cerveau, dans le foye & dans les inteſtins, & une diſpoſition inflammatoire dans ces parties; qu'un ſang arrêté dans les viſcéres indique les fon-

dants les plus actifs, que la disposition inflammatoire, & tous les dangers dont elle menace, demandent la saignée ; que les vomissemens, les nausées & la qualité des évacuations sont de puissants motifs pour mettre en usage les purgatifs & les émétiques. Il seroit cependant très-dangereux de remplir ces trois indications dans une extrémité si périlleuse ; il faut dans cet état entre ces trois indications curatives remplir celle qui est la plus pressante, & celle à laquelle il est le plus nécessaire de satisfaire pour prévenir la chûte prochaine du malade.

II.

Et parce que le pouls est la fonction du corps la plus importante à soûtenir, il s'ensuit que lorsque le pouls vacille, & que le mouvement du cœur est foible & languissant ; que la

premiere vûe que doit avoir un Médecin qui voit des malades réduits au déplorable état que je viens de decrire, c'eſt de s'appliquer avant toutes choſes, à ſoûtenir & à relever le pouls ; & parce que le pouls n'eſt altéré, foible & languiſſant, que parce que le cœur & les artéres ne reçoivent que très-peu d'eſprits ; que le ſang eſt devenu trop épais ; qu'il ne peut en cet état ni en former ni en fournir au cerveau & aux nerfs du cœur & des artéres la quantité qui leur eſt néceſſaire pour entretenir en force leur jeu de contraction ; il s'enſuit que pour faire former & dégager les parties ſpiritueuſes du ſang, il faudra néceſſairement le rétablir autant qu'on pourra dans ſa fluidité naturelle, & cela par les fondants les plus actifs.

III.

C'eſt alors qu'on pourra donner le reméde qui ſuit, qui eſt de tous les fondants que j'aye éprouvé le plus actif. Prenez quatre onces d'eau de *bourache* ou de ſa décoction, ou de l'eau commune ; delayez-y un gros de confection *d'hyacinthe*, avec un gros de *lilium*, demi gros de *ſaffran* en poudre, & un tiers de grain de *laudanum*, lorſque le malade ne ſera point aſſoupi. Au défaut de *lilium*, on ajoûtera à la compoſition un gros d'eſprit de *ſel armoniac*, ou de *corne de cerf*, ou demi gros de *ſel volatil de vipére* ; & pour les pauvres, on préparera un bouillon dans lequel on fera bouillir demi once de graine de *chanvre* écraſé, avec un gros de *ſaffran* ; on y ajoûtera deux onces d'une forte leſſive de ſarments, ou de tout autre bois ;

on réitérera ce fondant, de quatre en quatre heures pour faire relever le pouls & pour donner lieu par ce moyen à l'emploi des autres remedes.

IV.

Si le pouls ne ſe releve & ſi la chaleur ne revient à l'habitude du corps dans l'eſpace de vingt quatre heures ou en moins de tems, on doit déſeſpérer de la guériſon du malade ; dans cet état de foibleſſe du pouls & de froid glaçant de l'habitude du corps, joint aux grandes évacuations du malade, quelque conviction qu'on ait de la diſpoſition inflammatoire & gangréneuſe des viſcéres, il n'y aura aucun lieu de penſer ni d'en venir à la ſaignée, quelque indiquée qu'elle puiſſe l'être d'ailleurs.

V

Quoique la corruption des

nourritures qui entretient le dévoyement & la coagulation du ſang, ſoit un accident qui marque la néceſſité de la purgation, que le ſéjour que le ſang fait dans les viſcéres & la lenteur de ſon mouvement dans les vaiſſeaux ſoient de puiſſants motifs pour engager les Médecins à employer les émétiques, la foibleſſe du malade eſt telle, qu'on auroit à craindre de le voir expirer dans leur opération & de porter la diſpoſition inflammatoire de l'eſtomac & des inteſtins à la gangréne ſi on les mettoit en uſage. Il faut ſe borner dans ces indications aux remédes qu'indiquent les différentes eſpeces de cours de ventre, qui arrivent dans ces ſortes de maladies, & n'employer que les remédes huileux, les dilayans & les abſorbans pour briſer & emporter l'aigreur & la cauſti-

cité. On en trouvera diverſes formules dans la cure des cours de ventre. On entremêle ces remédes avec les fondants les plus actifs, tels que ſont ceux que j'ai propoſés, quelque peu de ſuccès qu'on en attende pour porter la vie du malade le plus loin qu'on pourra.

VI.

La conduite du Médecin doit être bien différente dans les Fiévres Malignes & Peſtilentielles de la ſeconde eſpéce, dans leſquelles après un grand froid ou de légers friſſons, les malades tombent dans les mêmes accidents, dans une grande péſanteur ou une grande douleur de tête, dans un accablement extrême, avec des yeux allumés, le viſage rouge, le pouls fréquent & petit, avec une chaleur plus forte que la naturelle, ou très-ardente, des

nauſées ou des vomiſſemens, le ventre ſerré, ou avec une diarrhée peu incommode : car quoique ces malades courent un très-grand danger par rapport à l'épaiſſiſſement extrême de leur ſang, & à la diſpoſition inflammatoire du cerveau, & de tous les viſcéres ; le prompt retour du friſſon & du froid qui a précedé la chaleur naturelle faiſant juger que le levain coagulant n'eſt pas ſi engagé dans les parties du ſang, & qu'il eſt en état de s'y mouvoir & d'en agiter les parties, donne lieu d'eſpérer que le ſang qui roule dans les vaiſſeaux, & celui qui eſt arrêté dans les viſcéres & qui a produit des diſpoſitions inflammatoires, pourra recouvrer ſa fluidité par le moyen de la fiévre & de divers fondants & dilayans qu'on y employera, ſur tout ſi le malade n'eſt ni at-

tenué par la miſere, ni deſſéché par le chagrin & la triſteſſe, ni fortement ſaiſi de la crainte d'une mort prochaine, car il n'y a rien qui contrarie tant l'action des remédes & la guériſon des malades que ces dangereuſes paſſions.

Le Médecin étant donc appellé à la viſite de ces ſortes de malades, ou les trouvera dans le froid & dans un friſſon de fiévre avec les extrémités froides, le pouls petit, mol & alteré, ou avec de la chaleur à la peau & le pouls fiévreux, plein & frequent, quoiqu'inégal. Dans le premier cas la petiteſſe, la foibleſſe & la concentration du pouls marquant l'épaiſſiſſement extrême, il remplira la premiere indication qui regarde l'épaiſſiſſement du ſang, & s'appliquera à le diſſoudre & à lui donner un peu plus de fluidité par le fon-

dant cordial marqué ci-deſſus ; il le réiterera deux & trois fois juſqu'à ce que la chaleur de l'habitude du corps ſoit revenue, & que le pouls ſe ſoit relevé ; & pour lors, ainſi que dans le ſecond cas, comme il jugera ſans peine que le danger que court le malade, ne roule que ſur les diſpoſitions inflammatoires des viſcéres, qui les menacent de la gangréne, de quelque ſupuration ou d'un relâchement funeſte, & qu'il doit être perſuadé qu'on ne peut éviter ces malheurs que par le moyen de la ſaignée ; il ne balancera nullement à la mettre en uſage, & ſur-tout celle du pied, par les raiſons alléguées ci-deſſus. Il la fera toute auſſi grande qu'il le pourra, prenant toutes les précautions néceſſaires pour éviter que le malade ne tombe en ſyncope.

VII.

Et pour cet effet, outre les précautions ordinaires qui conſiſtent à faire tenir le malade couché la tête baſſe, avec du vin ou de l'eau dans la bouche, on obſervera de ne faire la ſaignée qu'à diverſes repriſes, & de ne laiſſer couler à chaque fois qu'une ou deux onces de ſang, & d'employer l'eſpace d'un quart d'heure & une heure même de tems à tirer douze ou quatorze onces du ſang. C'eſt de cette maniere que j'en ai toûjours uſé lorſque j'ai trouvé le malade en ſituation de faire craindre la ſyncope, laquelle eſt un accident qui trouble les aſſiſtans, & à la vûe duquel le Médecin ne s'acoûtume que difficilement.

VIII.

La premiere ſaignée faite & un bouillon donné immédiatement après, le Médecin jugeant

par les ſignes de la Plethore & par la plénitude du pouls, que les vaiſſeaux ſont encore trop pleins pour paſſer aux remédes purgatifs, il fera rouvrir la veine trois heures après la premiere ſaignée pour faciliter la circulation dans tous les vaiſſeaux libres; & immédiatement après la ſeconde ſaignée, s'il eſt obligé de la faire, comme il importe extrêmement de prévenir les tranſports des mauvais levains qui ſe forment dans les premieres voyes par la corruption des nourritures, il fera donner dans les adultes d'une conſtitution aſſez forte, quatre ou ſix grains de tartre émétique, dans quatre ou cinq cuillerées de bouillon, ou quelqu'autre émétique que ce ſoit, pour vuider l'eſtomac & les inteſtins de toutes les nourritures corrompues qui s'y trouveront; & dans les corps délicats,

cats, grêles, bilieux & ſecs, il donnera l'émétique en grand lavage; quatre grains, par exemple, délayés dans une pinte d'eau avec deux ou trois onces de manne, faiſant boire aux malades, après chaque évacuation de ces remédes, beaucoup d'une légere infuſion de Thé, d'eau chaude ou d'une tiſane compoſée d'une once de *chien-dent*, d'autant de la racine de *fraiſier* ou de la racine de *garance*, qu'on fera bouillir dans deux pintes d'eau, & on jettera dans le coquemar, en le retirant du feu, une demie poignée de *ſcolopendre de pollytric* ou de *capillaires*.

Le ſuccès de ces premiers émétiques dépend principalement du dégagement que la ſaignée aura procuré aux vaiſſeaux du foye & des inteſtins; car il ne faut jamais perdre de vûe dans toute la cure l'embaras des vaiſſeaux

du foye & la disposition inflammatoire, qui en attire nécessairement une autre dans l'estomac & dans les intestins ; cette considération doit toûjours porter le Médecin à faire de grandes évacuations par la saignée, surtout au commencement : car quand on attend pour la pratiquer que la fiévre soit fort allumée, & que les dispositions inflammatoires ayent tourné en véritable inflammation, les vaisseaux engagés se trouvent alors si distendus, qu'ils tombent en gangréne ou crévent, & les saignées deviennent alors tout-à-fait inutiles. Deux ou trois grandes saignées faites au commencement de l'attaque préviennent le danger qu'on éviteroit par un plus grand nombre dans l'accroissement & dans l'état de la maladie.

IX.

Après l'opération de l'émétique, ou le malade ſe trouvera affoibli & le pouls atterré, ou la fiévre s'animera davantage. Dans le cas de foibleſſe du pouls, on fera prendre au malade, entre deux bouillons, deux ou trois cuillerées de la potion ſuivante.

Prenez de l'eau de bourrache ou de ſa décoction ſix onces, confection d'alkermès & d'hyacinthe de chaque demi gros, lilium de Paracelſe quatre ſcrupules, avec un grain de laudanum; faites-en une potion qu'on ne donnera qu'à cuillerées dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ou bien on donnera avant tous les bouillons un demi gros de confection d'hyacinthe.

X.

Dans le ſecond cas, ſi la fiévre s'enflame, & qu'il y ait redoublement après l'opération de l'é-

métique, il n'y aura pas à balancer, il faudra réiterer la saignée pour prévenir l'inflammation que cette premiere fougue du sang peut causer dans les parties où les vaisseaux sont engagés ; ce n'est que par cette sage précipitation qu'on met un malade à couvert des accidents funestes qu'on a toûjours à craindre dans la peste, & dans toutes les fiévres malignes ; il faut dès le commencement voir d'un coup d'œil la grandeur du péril que court le malade dans l'accroissement de l'état de la maladie ; & c'est une imprudente sagesse que celle de s'en tenir dans ces occasions aux régles ordinaires, dans l'administration des remédes ; il ne convient pas, dit-on, de donner dans un jour plusieurs grands remédes, tels que sont les purgatifs, les émétiques & les saignées pour ne pas

affoiblir le malade ; mais ces régles ne ſont établies que par rapport aux maladies dont le danger n'eſt pas preſſant, & où l'on peut différer, même ſupprimer entierement l'uſage des fondants les plus actifs qu'on donne ſous le nom de Cordiaux & de Diaphorétiques pour ne les employer que dans le cas des foibleſſes qui arrivent, ou dans les entrées des redoublements à l'occaſion des mauvais levains que la corruption des nourritures fournit aux vaiſſeaux du ſang, ou à l'occaſion de quelque mauvaiſe ſelle qui ſe prépare ou qui vient de ſe faire. Cet accident eſt fort ordinaire dans tous les malades des fiévres peſtilentielles & autres malignes, lorſque la corruption des alimens eſt fort grande, & qu'ils tournent en des ſucs piquants qui bleſſent les membranes de

l'inteſtin *colon*, par rapport à la liaiſon ſympathique qu'il y a entre les nerfs de cet inteſtin & ceux du cœur & des artéres pulmonaires.

XI.

Les fondants les plus propres, & dont je me ſuis le mieux trouvé, ſont ceux que j'ai tirés des plantes qu'on appelle vulgairement Hépatiques, comme ſont la *chicorée ſauvage*, la *dent de lion*, l'*hépatique*, le *creſſon d'eau*; la *beccabunga*, la *ſcolopendre*, & les autres capillaires, les racines de *fraiſier*, de grande *chelidoine*, & la racine de *garance*. On a aujourd'hui d'autant plus de raiſon de les employer, que toutes ces racines & ces plantes ſont d'un très-grand uſage pour la guériſon de la jauniſſe; & qu'il n'eſt pas douteux que la bile ne ſoit conſidérablement épaiſſe & alterée dans les fiévres peſtilen-

tielles, & qu'elle ne diſpoſe le ſang à produire les grands accidens de cette maladie, ainſi que ceux qui accompagnent les autres eſpéces de fiévres malignes. Il eſt d'autant plus raiſonnable de s'en tenir à l'uſage de ces eſpeces de remedes dilayans & légerement inciſifs, que tous les Médecins qui ont traité la Peſte en Provence & dans le haut Languedoc ont éprouvé que tous ces prétendus ſpécifiques de la peſte, tous ces élixirs tirés des plantes chaudes, toutes ces teintures d'or, toutes ces poudres diaphorétiques ſolaires & autres, dont les noms pompeux ſurprennent la confiance des Magiſtrats & celle du peuple, ont toûjours mal réuſſi, & ont même été plus nuiſibles que favorables, lorſqu'on s'eſt obſtiné à les employer, & qu'on a fondé tout le ſuccès qu'on devoit at-

tendre ſur l'uſage qu'on en faiſoit.

Toutes les guériſons des peſtiferés ne doivent être rapportées qu'à l'attention que les Médecins ont eue de combattre la fiévre & les inflammations internes dans cette maladie, en rempliſſant à cet égard les indications les plus communes. On ne doit jamais regarder les fondants les plus actifs comme des remédes purgatifs, mais ſimplement comme des ſecours néceſſaires en certaines occaſions, pour faire revenir les malades des défaillances, & pour relever leur pouls lorſqu'il eſt abbattu. Il n'eſt point de Médecin qui ayant une fois bien compris le danger qu'il y a dans ces fiévres continues & inflammatoires de faire tomber le ſang dans une diſſolution radicale de ſes principes, ne doive proſcrire

l'uſage des grands cordiaux & des grands diaphorétiques, par la raiſon qu'on ne ſauroit les employer ſans augmenter conſidérablement la fermentation & la raréfaction de la maſſe du ſang; auſſi l'expérience fait-elle voir qu'au lieu de provoquer une douce moiteur, ou une ſueur, ils ne font qu'augmenter l'ardeur du ſang, la chaleur & la ſéchereſſe de la peau; le ſeul cas où on peut les employer, c'eſt dans un terme critique des inflammations internes, lorſque la fievre étant tombée, le ſang qui formoit des inflammations dans les parties ayant acquis plus de diſſolution, & étant entré dans les vaiſſeaux, ſe dépouille des parties ſalines les plus diviſées, par les glandes de la peau. On peut alors ſans aucune difficulté employer les diaphorétiques, lorſque la ſueur vient trop len-

tement ; mais il faut bien ſe garder de mettre en uſage les diaphorétiques les plus actifs, de crainte de rallumer la fievre. Je ne ſaurois trop répeter ces maximes, par rapport aux Médecins Allemands ou Anglois, qui donnent dans le préjugé vulgaire, que la cauſe de la peſte conſiſte dans un certain venin qui ſaiſit le cœur ; & croyent que la principale indication qu'il y a à remplir pour guérir toutes ces maladies, c'eſt de chaſſer le venin & de le pouſſer au dehors à la faveur des aléxitéres, des cordiaux & des diaphorétiques de toute eſpéce ; ce que je puis aſſurer avec vérité, & après une infinité d'expériences malheureuſes que j'ai vû faire des diaphoretiques & des cordiaux les plus actifs, c'eſt que s'il y a quelque venin qui les produit, dont la ſéparation doive ſe faire par

quelque dépôt, ou quelque éruption particuliére à la peau, on doit l'attendre, après que la fiévre s'eſt allumée, de l'uſage des inciſifs & des dilayans tempérés, qui moderent plûtôt l'ardeur de la fiévre qu'ils ne l'augmentent.

XII.

La raiſon de cette pratique, c'eſt que rien n'empêche tant le ſang de ſe dépurer & de ſe dépouiller non ſeulement des parties étrangeres qui l'ont gâté, mais encore de ces récrémens ordinaires, qu'un grand trouble & une agitation extrême de toutes ſes parties; ce qui lui arrive toûjours lorſque la fiévre s'y eſt allumée, & lorſqu'on donne des remédes échauffants. Il eſt viſible que la fermentation fébrile brouillant & confondant toutes les parties les unes avec les autres, & la précipitation

avec laquelle le ſang roule dans les vaiſſeaux, le faiſant paſſer trop vite ſur les differents couloirs, ne lui permet pas de laiſſer échapper dans leurs embouchûres les differentes parties des récrémens dont il eſt chargé, car elles ſont trop confondues les unes avec les autres pour ſe préſenter à leurs cribles aſſez à propos. Il n'en eſt pas de même lorſque la fiévre a relâché de ſa violence, ou qu'elle eſt tombée; les parties de récrémens ſe débrouillant alors plus aiſement, & le ſang ſe portant plus lentement dans les couloirs & y ſéjournant un peu plus, donne le tems aux parties des récrémens qu'il a charié de s'inſinuer & d'entrer dans leurs égoûts ordinaires. C'eſt par-là, je veux dire par la chûte de la fiévre, que ſe font toutes les dépurations critiques dans toutes les eſpeces de

fiévres inflammatoires & autres ; c'eſt par-là, dis-je, qu'arrivent les ſueurs, les flux d'urines, les flux de ventre critiques dans toutes les maladies, & c'eſt à la faveur de toutes ces obſervations & en les rapportant à leur véritable cauſe, que j'ai toûjours préferé l'uſage des dilayans tempéres dans toutes les eſpeces de Fiévres malignes ; & que moderant & calmant par leur uſage la fermentation fébrile du ſang, j'ai obtenu ſans peine de la nature, toutes ces éruptions critiques que d'autres attendoient inutilement de l'uſage des alexitéres & des diaphorétiques les plus actifs.

XIII.

On peut conclure de tout ce que je viens de dire, que les Médecins qui preſſent l'uſage des cordiaux & des diaphoreti-

ques au commencement de la peſte lorſqu'elle ſe préſente le premier, le ſecond, ou le troiſiéme jour avec des éruptions, des taches, des charbons, des bubons en vûe d'aider à la dépuration du ſang, & de faire porter le levain peſtilentiel au dehors, dans les parotides, dans les glandes des aînes & des aiſſelles, ou dans les glandes graiſſeuſes de la peau, s'éloignent tout-à-fait des indications ou des vûes curatives qu'ils ont formées ſur l'idée d'un venin dont ils croient que la maſſe du ſang eſt chargée. Car enfin ſi la limphe s'arrête dans les glandes des aînes ou des aiſſelles, ou dans les glandes ſalivales, ce n'eſt préciſément que parce que le levain ou le venin peſtilentiel & coagulant, agiſſant ſur la limphe qui aborde dans ces glandes, l'épaiſſit au point de l'empêcher d'en

ſortir par les excrétoires ordinaires, & qu'elle s'y accumule & y arrête le cours de celle qui y aborde continuellement. Cela étant, comment pourra-t-on attendre des fondants les plus actifs, des cordiaux & des diaphorétiques qui agitent le ſang, en briſent les parties, & les brouillent enſemble, la dépuration du levain peſtilentiel? Comment à l'aide de ce remède, ce levain, qui doit en être briſé, & plus confondu avec les principes du ſang, pourra-t-il ſeparer & aller augmenter & groſſir les bubons naiſſants, puiſque la limphe devient encore plus coulante & plus fluide à la faveur des fondants les plus actifs; ce ſeroit tout au plus l'indication qu'il faudroit remplir, ſi l'on avoit en vûe de procurer la réſolution de ces ſortes de tumeurs, & c'eſt juſtement à quoi

on ne penſe pas dans la cure des bubons, qui ne ſe terminent jamais heureuſement que par la voye de la ſupuration. Car leur réſolution & leur déliteſcence eſt toûjours funeſte aux malades.

Quoiqu'on ne doive jamais employer les fondants au commencement de la peſte en vûe de purger la maſſe du ſang du levain ou du venin peſtilentiel, & de le faire porter aux glandes des aînes, des aiſſelles, ou des parotides lorſque la douleur de ces émonctoires y annonce quelque dépôt prochain, ou qu'il y en eſt fait déja quelqu'un ; on prendroit fort mal ma penſée ſi l'on ſe perſuadoit que je proſcris l'uſage de ces remédes. Dans ce tems-là ſur-tout, je veux dire, lorſque le pouls eſt très-foible & l'habitude du corps froide ou glacée, rien de mieux placé que ces ſortes de remédes.

Il s'agit bien moins alors de ſonger aux accidents extérieurs, qu'au fond de la maladie, qu'à l'accablement du malade, & à la foibleſſe du pouls qu'il faut abſolument relever pour ſe mettre à portée de pourvoir aux accidens les plus preſſants. Quelque contraires que puiſſent être ces remedes à l'éruption & à l'augmentation des bubons & des charbons dans cet état de maladie, c'eſt un inconvenient bien moindre que celui de laiſſer abſolument cailler la maſſe du ſang, & de voir périr les malades faute d'un reméde fondant qui pourroit rétablir ces parties dans un mouvement de fluidité ſi néceſſaire pour en ſoûtenir la circulation dans les vaiſſeaux. Je n'interdis en un mot les fondants actifs, lorſque les bubons & les charbons ſe préſentent, que dans le tems que le malade

s'eſt réchauffé, que le pouls eſt relevé, & que la fiévre eſt bien déclarée; il faut alors ne ſe ſervir que de ſimples dilayans, & des inciſifs les plus tempérés. La violence de la fiévre peut devenir ſi grande qu'on doit avoir recours pour la moderer & pour prévenir la diſſolution totale du ſang aux remédes rafraichiſſans, & incraſſants; aux émulſions & nourritures incraſſantes, pour empâter & pour lier les principes fermentatifs de la maſſe du ſang.

XIV.

Toutes ces conſidérations faites, voici la maniere dont j'ai communément employé ces dilayans dans les perſonnes d'un tempérament ſanguin, & avec quelque embonpoint. Prenez racines de *garance* une once, racine de la *grande chelidoine* demie once, de feuilles de *creſſon*

d'eau, de *ſcolopendre ſauvage* & de *cerfeuil*, une demie poignée de chacun ; faites-les bouillir legerement dans une ſuffiſante quantité d'eau de fontaine, juſques à la quantité de deux livres, dans leſquelles on diſſoudra, après les avoir paſſées, trois gros de ſel admirable de *Glauber*, avec deux onces de ſirop capillaire, ou deux onces de ſucre pour les perſonnes difficiles à prendre. On en fera quatre dozes qu'on donnera aux malades entre les bouillons. Mais pour ce qui eſt des tempéramens bilieux & mélancoliques, ſecs & brûlés : prenez des racines de *chicorée ſauvage* & de *fraiſier* une once de chacune, feuilles de *chicorée ſauvage*, de *beccabunga*, & de *bourrache* une demie poignée de chacune ; on les fera bouillir de même dans l'eau commune en quantité ſuffiſante pour

avoir deux livres de liqueur, dans laquelle on diſſoudra trois gros de ſel admirable de *Glauber*, ou trois gros de ſel *végetal*; & quelquefois, quand l'ardeur du ſang ſera trop forte, trois gros de *nître* purifié, avec deux onces de ſirop capillaire. On pourra ſe ſervir encore de la décoction de deux gros de la racine de *curcuma* pour en donner deux verres par jour, dans le tems ſur-tout que la fiévre eſt moins vive, & on l'adoucira avec deux gros de ſucre ſur chaque verre. J'ajoûte à ces décoctions plus volontiers le ſel admirable de Glauber que tout autre, lorſqu'il eſt bien préparé, n'ayant jamais trouvé de meilleur fondant pour la bile lorſqu'elle eſt devenuë trop épaiſſe, & qu'elle a pris trop d'acrimonie; d'autant plus qu'il ne porte aucune ardeur dans le ſang, qu'il entretient

mieux le cours des urines, & qu'il ne cauſe aucune irritation ſur les membranes des inteſtins. On peut lui ſubſtituer le ſel Policreſte à la même doze, & le criſtal mineral dans tous les cas où les urines dépoſent beaucoup, & deviennent très-ardentes. On a l'avantage en aiguiſant ces décoctions avec ces eſpéces de ſels, de tenir toûjours le ventre libre les jours d'intervalle qu'on placera entre les grands purgatifs & les émétiques, & on jugera de la néceſſité qu'il y a de garder cette conduite lorſque je paſſerai à la cure des cours de ventre dans toutes les fiévres malignes.

XV.

On paſſera cette ſeconde journée dans l'uſage des dilayans ſans autre reméde, à moins qu'on ne trouve la fiévre conſidérablement augmentée le ſoir, auquel

cas il faut réiterer la saignée pour revenir le lendemain à un émétique en lavage qu'on pourra employer en changeant chaque doze du dilayant ci-dessus d'un grain de tartre émétique, si l'état de la tête n'est pas bien pressant, & que le malade conserve encore sa raison ; car s'il est dans un état létargique, il faut charger le premier verre de ces décoctions de trois, quatre & six grains de tartre émétique, selon que l'assoupissement est plus ou moins grand, & que le malade est d'un tempérament sanguin, gras & charnu, ou bilieux & mélancolique, maigre, sec ; car il faut ménager les dozes de l'émétique dans ces derniers cas, & les donner toûjours en petite doze & en grand lavage. Il est même à propos de leur donner, après l'action des émétiques, deux onces d'huile d'amande

douce ou d'huile commune, pour appaiſer l'irritation que cauſe ce remède dans l'eſtomac & dans les inteſtins.

XVI.

On continuera le quatriéme jour l'uſage des dilayans ci-deſſus, ainſi que le cinquiéme jour de la maladie, pour revenir le ſixiéme à l'émétique en forte doze ou en lavage, comme je viens de dire, & ſuivant l'état où ſe trouve le malade, par rapport à l'aſſoupiſſement ou à la rêverie. On en uſera ainſi pour revenir le ſeptiéme jour aux ſimples dilayans. C'eſt un jour reſpectable & qui demande une ſuſpenſion des grands remédes, à moins que les accidents de la tête ou du bas ventre n'augmentent conſidérablement, & ne portent le malade à une extrémité qui engage les Médecins à ne rien

ménager, & à mettre tout en œuvre pour éviter le péril. Car dans ce cas, lorſque la fiévre eſt devenuë très-violente, & que la rêverie a tourné en phrénéſie, & l'affection léthargique en léthargie ou en affection comateuſe, rien ne doit empêcher de remettre en pratique la ſaignée du pied, & de revenir à un émétique vif en forte doze ou en grand lavage; & dans l'adminiſtration de tous ces remédes, on ſe réglera toûjours ſur la force du pouls. Car s'il eſt devenu ſi petit, ſi fréquent & ſi inégal qu'il y eût à craindre pour une mort prochaine; ſi cet accident étoit accompagné d'une face cadavereuſe, d'un larmoyement des yeux, d'une tenſion douloureuſe du bas ventre, d'une reſpiration fréquente & preſſée, il faudroit alors abandonner l'uſage de ces remédes qui demandent beaucoup

coup de circonſpection dans les grandes extrémités où les inflammations du cerveau jettent les malades, & dans leſquelles il ne faut pas toûjours déſeſpérer de leur retour, puiſqu'il y en a qui reviennent ſouvent contre toute eſpérance, & malgré tous les ſignes les plus funeſtes. Cette idée doit ſoûtenir la confiance du Médecin; & pour peu de force qu'ait le pouls, il vaut mieux riſquer un reméde douteux pour le ſuccès, que d'abandonner le malade à ſa malheûreuſe deſtinée, ſuivant cette excellente maxime: *In deſperatis ſatiùs eſt anceps experiri remedium quàm nullum.*

XVII.

J'ai dit qu'il ne faut rien remuer le ſeptiéme jour & qu'on en doit demeurer à l'uſage des ſimples dilayans, à moins qu'un danger extrême n'y engage, par-

ce que le ſeptiéme eſt un des termes ordinaires de la réſolution des inflammations internes, & qu'un purgatif d'une grande activité pourroit troubler cette opération conſtante de la nanature. Je dis conſtante, parce que tous les Médecins depuis Hypocrate, ont communément obſervé que le ſang arrêté dans les vaiſſeaux des parties externes & internes, demandoit un tems déterminé de digeſtion pour reprendre ſa fluidité, & rentrer dans le cours de la circulation, & que ce tems devoit être plus ou moins grand, ſuivant qu'il y a plus ou moins d'épaiſſiſſement dans le ſang, & ſuivant la fixité des cauſes qui le produiſoient; ainſi ce terme eſt de cinq, de ſept, de onze, & de quatorze jours, lorſque le ſang eſt moins épais & ſes parties moins liées; & il eſt de dix-huit & de vingt-un jours,

lorſque ſes parties ſont plus étroitement liées : & quoiqu'il arrive ſouvent que les inflammations, tant internes qu'externes parviennent à leur réſolution, le ſix, le neuf, le douze, le quinze, à raiſon de la maniere dont on traite les inflammations aujourd'hui, & parce que par l'heureuſe pratique des purgatifs & des émétiques on dépouille le ſang de pluſieurs ſortes de récrémens, ſur-tout de la bile qu'on facilite, & qu'on précipite la réſolution des inflammations en diminuant conſidérablement la violence de la fiévre ; cependant on la voit plus communément arriver le ſept, le onze ; le quatorze, le dix-huit & le vingt-uniéme, que dans tous les autres jours ; & lorſque cette réſolution n'arrive pas heureuſement aux jours marqués, qu'on appelle critiques & déci-

ſifs pour la maladie, les malades y ſuccombent, ſoit par la gangréne des parties enflamées, ou par leur ſupuration; ou enfin ſi l'inflammation des parties internes ou externes n'a pu parvenir à la réſolution dans le premier terme critique, je veux dire, le ſeptiéme jour de la maladie, il faut s'attendre qu'elle ſe fera au deuxiéme ou au troiſiéme jour.

XVIII.

Cet évenement critique heureux, c'eſt-à-dire, la parfaite réſolution de l'inflammation du cerveau, & de celle de tous les autres viſcéres, ainſi que dans la ceſſation de la fiévre, peut arriver de deux manieres. 1°. Les principes fermentatifs qui agitoient le ſang, encore roulant dans les vaiſſeaux du cerveau & dans les autres viſcéres, ſe briſent entierement au jour criti

que ; & leurs parties ſont aſſez diviſées & aſſez déliées pour s'échapper par les routes de la tranſpiration, & par la voye des urines. 2°. Ces mêmes parties ſont trop groſſieres pour ſuivre ces routes, & alors elles paſſent par les vaiſſeaux de la bile en ſe mêlant à l'humeur qui ſe ſépare dans les glandes des inteſtins, ou enfin elles prennent la route de la ſalive ou des glandes des autres émonctoires ; ce qui fait que la réſolution des inflammations des parties enflamées eſt plus ou moins parfaite, & plus ou moins heureuſe pour les malades. L'expérience fait voir que la plus parfaite & la plus avantageuſe, eſt celle qui ſe termine par les ſueurs ; qu'après celle-là la plus favorable eſt celle qui ſe fait par la voye des reins, & par un grand flux d'urines, & qu'après le flux d'urines vient

l'évacuation bilieuſe par les ſelles. Toutes ces évacuations critiques quand elles ſont grandes & qu'elles éteignent entierement le feu de la fiévre, mettent le malade dans une parfaite ſureté, & il n'eſt plus queſtion que de régler la maniere de vivre dans ſa convaleſcence.

XIX.

Il n'en eſt pas de même lorſque les principes fermentatifs du ſang arrêté dans les vaiſſeaux des viſcéres enflamés, étant briſés par une longue digeſtion & par une fermentation, pour ainſi dire ſpontanée, ou par le mouvement de la fiévre dans le cours ordinaire de ſept jours, ſe réuniſſent & s'allient avec la ſalive ou avec la lymphe qui ſe ſépare & qui aborde dans les glandes des parotides des aînes ou des aiſſelles; car alors en rendant ces

liqueurs plus épaiſſes, elles cauſent des engorgemens & des embaras qui font gonfler ces glandes, & y font arrêter la lymphe & le ſang, enſorte qu'elles y cauſent des tumeurs lymphatiques phlegmoneuſes auxquelles on donne le nom de parotides lorſque ces dépôts ſe font dans les glandes ſalivaires qui ſont ſous les oreilles, & celui des bubons lorſqu'ils ſe font dans les glandes des aînes ou des aiſſelles. Ces ſortes de tumeurs, quoique critiques, & dont la formation ſuppoſe la réſolution des inflammations internes, & la chûte entiere de la fiévre, ne laiſſent pas d'être fâcheuſes & périlleuſes, même pour la vie du malade, parce qu'elles ſe terminent preſque toûjours par la ſuppuration; & que dans le mouvement que la lymphe & le ſang y prennent pour aller à la réſo-

lution ou à la ſupuration, elles y allument la fiévre.

XX.

Il faut faire grande différence de ces tumeurs critiques, & qui ſont les ſuites de la chûte entiere de la fiévre & de la réſolution des inflammations internes, d'avec celles qui paroiſſent dès le commencement de la maladie, ou vers le quatriéme jour, au tems que la fiévre eſt dans ſa force commençante, & dans le plus grand accablement des malades. Toutes ces tumeurs, bien loin d'être critiques, ne ſont que les ſymptomes de la même cauſe qui a produit la diſpoſition inflammatoire de tous les viſcéres; je veux dire, cette extrême coagulation du ſang, de la bile, & de la lymphe, qui les fait arrêter dans les glandes extérieures des aînes, des aiſſelles ou

des parotides, & dans une infinité d'endroits de la peau en forme de taches pourprées ou livides, ainſi que dans les parties internes. Les tumeurs de la premiere eſpéce ſont les ſuites d'une épuration du ſang & du dégagement des vaiſſeaux des viſcéres, & les dernieres ſont des marques évidentes de la grandeur de la cauſe de la maladie; ſur-tout lorſqu'elle eſt revêtuë des accidens ordinaires, qui accompagnent les fiévres peſtilentielles, c'eſt-à-dire, de la peſanteur de tête, de l'affaiſſement général de tout le corps, du froid extérieur & de la foibleſſe du pouls.

XXI.

Comme les tumeurs critiques qui arrivent à certains jours marqués, ainſi que les ſymptomatiques qui paroiſſent au commencement de la maladie, deman-

dent une attention & une cure particuliere, ainſi que les charbons, j'en renvoie la cure chirurgicale à la fin pour ne pas rompre le fil du traitement de la fiévre peſtilentielle, que j'ai laiſſé au ſeptieme jour. Je dis donc, que s'il eſt arrivé une réſolution parfaite de l'inflammation de tous les viſcéres, ſans qu'il ſe ſoit fait extérieurement aucun dépôt critique tels que tous les bubons, & que la fiévre ait abſolument ceſſé; il n'y a alors qu'à ſonger au rétabliſſement des malades; que ſi au contraire la continuité de la fiévre & des grands accidens que produit l'inflammation du cerveau & celle des autres viſcéres a fait juger que le mouvement critique du ſeptieme jour de la maladie a été imparfait, & n'a pu achever la réſolution du ſang arrêté dans le cerveau, dans le poûmon, dans

le foye & dans les autres parties internes ; il faut, ſi la fiévre & les autres grands accidens ſubſiſtent encore le huitiéme jour, il faut, dis-je, s'appliquer toûjours à prévenir les ſuites de l'extrême raréfaction & de la violente impulſion du ſang qui ſe porte dans les troncs dont les capillaires ſont engagés, tant dans le cerveau que dans les autres viſcéres, & décider ſur la véhémence & ſur la dureté du poûls, ainſi que ſur les degrés de la rêverie du malade, grande ou petite, & ſur les agitations convulſives, s'il eſt encore néceſſaire de revenir à la ſaignée du pied, puiſqu'il n'y en a pas d'autre à pratiquer par les raiſons que j'ai deja alléguées cy-deſſus.

XXII.

Et parce que dans tous les mouvemens critiques, quoiqu'imparfaits, il y a toûjours quan-

tité de principes du ſang, qui après avoir fermenté, ſe précipitent, & s'allient avec les récrémens ordinaires, dont ils peuvent embaraſſer les couloirs, & que d'ailleurs les mauvaiſes digeſtions des nourritures portent continuellement dans le ſang un chile aigri, ou comme je l'ai déja dit, de la nature d'une eſpéce de bile porracée, qui eſt une cauſe journaliére & preſque continuelle de pluſieurs redoublemens de fiévre ſubintrans, leſquels en augmentent la violence & cauſent des variétés continuelles dans le pouls; il ſera néceſſaire de revenir le huitiéme, le neuviéme ou le dixiéme jour, au purgatif émétique, & même le réïtérer encore le douziéme ou le treiziéme, afin de faciliter la réſolution entiere de toutes les inflammations internes auxquelles on doit s'attendre le quatorziéme

jour, n'étant pas ordinaire dans la fiévre peſtilentielle qu'elles ſoient portées plus loin ; puiſque le malade guérit d'ordinaire ou ſuccombe au poids de la maladie dans cet eſpace de tems.

XXIII.

L'uſage des émétiques placés dans les divers tems de la maladie, n'empêchera pas qu'on ne doive mettre en uſage les tiſannes ou les décoctions légérement laxatives, comme celles qui ont été propoſées cy-deſſus dans les jours d'intervalle d'un émétique à l'autre, étant abſolument néceſſaire de tenir le canal des premieres voyes net de toutes les impuretés fermentatives que produiſent les nourritures mal digerées, & il faut empêcher qu'elles n'aillent épaiſſir le ſang, ou le corrompre.

XXIV.

Au reſte toutes ces fréquentes évacuations par les émétiques ſuppoſent que les malades n'ont point été attaqués de quelque grande diarrhée dans le commencement de la maladie ; car quoique cet accident ne forme pas toûjours une contre-indication à l'uſage des émétiques, il doit néanmoins néceſſairement en faire modérer la pratique, qui demande certaines attentions, dont on parlera dans la ſuite.

XXV.

Voilà le détail de toute la cure des fievres peſtilentielles par rapport à leur caractére eſſentiel; cette cure ne différe de la cure des fievres *malignes* ordinaires, qu'on ne qualifie pas de fiévre *peſtilentielle*, que du plus au moins & qu'en ce que dans les fiévres malignes ordinaires, leur levain coagulant ſe dévelopant & allu-

mant plûtôt la fievre, donne bien plûtot lieu à la pratique de la ſaignée que ne fait le levain coagulant de la peſte, lequel demeure plus long-tems embaraſſé dans les parties du ſang, & tient le pouls plus reſſerré. Cette différence d'activité dans les cauſes coagulantes du ſang dans les fiévres malignes les plus communes, fait qu'on doit s'en ſervir ſans aucun ménagement & à grandes dozes dans tout le commencement des fiévres peſtilentielles, & qu'on ne doit employer au commencement des fiévres malignes ordinaires que les ſimples dilayans & les tempérans; au lieu que dans les fievres peſtilentielles & dans la peſte, on ne peut en faire uſage que lorſque les fiévres ſe déclarent & lorſque la maladie parcourt les tems ordinaires des fiévres inflammatoires.

CHAPITRE VI.

Réflexions sur la simplicité de cette méthode, & sur les vaines idées de malignité, qui ont fait suivre aux Médecins des méthodes si différentes de celles que l'on vient d'exposer.

I.

JE ne doute pas qu'un certain nombre de Médecins ne trouve trop de simplicité dans la cure que je viens de donner des fiévres pestilentielles ; & qu'il n'y en ait qui s'étant fait un monstre de la malignité de ces maladies, ne regardent le peu de remédes que j'employe pour la guérison, comme des remédes trop foibles pour résister à la violence de son action. Mais comme ceux qui porteront un tel jugement ne le formeront

que parce qu'ils n'auront pas été perſuadés de la ſimplicité du caractere eſſentiel & des cauſes qui produiſent ces maladies, & qu'ils ne ſauroient croire qu'un auſſi grand fleau qui déſole des provinces entieres, ne ſoit l'effet de quelque cauſe bien extraordinaire, ils me permettront de leur demander encore une fois ſi une *apopléxie* très-forte, qui fait périr un homme dans un quart d'heure; ſi la ſyncope qui tuë ſubitement, ne ſont pas des maladies bien plus grandes & plus dangereuſes que la peſte; & ſi jamais ils ſe ſont imaginés que ces deux eſpeces de maladies fuſſent le produit de quelque grande malignité de quelque cauſe fort extraordinaire, ou qui fût d'un ordre ſupérieur à toutes les cauſes évidentes & communes des maladies; s'ils conviennent que les cauſes ordinai-

res & communes ſont capables lorſqu'elles agiſſent, de porter le ſang à un degré d'épaiſſiſſement, qui en arrête la circulation dans tous les vaiſſeaux, & jette le malade dans une apopléxie forte ou dans la ſyncope ; s'ils ne font intervenir aucune cauſe *maligne* ou extraordinaire, pour produire ces morts ſurprenantes ; je ne vois pas quelle raiſon ils pourroient avoir d'attribuer la peſte & tous les accidens à une cauſe maligne tout-à-fait ſéparée de celles qui ſont évidentes & communes, puiſque cette maladie eſt très inférieure à l'apopléxie & à la ſyncope qui font périr en moins de tems que la peſte les malades qui en ſont attaqués.

II.

Je leur demande en ſecond lieu, ſi pour former les indications curatives d'une maladie &

pour la guérir, on a beſoin d'autre choſe que de connoître clairement & diſtinctement ſa cauſe contenante, les altérations du ſang; & celles qu'il a produites dans les organes; ſi ayant une fois formé ces indications, elles ne peuvent pas être remplies par des remédes très-ſimples & très-ordinaires: Je leur demande encore, ſi la Médecine eſt autre choſe que l'art d'appliquer des remédes connus & expérimentés à la cauſe contenante d'une maladie; & ſi l'on peut jamais faire cette juſte application des remédes, lorſqu'on n'a aucune idée claire & diſtincte de cette cauſe. Or s'ils en conviennent, ils avoüeront néceſſairement, que ſi la multiplicité des remédes & leurs différentes combinaiſons dans la cure des malades, marquent bien moins la perſpicacité & la connoiſſance

distincte de la cause contenante d'une maladie, qu'une idée très-confuse de l'état du sang & des organes, qu'un embaras & une incertitude sur la maladie, embaras qui obligent les Médecins à plusieurs tâtonnemens, & leur fait imaginer une infinité de combinaisons bisarres de remédes qu'il est impossible de réduire à l'unité d'action que demande chaque indication particuliere qu'il faut remplir, quelque propres que puissent être d'ailleurs les remédes considérés en détail à satisfaire aux indications avant leur combinaison.

III.

Tout ce que peuvent alléguer ceux qui veulent trouver du merveilleux en toutes choses pour combattre l'idée claire & distincte de la cause contenante de cette maladie, que j'ai prise pour

le fondement de la ſimplicité de la cure ; c'eſt que quoique l'ouverture des peſtiférés ne laiſſe aucun lieu de douter que le ſang ne ſoit extrêmement épaiſſi dans la peſte, qu'un ſang dans cette diſpoſition ne ſoit capable de produire les inflammations gangréneuſes des viſcéres, leſquelles font périr les malades attaqués de cette maladie ; & que les idées d'un grand épaiſſiſſement du ſang, de ſon arrêt dans les viſcéres, & des diſpoſitions inflammatoires qu'il y produit, ne ſoient des modifications du ſang & des organes, deſquelles on peut ſe former des idées très-claires & très-diſtinctes ; il y a cependant dans ce caractere d'épaiſſiſſement du ſang & dans les diſpoſitions inflammatoires qu'il a produites, un je ne ſai quoi, une malignité qui fait tourner les diſpoſitions inflammatoires

en gangrène, plûtôt que cet épaiſſiſſement ordinaire du ſang n'ont accoûtumé de le faire ; & que cet agent inconnu, ce τὶ θεῖον d'Hypocrate, donne lieu à tous les autres accidens extérieurs, dont on ne peut connoître clairement & diſtinctement la cauſe. Par conſéquent, dira-t-on, cette cauſe maligne, caractériſtique de l'épaiſſiſſement du ſang, qu'on peut appeller peſtilentielle, ſera toûjours un fondement raiſonnable pour ne pas traiter d'une maniere ſimple & ordinaire l'épaiſſiſſement du ſang ; les diſpoſitions inflammatoires de tous les viſcéres qu'il a accoûtumé de produire ; l'ignorance où l'on eſt de cette cauſe caractériſtique, de cette malignité, de ce venin peſtilentiel, ſera toûjours une raiſon ſuffiſante de ne pas traiter ſi ſimplement une auſſi grande maladie, d'employer à ſa cure

pluſieurs eſpéces de remédes, d'en faire pluſieurs combinaiſons pour découvrir enfin par divers tâtonnemens le veritable ſpécifique, qui peut abſolument corriger ou détruire cette cauſe maligne, qui ne ſe préſente ſous aucune forme ſenſible, & qui eſt tout-à-fait hors de la portée des ſens.

IV.

Pluſieurs réponſes à cette objection. Je dis en premier lieu, qu'en ſuppoſant avec ceux qui font cette difficulté, qu'il y a une cauſe maligne, occulte, & dont on ne peut avoir aucune idée certaine & diſtincte qui fait le caractere de cet épaiſſiſſement peſtilentiel, & des diſpoſitions inflammatoires des viſcéres; il ſeroit d'une conſéquence très-dangereuſe de négliger de remplir les indications curatives les plus ſimples, qui naiſſent de la

connoiſſance claire & diſtincte de la mauvaiſe diſpoſition du ſang & des altérations des viſcéres, par la raiſon qu'on ignore le caractere individuel de toutes ces altérations qu'une cauſe inconnuë y a introduites ; il ſeroit, dis-je, très-dangereux & contre les régles de négliger de remplir les indications qui naiſſent de la connoiſſance diſtincte de la cauſe contenante de la maladie, pour en aller combattre une inconnuë, à la faveur de divers tâtonnemens périlleux, & par une diverſité de combinaiſons de remédes, dont l'action ne peut, que par un grand hazard, ſe réduire à l'unité. Car enfin c'eſt une obligation indiſpenſable au Médecin de s'appliquer à combattre préciſément les mauvaiſes diſpoſitions du ſang, & des organes qui lui ſont connues diſtinctement juſqu'à un certain point.

point. La Médecine eſt un art qui, comme les autres, ne peut avoir d'autre objet que des choſes connues, & qui ſont à la portée des ſens : tout ce qui n'eſt pas de leur reſſort ne la regarde point. L'engagement où elle eſt, & la profeſſion qu'elle fait de ramener au naturel les modifications vicieuſes de la maſſe du ſang & des organes, ne s'étendent pas plus loin que les modifications que l'on peut connoître diſtinctement & qui ſont ſenſibles. Les heureux ſuccès de la pratique de cet art ne dépendent que du juſte rapport que le Médecin fait des remédes connus & canoniſés par l'expérience, avec les cauſes des maladies qu'il connoît diſtinctement à l'aide des ſens. Tout autre rapport des remédes connus avec des cauſes inconnues & de l'exiſtence deſquelles on ne peut s'aſſurer, eſt

tout-à-fait contraire aux engagemens, à l'esprit, aux loix & aux véritables fondemens de la Médecine. Toutes les indications sur des preuves imaginaires doivent donc être regardées comme frivoles & pernicieuses à la santé des malades.

V.

Au reste lorsque je dis que le Médecin n'a d'autre objet que la guérison des modifications sensibles & vicieuses de la masse du sang & des organes; je n'ai garde de prétendre que son art doive être borné à celles précisément qui frappent les sens. Il en est qui ne les frappent point, & à la guérison desquelles il doit travailler. Quoiqu'elles soient cachées aux organes des sens, elles ne laissent pas d'être de leur ressort & très-sensibles par elles-mêmes. Tel est l'épaississement

du ſang & la diſpoſition inflammatoire des organes internes, qui, ſans être apperçues par aucun organe des ſens, ſont pourtant dans la claſſe des modifications ſenſibles & vicieuſes que le Médecin doit corriger, & dont il doit ſe former une idée claire & diſtincte, comme de toutes les autres modifications de la matiere. Mais il doit encore s'aſſurer de leur exiſtence par les effets ſenſibles qu'elles produiſent, & qui deviennent pour le Médecin des ſignes certains & des témoins irrécuſables de l'exiſtence de ces modifications. Il ſe met par-là en plein droit de combattre & de corriger toutes les modifications vicieuſes du ſang & des organes internes, quoique cachées & hors de la portée des organes des ſens, lorſqu'il a connu leur exiſtence par leurs effets ſenſibles & naturels. Car la con-

noiſſance diſtincte de ces effets le conduit néceſſairement à celle de leur cauſe interne & cachée ; ce qui fait que leur exiſtence, & l'idée diſtincte qu'il en a, deviennent le fondement raiſonnable des indications qu'il a à remplir dans toutes les eſpéces de maladies internes qu'il ne peut ni voir ni toucher.

VI.

Il n'en eſt pas de même des Médecins, qui ſurpris par la grandeur des accidens externes & ſenſibles d'une maladie, au lieu d'en développer le caractere & de rapporter ces accidens à leurs cauſes naturelles, commencent par en établir une d'un ordre ſupérieur à toutes les cauſes ordinaires, évidentes & connues, ſans s'aſſurer de leur exiſtence & de leur réalité par la liaiſon qu'elle peut avoir avec divers

accidens ſenſibles qui ſe préſentent. Quoiqu'ils prêtent à cette cauſe un corps ſenſible, & que l'idée qu'ils s'en forment ſoit claire & diſtincte, elle ne leur permet pas d'y fonder leurs indications curatives. Il eſt vrai que ces indications peuvent être fondées ſur une connoiſſance claire & diſtincte d'une cauſe contenante & ſenſible de la maladie & de ſes accidens ; mais il faut préalablement & néceſſairement être aſſuré & convaincu de l'exiſtence réelle de cette cauſe. Sans cette condition la Médecine n'eſt plus un art ſur lequel le Public puiſſe compter ; & la gueriſon des maladies ne ſera l'effet que d'un pur hazard & de l'heureux caprice de l'imagination du Médecin, qui aura fortuitement ſaiſi une idée de la cauſe contenante d'une maladie, plûtôt qu'une autre, & qui

aura heureuſement employé les remédes néceſſaires à la corriger & à la combattre.

VII.

D'où je conclus, que quand bien même les Médecins, étonnés par la grandeur des accidens & par la grande mortalité de la peſte, attribueroient la cauſe caractériſtique de l'épaiſſiſſement du ſang & des diſpoſitions inflammatoires des viſcéres à certaine malignité, dont leur imagination pourroit leur fournir une idée diſtincte, telle que peut donner l'*arſénic*, le venin de la *vipere*, de petits *vers*, ou de petits *inſectes volants*, ils excéderoient toûjours le pouvoir que les loix de la médecine leur ont preſcrit. Pouvoir qui ſera toûjours borné par cette régle inviolable & invariable, qu'on ne doit jamais employer les remé-

des de l'art que pour combattre les cauſes des maladies connues, & dont on peut aſſurer l'exiſtence & la réalité, pour ne pas expoſer la vie des malades à l'action fortuite d'une infinité de remédes qui pourroient être capables d'augmenter la cauſe de leur maladie & de les faire perir.

VIII.

C'eſt donc avec grande raiſon que j'ai réduit la cure de la peſte à une grande ſimplicité, & que je me ſuis contenté de remplir les indications qu'une idée claire & diſtincte de l'épaiſſiſſement du ſang & de la diſpoſition inflammatoire des viſcéres preſente naturellement à l'eſprit. J'ai donc ſuivi des régles ſages, quand je n'ai employé que des remédes très-ſimples, que l'expérience de tous les ſiécles a fait regarder comme les plus propres à cor-

riger uniquement & ſimplement l'épaiſſiſſement du ſang & la diſpoſition inflammatoire des viſcéres. Lorſque d'un côté j'ai été convaincu par l'ouverture des cadavres de l'exiſtence de ces mauvaiſes diſpoſitions du ſang & des viſcéres ; & qu'examinant d'un autre la nature des accidents des peſtiferés, je les ai rapportés à ce grand épaiſſiſſement de la maſſe du ſang, à ſon arrêt dans les vaiſſeaux des viſcéres, & à leur diſpoſition inflammatoire comme à leur cauſe univoque ; je n'ai eu garde de me laiſſer ſéduire par la grandeur des accidents de la peſte, & par la grande mortalité que cauſe cette maladie. J'ai rapporté toutes ces modifications vicieuſes du ſang & des organes aux cauſes évidentes, communes & générales des maladies ; je les ai trouvées toutes très-capables de produire

ce grand épaiſſiſſement du ſang, & toutes ces diſpoſitions inflammatoires des viſcéres. J'ai été fortement perſuadé de l'impoſſibilité que j'aurois de m'aſſurer de l'exiſtence de toutes ces différentes cauſes que je pouvois tirer du fonds inépuiſable de mon imagination ; & qui ne pouvant jamais être élevées à aucun degré de certitude, ne pouvoient être que des fondemens très-incertains des indications que j'aurois à remplir pour les combattre.

IX.

Je répons en ſecond lieu qu'une grande marque de la néceſſité qu'il y a de traiter fort ſimplement la peſte, & de ne ſuivre dans la cure de cette maladie, que les indications les plus ſimples tirées des altérations du ſang & des organes les plus ſimples & les plus connues ; c'eſt le

peu de ſuccès qu'ont eu cette multiplicité de remédes & de combinaiſons ſans nombre qu'on en a faites pour la guériſon de cette maladie. A-t-on pû d'ailleurs en attendre quelque avantage, tandis que négligeant la cauſe contenante de cette maladie, dont on pouvoit conſtater l'exiſtence, on ne s'eſt appliqué qu'à en combattre une idée tout-à-fait inſenſible, que chaque Médecin a cherchée & choiſie au gré de ſon imagination dans une grande épouvante & dans un grand trouble d'eſprit? Doit-on être ſurpris que les Médecins n'ayant aucune régle conſtante de conduite pour traiter la peſte, régles qu'on ne peut prendre que ſur des idées claires & diſtinctes des altérations caractériſtiques de la maſſe du ſang & des viſcéres dans cette maladie; eſt-il ſurprenant, dis-je, que les

Médecins ayent ſi peu réuſſi dans cette cure, s'en étant fait des idées ſi bizarres & ſi différentes, que les uns, en conſéquence de l'idée qu'ils s'étoient formée de la cauſe contenante de cette maladie, ont proſcrits les purgatifs, les autres la ſaignée ? Eſt-il étonnant, encore une fois, qu'ils ayent ſi inutilement employé une ſi prodigieuſe quantité de remédes, & qu'ils en ayent fait des combinaiſons ſi bizarres & ſi mal aſſorties & dont l'opération devoit être ſi incertaine ?

X.

Je répons enfin, que quoiqu'on ne puiſſe connoître dans la peſte que divers degrés de plus ou de moins d'épaiſſiſſement de la maſſe du ſang, qui en font le caractere eſſentiel, & que cette connoiſſance doive ſuffire pour régler les indications du Méde-

cin, on peut aujourd'hui les remplir beaucoup mieux & avec plus de precision à la faveur de plusieurs inductions qu'on peut tirer des observations qu'on a faites sur la bile dans cette maladie, & sur la faculté qu'elle a de communiquer cette maladie aux chiens par l'epaississement subit qu'elle cause dans leur sang. Cette observation jointe à l'embaras constant du foye dans les pestiferés, à l'embaras, dis-je, qui arrête dans leurs vaisseaux une bile épaisse, verdâtre, noire & dégénérée en atrabile, doit faire raisonnablement conclure que le sang n'est pas simplement trop épais dans la peste, mais encore qu'il est infecte & devenu caustique, plus disposé à s'allumer, à se dessecher, ou à se dissoudre entierement.

Toutes ces idées faisant monter d'un degré de certitude &

de clarte l'idée diſtincte que l'on a de l'epaiſſiſſement du ſang, peuvent faire naître de nouvelles vûes pour remplir plus exactement, & avec des modifications très-importantes, les indications de la ſimple idée de l'épaiſſiſſement du ſang ; idée qui ne pourroit fournir qu'imparfaitement les modifications par rapport aux différentes eſpeces & aux différens degrés d'action des remédes fondants qui ne ſont indiqués par l'idée ſimple d'un grand épaiſſiſſement que d'une maniere vague ; au lieu que joignant l'idée de l'épaiſſiſſement du ſang dans la peſte avec celle de l'épaiſſiſſement & de la cauſticité de la bile, dont les parties ſe ſont accumulées dans les vaiſſeaux & alliées avec toutes les autres parties du ſang, on ſe détermine aiſément à l'eſpéce de fondants particuliers qu'on doit

employer aux légerement incisifs, aux dilayans, & aux remédes propres à adoucir l'acrimonie, la causticité de la bile, & à en moderer l'ardeur. On s'éloigne par-là lorsqu'on a fait revenir les pestiferés du froid glaçant dans lequel ils tombent d'abord; on s'éloigne, dis-je, de l'usage des remédes les plus actifs, des fondants volatils & plus échauffants, dont on a toûjours abusé dans la cure de la peste & dans toutes les autres fiévres malignes, dans le dessein de fortifier le cœur contre les atteintes du venin, & en vûe de l'attirer du centre à la circonférence, & de la pousser à l'habitude du corps; d'où il faut conclure que quoique l'on n'ait pas une idée parfaite de l'épaississement caractéristique du sang, elle est assez distincte pour donner lieu à l'établissement des in-

dications curatives de cet état, ſans qu'il ſoit beſoin de donner carriere à ſon imagination, & d'inventer quelques cauſes ſingulieres, capables de produire ce caractere d'épaiſſiſſement du ſang, qui cauſe la peſte & ſes accidens : car il y a grande différence entre le caractere d'épaiſſiſſement que j'établis dans le ſang des peſtiferés & de la cauſe à laquelle je l'ai attribuée ; entre celle que divers Médecins ont imaginée être une atrabile, ou une bile porracée, accumulée & liée avec toutes les parties de la maſſe du ſang qui la fait regarder comme un ſang atrabilaire, & des particules arſénicales ou de petits vers.

La conſtitution atrabilaire du ſang que j'établis, eſt fondée ſur des obſervations ſi conſtantes de la dépravation ſenſible de la bile, & du ſéjour qu'elle eſt obligée de

faire dans les vaiſſeaux, qu'on ne peut douter de ſon éxiſtence. Au lieu que la ſuppoſition des parties arſenicales & des inſectes vermineux eſt avancée ſi gratuitement, qu'il n'y a aucun accident dans la peſte, ni aucun effet qu'on ne puiſſe rapporter aux parties arſénicales ou aux vers comme à leur cauſe univoque.

Quelque petit nombre de remédes que j'aye employé dans la cure de la peſte, je ne crois pas l'arſenal de la médecine ſi dépourvû de médicamens, qu'il n'y en ait un grand nombre d'autres éprouvés très-ſimples, & même décompoſés, qu'on peut également employer à remplir les modifications curatives de cette maladie; il n'eſt queſtion que d'en faire le choix, par rapport au degré de plus ou de moins qu'on conçoit dans la cauſe contenante de la maladie, par rap-

port aux différentes modifications qu'elle prend dans ſes différens temperamens. Ce choix n'a de la difficulté qu'à raiſon du nombre prodigieux de médicamens qu'on a ramaſſés pour remplir toutes les différentes indications qui ſe préſentent dans la cure des maladies, & par rapport à la confuſion qui régne dans les différentes claſſes des remédes appropriés à certaines indications, claſſes qui ſont fort brouillées & fort mêlées les unes avec les autres, enſorte que l'on trouve dans chacune non-ſeulement des remédes de différens degrés d'action, mais encore pluſieurs autres d'une action toute contraire, & cette contrariété jette dans l'erreur les Médecins qui n'ont pas aſſez éprouvé les malheurs que cauſent cette confuſion & ce défaut d'arrangement des remédes dans

leurs classes naturelles, & fait tomber les malades, qui ont à essuyer les premiers coups d'essai des Médecins, dans des inconvéniens très-considérables. Cette considération m'a engagé de donner à la fin de cet ouvrage une liste des différentes espéces de remédes que j'ai choisis sur un très-grand nombre, sur les différentes épreuves que j'en ai faites, & je les ai rangés suivant les différens degrés d'action sensibles & manifestes que j'ai pû raisonnablement leur attribuer dans les différentes occasions dans lesquelles je les ai employés. Pour finir cette cure, je passe à celle de divers accidents, des fiévres malignes ordinaires, & des fiévres pestilentielles.

LIVRE TROISIEME.

De la méthode qu'il faut ſuivre dans la cure des Symptômes.

CHAPITRE I.

Des différentes diarrhées qu'on obſerve dans les fiévres malignes.

LEs matiéres que les malades vuident abondamment par les ſelles au commencement des fiévres malignes, ſont ſi cruës, & portent ſi peu le caractére & la teinture de cette bile, dont l'évacuation intéreſſe bien plus les Médecins & les malades, que celle de tous les autres récrémens, qu'il n'y a aucun lieu de les regarder comme des dépurations & des décharges de la maſſe du

ſang, mais comme un ſimple produit des mauvaiſes digeſtions de la dépravation & de la corruption des nourritures. Elles tournent alors en de ſi mauvais ſucs & en des levains ſi pernicieux & ſi capables ou d'augmenter l'épaiſſiſſement de la maſſe du ſang, ou d'y exciter de fréquens redoublemens de fiévre, qu'il eſt de la derniére conſéquence d'en combattre la cauſe ; & parce que la dépravation & la corruption des nourritures dans ces ſortes de maladies ne viennent que de ce qu'elles manquent, non-ſeulement de la quantité néceſſaire de leurs diſſolvants & de leur digeſtifs naturels, mais encore de ce que ces diſſolvants ſont conſidérablement altérés par l'alliage de divers récrémens qui ont été retenus dans les vaiſſeaux au commencement de ces maladies; il s'enſuit que pour corriger & dé-

truire la cauſe prochaine de ces flux de ventre, je veux dire la dépravation des nourritures, il faut s'appliquer néceſſairement à rétablir leur diſſolvant dans leur état naturel; c'eſt ſur quoi je vais détailler mes idées par rapport aux fiévres malignes ordinaires: mais pour qu'on n'ait rien à déſirer, je traiterai, à la ſuite des flux ordinaires, de ceux qui ſont plus rares & qui ne ſe préſentent que dans les fiévres malignes montées au plus haut degré.

II.

On ne ſauroit parvenir à rendre aux matieres leurs qualités naturelles qu'en dépouillant la maſſe du ſang & en la purgeant de tous les récrémens qui y ont été retenus & qui s'y ſont continuellement altérés par divers alliages tout-à-fait bizarres, que le mouvement fébrile leur a fait pren-

dre, en brouillant & confondant toutes les parties des différentes humeurs dont la masse du sang est composée ; il s'ensuit que pour ramener les dissolvants des nourritures à leur état naturel & pour redresser les digestions, il faudra nécessairement décharger la masse du sang de tous les dissolvants vicieux dont elle s'est remplie, par l'usage des purgatifs, & des émetiques. Ainsi l'indication particulière de remédier à la dépravation des nourritures qui causent les flux de ventre dans les fiévres malignes, concourera avec la générale, qui regarde la cure de l'inflammation des viscéres & celle de la fiévre qui demande principalement la dépuration de la masse du sang par un usage fréquent des purgatifs, & des émétiques qui la déchargent principalement des parties de la bile qu'on

a toûjours regardees comme les recremens les plus capables de fomenter & d'entretenir le mouvement febrile lorſqu'il eſt retenu dans les vaiſſeaux, & qu'il ne s'en vuide pas autant qu'il s'en produit journellement ; par conſéquent, bien loin que cette dépravation des nourritures, & les flux de ventre qui en ſont les ſuites, ſoient un obſtacle & une contre-indication qui s'oppoſe à l'uſage des remédes purifians & purgatifs de la maſſe du ſang ; ces accidens au contraire le demanderont foncierement dans tous les tems de la maladie.

III.

Cependant comme la pratique d'employer les purgatifs & les émétiques dans les flux de ventre qui arrivent dans le cours des fiévres malignes, pourra paroître nouvelle & même cho-

quante pour les Médecins ſymptomatiques, qui n'employent les remédes dans la cure des maladies que ſur la tradition & ſur l'uſage qu'ils en ont vû faire dans certaines circonſtances, ſans jamais établir des indications & des raiſons de conduite claires & diſtinctes; & qui ſont toûjours plus occupés à remédier aux accidens des maladies, qu'à en combattre les cauſes; je crois qu'il ne ſera pas inutile de détailler ici les fondemens ſur leſquels on doit s'appuier, lorſqu'on employe les purgatifs & les émétiques dans les diarrhées qui accompagnent très-ſouvent toutes les eſpeces de fiévres malignes. Il ne ſuffit pas de dire que l'heureuſe expérience qu'on a faite depuis ſoixante ans des purgatifs & des émétiques dans les diarrhées qui ſurviennent dans toutes ces eſpeces de fiévres, en doit

doit confirmer l'uſage. Il faut quelque choſe de plus pour un Medecin ſymptomatique, dont les vûes ſe bornent à arrêter le flux du ventre qui fatigue un malade attaqué de quelque fiévre inflammatoire que ce ſoit, par cette ſeule raiſon, que le flux de ventre dérobant à la maſſe du ſang, le chile dont elle a beſoin pour s'entretenir & pour ſe réparer, jette le malade dans l'épuiſement.

IV.

Or il y a une grande raiſon qui doit empêcher les Médecins de ſuivre l'indication générale qui ſe préſente dans toutes les évacuations qui ſont immoderées & vicieuſes dans les fiévres malignes, & qui portent à les arrêter & à les moderer par l'uſage des aſtringens proprement dits; c'eſt que comme toutes les matieres

que les malades rendent par les ſelles ne ſont qu'un produit des mauvaiſes digeſtions des nourritures qui ont tourné en mauvais ſucs, très-éloignés de la qualité que doit avoir un bon chile, pour entretenir & réparer le ſang : on en peut arrêter l'écoulement par le moyen des remédes aſtrin gens, ſans en favoriſer le paſſage dans les vaiſſeaux du ſang, & ſans l'expoſer (ſuivant les différentes qualités que les nourritures ont priſes, ſçavoir d'*aigreur*, de *viſcoſité* & d'acrimonie *bilieuſe*) ou à l'épaiſſir davantage ou à fermenter plus fortement. Et comme l'on doit avoir toûjours en vûe dans la cure des fiévres malignes non-ſeulement de dépurer la maſſe du ſang, & de la purger du ſuperflu des récrémens alterés & vicieux, dont elle eſt ſurchargée, mais encore de lui épargner une nou-

velle charge qui peut lui venir journellement des premieres voyes par la fermentation des nourritures ; il s'enſuit que tous les remédes qui en empêcheront l'évacuation par les ſelles, au lieu de contribuer à la guériſon de la maladie, en augmenteront conſidérablement la cauſe & le danger. Il faut donc pour éviter cet inconvenient au lieu d'arrêter par les remédes aſtringens les cours de ventre dans toutes ces maladies, faciliter au contraire les évacuations par les ſelles, par un fréquent uſage des purgatifs & des émétiques.

V.

Et parce que 1°. la maſſe du ſang demeure chargée de pluſieurs excrémens vicieux & ſuperflus, tant dans l'augmentation & dans l'état que dans le commencement des fiévres malignes, juſ-

qu'à l'entiere réſolution des in
flammations internes & la ceſſa
tion de la fiévre ; parce qu
2°. la maſſe du ſang ne ſe dé
pure que difficilement de tou
ſes récrémens vicieux pendan
la durée de la fiévre qui brouill
& confond tous les récrémen
enſemble, & qu'en conſéquenc
ce qui ſe ſépare des divers diſſo
vants des nourritures eſt toû
jours de mauvaiſe qualite, d
ſorte qu'on ne peut digerer n
turellement ces nourritures
les tourner en un bon chile ;
s'enſuit que les digeſtions d
vront être également mauvaiſ
dans tous les tems de ces mal
dies. Comme ces digeſtions tou
neront toûjours en de mauva
levains, dont le tranſport dans l
vaiſſeaux ne peut qu'augment
la violence & la grandeur de
maladie, il faudra néceſſair
ment recourir indifféremme

dans tous les tems de fiévres malignes aux purgatifs & aux émétiques, & abandonner abſolument l'uſage des aſtringens.

VI.

Il y aura d'autant plus grande raiſon d'employer les purgatifs & les émétiques dans tous les tems de fiévres malignes, nonobſtant les grandes évacuations que produiſent les diarrhées par les ſelles, qu'il faut continuellement s'appliquer dans tout le cours de ces maladies à dépouiller & à décharger la maſſe du ſang, des différents récrémens dont elle eſt chargée, & qui la rendent impure; mais quoiqu'on n'y puiſſe pas parfaitement réuſſir juſqu'à la réſolution des inflammations internes, & juſqu'à la déclinaiſon & l'entiere ceſſation de la fiévre; il ne faut pourtant pas négliger les purgatifs,

puiſqu'ils ſont les ſeuls remédes qui peuvent favoriſer la dépuration de la maſſe du ſang, par l'irritation qu'ils cauſent dans les premieres voyes, & par l'eſpece de fonte qu'ils produiſent dans la maſſe du ſang, laquelle le détermine à laiſſer échapper une partie des récrémens retenus & altérés par les canaux de la bile & par ceux des glandes des intestins, quoique ces évacuations provoquées & extorquées, pour ainſi dire de la nature, n'emportent qu'une partie des impuretés & des récrémens vicieux de la maſſe du ſang; ce ſera toûjours gagner quelque choſe que d'en diminuer une partie, juſqu'à ce que la déclinaiſon & la ceſſation de la fiévre permettent aux parties des différents récrémens un peu trop brouillés enſemble de ſe réunir, de ſe prêter & de ceder à l'action des purgatifs

qui ne manqueront pas alors de porter la dépuration du ſang à ſa derniere perfection, par la décharge qu'ils lui procureront de cette quantité de bile ſuperflue, qui s'y étoit arrêtée & formée de nouveau, ainſi que du ſuperflu du diſſolvant ſtomacal & inteſtinal, qu'un mêlange confus des parties de bile, d'urine, & de pluſieurs autres récrémens, avoit rendu tout-à-fait incapable de diſſoudre naturellement les nourritures, & d'en tirer un chile propre à rétablir le ſang & à en réparer toutes les pertes.

VII.

On doit par les mêmes raiſons ne pas négliger les purgatifs dans la déclinaiſon de ces maladies pour en abreger le cours, & pour prévenir l'épuiſement dans lequel une diarrhée, quoique critique, jette les ma-

lades ; il n'y a que la diarrhée qui produit la fonte totale de la masse du sang, qui demande quelque réserve sur les purgatifs, sur-tout lorsque la fonte du sang est entretenue par quelque abcès des parties internes : car alors, quoique pour allonger la vie du malade, dont la fièvre aigue a tourné en fièvre lente, qui a des redoublemens suivis d'une grande sueur, on doive purger de tems en tems ; on doit le faire avec beaucoup de retenue, & n'employer que les plus legers purgatifs & en très-petite doze.

VIII.

De sorte que tout bien considéré, il faut conclure qu'au lieu de songer à arrêter ou à modérer le flux de ventre, qui arrive dans les fièvres malignes, & d'employer pour cela les astringens proprement dits, il faut

au contraire les entretenir, augmenter même, & accélérer les évacuations avec des purgatifs & des émétiques qu'on doit réiterer pluſieurs fois, ainſi que je l'ai remarqué ci-deſſus. Mais parce que quelque uſage qu'on faſſe des purgatifs, & quelque grandes que ſoient les évacuations ſpontanées, on ne ſauroit empêcher qu'il ne paſſe dans les vaiſſeaux du ſang par la route des veines lactées, divers levains coagulans ou fermentatifs, en conſéquence de l'indigeſtion & de la corruption des nourritures; il faudra néceſſairement s'appliquer à corriger les mauvaiſes qualités des différents ſucs qui viennent des nourritures mal digerées, ſuivant les vûes que donneront les differentes qualités des matieres que vuideront les malades, & ſuivant la promptitude & la célérité dont les éva-

cuations se feront, ou enfin selon qu'elles menaceront plus ou moins d'inflammations de ronger ou de cautériser les membranes des intestins.

IX.

Or ces matieres sont de plusieurs sortes, la moins mauvaise est la *Stercoreuse*, dans laquelle on voit quelque espece de précipitation en purée, blanchâtre, grisâtre, roussâtre, verdâtre, noirâtre, caffé; c'est celle qui suppose moins d'altération dans les dissolvans des nourritures, & celle dont on doit moins craindre les suites. Après celle-là vient la diarrhée sereuse lientérique, dans laquelle les malades rendent les bouillons & autres nourritures avec précipitation, sans presque aucune apparence de digestion, mais bien plûtôt avec une marque de putréfaction &

d'aigreur, ce qui paroît par une puanteur cadavéreuſe.

Une troiſiéme eſpece de matiere, c'eſt la verdâtre & la porracée qui marque un plus grand degré de corruption des alimens ou un mêlange de bile porracée.

La quatriéme eſpece eſt d'une couleur noire, ſemblable à de la poix liquide qui eſt de deux ſortes, ou de ſang croupi réduit en une eſpece de lie entre le rouge brun & le noir, ou de la véritable atrabile.

X.

La derniere eſpéce de diarrhée viſe à la diſſenterie. Toutes ces eſpeces de flux de ventre ſuppoſant des cauſes différentes, des degrés différens ou des modifications différentes par rapport à leur grandeur, fondent, comme j'ai déja dit, des indica-

tions bien differentes de la générale, qui regarde le flux de ventre, lequel demanderoit par lui-même des aſtringens ; au lieu que ces differentes eſpeces de matieres indiquent chacune des remédes differents, des aſtringens proprement dits, pour en corriger les mauvaiſes qualites qui les rendent capables d'empirer l'état de la maſſe du ſang, ainſi que l'inflammation des viſcéres : car la diarrhée ſereuſe qui tourne ſur le lientérique ſuppoſant que les alimens ſortent trop vîte de l'eſtomac, & marchent avec trop de précipitation dans le canal inteſtinal, pour avoir le tems d'y être digerés, & cet accident ne pouvant venir que de la trop grande ſenſibilité de l'eſtomac & des inteſtins qui occaſionnent des contractions trop promptes des fibres charnues ; de plus l'irritation que cauſent

les alimens, même les plus doux, & cette grande ſenſibilité n'étant dans ces organes que le produit de l'engagement des vaiſſeaux du foye qui font regonfler le ſang dans les vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins, & cauſent une tenſion extraordinaire dans toutes les membranes de ces viſceres ; il s'enſuit que pour prévenir la précipitation des evacuations, & pour donner un peu plus de tems aux matieres de ſejourner & de s'y digerer, il eſt néceſſaire d'empêcher l'engorgement des vaiſſeaux du foye & des inteſtins qui les menacent d'une diſpoſition inflammatoire & gangréneuſe, & cela en diminuant le volume du ſang par la ſaignée, qui devient alors un remède indirect, très-efficace pour guérir la diarrhée.

Il s'enſuit en ſecond lieu, que pour moderer cette grande ſenſibilité des organes de la nour-

riture, il faut néceſſairement employer des remédes engourdiſſants & ſtupefactifs qu'on donne ſous les noms des remédes anodyns & narcotiques, moins parce que quelque peu de ſéjour que les alimens faſſent dans l'eſtomac, ſoit par une légére action du diſſolvant de l'eſtomac, ſoit par ſa chaleur ardente, ils s'y altérent un peu & s'y aigriſſent ou ſe fermentent d'eux-mêmes, & qu'ils ſe rendent par-là plus capables d'irriter les membranes de l'eſtomac & des inteſtins, ce qui en cauſe plus promptement l'expreſſion & la déjection. Cette aigreur des alimens ne pouvant être corrigée que par des remédes abſorbans propres à ſe charger des pointes accides qui ſe ſont dégagées des amers, qui puiſſent les combattre & les briſer ; il s'enſuit qu'il faudra dans toutes les eſpeces de diarrhées lientériques ou cœliaques, join-

dre aux anodyns ou des abſorbans ou des amers, ou les uns & les autres enſemble.

On donnera, par exemple, deux fois le jour, le matin & le ſoir, un demi gros de theriaque avec demi gros de diaphoretique minéral, ou en bol ou dans une cuillerée de tiſane, ou d'eau de fleurs d'orange ou de ſcabieuſe. On pourra donner de même deux ou trois priſes de l'opiat qui ſuit : Prenez du corail rouge préparé, de la corne de cerf préparée, & de la craye de Briançon, trois gros de chacun, laudanum réduit en poudre ſix grains, extrait de gentiane demi gros ; formez un opiat avec la confection d'alkermès, dont le malade prendra demi gros le matin, à midi & le ſoir ; ou bien on lui donnera trois fois le jour un demi gros de confection d'hyacinthe, avec un tiers

de grain de laudanum chaque fois ; il faudra préferer la forme solide de cet absorbant à la liquide, pour leur donner lieu de de séjourner plus long-tems dans l'estomac.

XI.

Et parce que les digestions verdâtres & porracées supposent ou un mêlange de bile porracée avec les nourritures ou une corruption dans l'estomac, qui les tournent en un suc approchant de la bile porracée ; & que ces couleurs ainsi que l'odeur & les effets qu'elles produisent, marquent que les matieres sont chargées d'une espece d'acide vitriolique, capable non-seulement de précipiter la contraction des intestins & les déjections par l'irritation qu'elles causent, mais encore d'en ronger les vaisseaux, & d'y produire des erosions

gangréneuſes : que d'ailleurs ce qui paſſe de ces nourritures mal digerées & tournées en un ſuc vitriolique ou chargées d'une bile porracée qui s'y eſt mêlée paſſant dans les vaiſſeaux & tombant ſur le ſang, ne peut manquer de le preſſurer, pour ainſi dire, de l'épaiſſir, & de lui faire perdre ſa fluidité & ſa chaleur, & qu'en conſéquence le malade doit être ſouvent expoſé à de fréquens friſſons ou à un froid des extremités, qui le conduit à divers redoublemens de fiévre, lorſque le ſel coagulant, dont les nourritures ſe trouvent chargées, vient à ſe développer ; il s'enſuit que pour éviter ces inconveniens, il faut émouſſer le ſel vitriolique & cauſtique, le briſer ou le lier en ſorte qu'il ne ſoit plus en état de produire tous ces pernicieux effets.

Pour ſatisfaire à ces vûes, il

y a plusieurs moyens ; le premier est de délayer considérablement ces sels caustiques & les matieres qui les renferment, par une abondante boisson. Le deuxiéme est de leur opposer des remédes terreux ou métalliques, propres à les faire fermenter, à en rompre les pointes ou à les engager. Le troisiéme est de les lier, de les embarasser, & de les engluer par le moyen des remédes gras, huilleux & incrassants.

Dans cet esprit, on donnera au malade trois fois le jour un demi gros de diascordium avec demi gros d'antimoine diaphorétique dans une cuillerée de bouillon, ou dans une cuillerée de tisane ; ou demi gros de confection d'hyacinthe, avec un tiers de grain de laudanum, un scrupule de succin en poudre, & dix grains de saffran, qu'on réduira en bol & qu'on délayera

dans une cuillerée de bouillon, ou dans un verre de décoction de bourrache ou de ſcabieuſe.

XII.

Et parce que les déjections d'atrabile ont un degré de cauſticité ſupérieure aux porracées & aux érugineuſes, & qu'elles ſont encore plus en état de ronger la membrane interne des inteſtins, d'y arrêter & d'y coaguler le ſang, & enfin d'y cauſer la gangréne; que d'ailleurs ce qui paſſe des nourritures chargées d'atrabile dans les vaiſſeaux du ſang, eſt encore plus en état de le coaguler, & de lui faire perdre entierement ſa fluidité que les parties de la bile porracées, & par conſéquent de jetter le malade dans un froid extrême & mortel; que la cauſticité de l'atrabilité ne peuvent être domptées que par les remédes qui en bri-

ſent les parties ou qui les abſorbent, ou que par des remédes qui embaraſſent les pointes, & qui garantiſſent l'eſtomac & les inteſtins de leur action ; il s'enſuit que pour mettre à couvert les malades des funeſtes effets de leurs déjections atrabilaires, il faudra n'employer d'autres remédes que les abſorbants qu'il faudra néceſſairement allier avec des remédes glutineux & oléagineux, & on ſatisfera en combinant les remédes terreux avec les huileux à toutes les vûes qu'il faut avoir, & pour corriger l'activité des ſels cauſtiques de l'atrabile & pour munir les inteſtins contre leur action.

XIII.

C'eſt à l'égard de ces eſpeces de déjections d'atrabile, qu'il faudra être fort circonſpect ſur les purgatifs, & ſe borner à l'u-

ſage de la manne & de l'huile d'amande douce.

Par exemple, on diſſoudra deux onces de manne dans quatre onces d'eau ; & on y ajoûtera trois onces d'huile d'amande douce, avec un gros de ſel de tartre fixé; il faudra remuer long-tems ce melange pour tâcher d'allier un peu l'huile avec l'eau & avec la manne; on fera grand uſage dans cette occaſion, ainſi que dans les dejections de la bile porracée, de l'opiat qui ſuit.

Prenez du ſuccin en poudre, de terre ſellee & du bol d'Armenie, trois gros de chacun, précipité de ſaturne bien lavé un gros & demi, pierre hématite en poudre trois gros, de gomme adragant deux gros & demi ; formez-en un opiat avec le ſirop de diacode, dont on fera prendre deux ſcrupules trois fois le jour dans l'intervalle des bouillons.

On fera boire au malade beaucoup de tisane faite avec la racine de guimauve & de la graine de lin, à laquelle on ajoûtera sur chaque pinte trois gros de corne de cerf préparée philosophiquement qu'on brouillera avec la liqueur. On donnera aussi au malade une fois le jour deux onces d'huile d'amande douce mêlées avec deux onces de sirop capillaire, des bouillons avec le simple poulet ou le veau & des crêmes de ris : mais on ne doit jamais lui accorder l'usage du lait, quelque propre qu'il paroisse à lier & embarasser les pointes des sels caustiques de l'atrabile & les acides vitrioliques de la bile porracée; il est si facile à s'aigrir lui-même, à se corrompre & à tourner en une matiere si approchante de la bile porracée, qu'il faut avec grand soin en éviter l'usage, non-seulement dans

les deux eſpeces de diarrhées, mais dans toutes les autres.

XIV.

Et parce qu'enfin les déjections ſanglantes lorſqu'elles viennent ſans tranchées, ſuppoſent une ſimple crevaſſe des vaiſſeaux de la membrane glanduleuſe des inteſtins, & cette crevaſſe ſuppoſant un grand embarras dans les rameaux de la veine-porte, dans le foye, embarras qui donne lieu à l'engorgement de toutes les veines inteſtinales ; il s'enſuit que l'unique reméde pour obvier à la crevaſſe des vaiſſeaux des inteſtins, ne devra rouler uniquement que ſur ceux qu'on doit employer pour empêcher tous les engorgemens des vaiſſeaux, & pour déboucher ceux qui ſont engagés & obſtrués. Il n'y aura donc pour remédier à ces déjections ſanglantes, que la

ſaignée & les remédes fondants indiqués pour corriger l'épaiſſiſſement du ſang & pour déboucher les obſtructions des vaiſſeaux.

XVI.

Dans le cas de l'hémorragie des inteſtins & des déjections ſanglantes, le principal de la cure roulera ſur la ſaignée, comme j'ai déja dit; il faudra la réitérer fort ſouvent, parce qu'il eſt bien plus avantageux au malade de perdre ſon ſang par une veine dont on peut fermer aiſément l'ouverture, que par une autre dont l'ouverture peut être continuellement rafraichie & renouvellee, par l'acrimonie des matieres qui paſſent par deſſus. D'ailleurs le ſang qui s'extravaſe dans les inteſtins, lorſqu'il y ſéjourne un certain tems, y prend un degré de puanteur & de

de corruption ſi extraordinaire, qu'il eſt en état de porter les nourritures, qui le digérent d'ailleurs fort mal dans toutes les maladies, à une putréfaction ſi conſiderable, & à en faire ſi fort déranger les principes, qu'il eſt toûjours à craindre que ſe communiquant à la maſſe du ſang, ils ne la diſpoſent à une fonte totale, par la violence de la fievre qu'ils y allumeront. De ſorte que quelque grande que ſoit l'hémorragie inteſtinale dans ces occaſions & en toute autre, on ne ſauroit trop diminuer le volume du ſang par la fréquente ſaignée, quoique le ſang qui croupit ſouvent dans les inteſtins ſoit fort communément accompagné de fréquentes défaillences des malades. C'eſt dans ce cas qu'il faut être bien circonſpect dans l'uſage des purgatifs, & qu'il faut ſe borner aux plus

legers, l'orſqu'on a ſuffiſament deſempli le ſvaiſſeaux par la ſaignée. La décoction de deux gros de catholicum double, & une demie-once de manne dans un verre d'eau de plantin, eſt plus que ſuffiſante ; & il faut n'y venir même, que lorſque l'hémorragie a fort diminué, ou que le malade tombe trop ſouvent en foibleſſe, & qu'il rend du ſang qui a croupi dans l'inteſtin, & qui reſſemble à de la poix. On peut même alors tenter l'uſage de l'ipécacuanha quatre ou cinq jours de ſuite à la doze de quatre ou cinq grains, incorporés avec le mucilage de gomme adragant, & un tiers de grain de laudanum, qu'on donnera le matin trois ou quatre jours de ſuite.

XVII.

On doit alors faire boire l'in-

fuſion de rozes de Provins à l'ordinaire ou celle de fleurs de balauſte, ou la décoction de raiſins de ſumach, pour reſſerrer les ouvertures des vaiſſeaux dans les inteſtins ſans perdre l'idée principale de l'état du ſang, qui étant en cette occaſion dans un état d'épaiſſiſſement qui l'arrête dans les vaiſſeaux du foye, demande des fondants, mais qui mérite quelque modification ; ainſi au lieu des plus agiſſants, comme le *lilium* & les ſels volatils, il faut choiſir les plus tempérés, tels que ſont les jus d'orange, de mille feuilles, de creſſon & de cerfeuil bien dépurés par ébullition, dont on donnera trois onces de quatre en quatre heures, avec demi gros de confection d'hyacinthe ou d'alkermès.

XVIII.

On ne négligera pas non plus

pour remédier à ces hémorragies les opiates absorbantes & astringentes. Mais il faudra prendre un autre parti lorsque les déjections sanglantes seront accompagnées de tranchées; car comme elles supposent alors des érosions dans la membrane interne des intestins & qu'il faudra les regarder alors comme un flux dyssentérique, & même une vraie dyssenterie; il faudra y employer les remèdes ordinaires de la dyssenterie, considerée sous plusieurs faces. Car les déjections sanglantes ou glaireuses, ou séreuses ou porracées dans toutes ces especes de déjections qui dépendront d'un érosion, & d'un ulcére des intestins, il faudra nécessairement prendre les indications qu'on doit remplir dans la cure des ulcéres, qui sont celles d'en faire supurer les mauvaises chairs, de les mondifier & de les cicatrise

Dans toutes ces eſpeces, il faut commencer par en détruire la cauſe interne, qui conſiſte dans les diſpoſitions du ſang, leſquelles font décharger dans les inteſtins ou par les canaux de la bile, ou par les conduits des glandes inteſtinales, des liqueurs aſſez cauſtiques, & aſſez corroſives pour ronger un ou pluſieurs endroits de la membrane glanduleuſe des inteſtins. Comme dans la fiévre peſtilentielle & les autres fiévres malignes, l'épaiſſiſſement du ſang & de la bile, & ſa cauſticité, ſont la cauſe de toutes ces éroſions; on n'aura d'autres indications à prendre pour combattre la cauſe interne de ces éroſions, que celles que nous avons priſes pour combattre le fond de la maladie principale, en obſervant neanmoins que ſi les déjections ſont glaireuſes, on préferera dans l'uſage

des vomitifs l'ipécacuanha à tou
les autres émétiques. C'eſt ur
émétique amer, déterſif & vul
néraire, que le bon uſage qu'or
en a fait juſques ici doit faire pré
ferer à tous les autres remédes
qu'on a employés dans toutes les
dyſſenteries. Il n'en ſera pas de
même dans les autres eſpeces de
déjections érugineuſes ou verdâ
tres. Comme elles ſuppoſent toû
jours une bile porracée qui me
nace les inteſtins d'une inflam
mation gangréneuſe, cette eſpe
ce de vomitif bien loin de com
battre la cauſticité de cette bil
porracée, & de prévenir l'im
preſſion fâcheuſe qu'elle peu
faire ſur les membranes des in
teſtins, ne fait qu'en aiguiſer, pou
ainſi dire, l'action: car en dé
pouillant la membrane intern
de ſa mucoſité, qui rabat l'actio
des ſels corroſifs de la bile, &
la mettant tout-à-fait à nud

l'ipécacuanha la rend bien plus ſuſceptible de l'impreſſion des ſels cauſtiques de la bile porracée, & l'expoſe bien plus à une inflammation qui tourne preſque toûjours en gangréne. Cet inconvenient de la mauvaiſe application de l'ipécacuanha eſt certain par une infinité d'expériences, qui en ont déterminé & fixé tout-à-fait l'uſage aux déjections glaireuſes, ayant toûjours mal réuſſi dans toutes les autres eſpeces de cours de ventre ſanglans, ſéreux & bilieux, jaunâtres ou porracés.

XIX.

De ſorte qu'il faudra dans la dyſſenterie, qui ſera accompagnée de déjections porracées & bilieuſes, mettre en uſage tous les remédes abſorbants décrits ci-deſſus, pour corriger la cauſticité de la bile porracée & de

l'atrabile, & préferer les émétiques antimoniaux à l'ipécacuanha, & on réduira les purgatifs ordinaires à l'uſage du catholicum double & de la manne dans la formule ci-deſſus, ou de l'huile d'amande douce mêlée avec la manne. On diſſoudra une once de manne, par exemple, dans quatre onces de décoction de bouillon blanc, à laquelle on ajoûtera deux onces d'huile d'amandes douces, & on donnera de fréquens lavemens, compoſés avec la décoction de bouillon blanc & de la gréne de ris, dans laquelle on diſſoudra deux onces d'huile d'amandes douces avec un once de ſirop de *diacode* ou de *laudanum*, un grain toutes les fois que les irritations ſeront trop grandes & trop fréquentes. Ce lavement pourra être employé dans toutes les eſpeces de flux dyſſentériques; on y ajoûtera

ſeulement demi gros d'ipécacuanha lorſque la dyſſenterie ſera glaireuſe & que l'on jugera que l'éroſion des inteſtins eſt dans l'extrémité du colon & à portée des lavemens. Quelque grandes que ſoient les évacuations dans toutes les autres eſpeces de flux de ventre, il ne ſera pas inutile de donner aux malades de fréquens lavemens d'eau ſimple ou compoſée d'une décoction de ſon & de graine de lin, en y ajoûtant deux onces d'huile d'amandes douces brouillées avec un jaune d'œuf, & cela pour adoucir & enlever l'aigreur cauſtique, & les matieres qui ſéjournent dans le colon. J'ai toûjours obſervé que les fréquens lavemens d'eau donnés coup ſur coup dans les redoublemens, en diminuoient conſidérablement la violence, & calmoient beaucoup les agitations du malade,

qui ſont toûjours entretenues par des bouillonnemens des matieres, leſquelles ſejournent dans les inteſtins. Je me ſuis auſſi ſervi aſſez avantageuſement dans les commencemens des fiévres malignes & peſtilentielles, lorſque le malade demeuroit trop long-tems froid, des lavemens d'urine corrompue, ou de vin pur, dans lequel je faiſois délayer un gros & demi de thériaque.

XX.

Quelque application que j'aie donnée pour faire voir la néceſſité de la purgation dans les différentes eſpeces de flux de ventre qui arrivent dans les fiévres malignes, il s'en faut beaucoup que j'aie prétendu établir indifféremment toutes ſortes de purgatifs, & les émétiques dans les diverſes diarrhées, ce ſeroit un moyen ſûr de précipiter le ma-

lade dans des ſuper-purgations pernicieuſes, & leurs inteſtins dans des inflammations gangréneuſes.

Pour employer les grands purgatifs, il faut que le Médecin ait une ſûreté morale, que les inteſtins ne ſont pas dans une diſpoſition inflammatoire bien confirmée ; or la diſpoſition inflammatoire du foye dans les fiévres peſtilentielles, introduit néceſſairement une pareille diſpoſition dans l'eſtomac, & dans les inteſtins. On doit donc être très-attentif dans la cure de ces maladies à prévenir avec autant de ſoin l'inflammation gangréneuſe de l'eſtomac & des inteſtins, que celle du cerveau & du foye. Il eſt naturel de penſer, que pour faire un uſage avantageux des purgatifs dans de telles diarrhées, qu'on voit ſur-tout dans les fiévres peſtilentielles, il faut avoir

auparavant prévenu ſoigneuſement le danger de l'inflammation gangréneuſe des inteſtins, ainſi que celles des autres parties, par le moyen de la ſaignée qui empêche l'engorgement des vaiſſeaux des inteſtins. Sans cette précaution preliminaire les purgatifs irritans, & les émétiques en forçant les inteſtins déja engorgés de ſang à des contractions violentes, porteront les rezeaux artériels, deja engorgés, à un point de diſtenſion qui les fera crever, & le ſang ſe répandra dans le tiſſu des inteſtins ou dans leurs cavités, & leur fera perdre tout jeu de contraction; or ce défaut leur attirera, ainſi qu'à tout le tiſſu des inteſtins, la gangréne. C'eſt pour cette raiſon que les émétiques & les purgatifs, de quelque nature qu'ils ſoient, réuſſiſſent ſi mal dans les commencemens des fiévres peſtilen-

tielles, & qu'ils attirent les ſuper-purgations funeſtes lorſque la petiteſſe du pouls & l'accablement du malade ont fait craindre la ſaignée au Médecin, & que ſes remedes irritans ont trouvé les inteſtins dans une diſpoſition inflammatoire, de ſorte que quoiqu'il faille abſolument purger dans toutes les diarrhées des fiévres malignes ou peſtilentielles, on peut compter qu'on ne le fera jamais heureuſement, lorſqu'on l'entreprendra ſans précaution, & ſans une attention particuliere à prévenir l'inflammation gangréneuſe, dont les inteſtins ſont toûjours menacés dans cette maladie. Ce que l'on peut faire de mieux lorſque les malades ſont attenués par la diſette, & que par cette circonſtance le ſecours de la ſaignée eſt tout-à-fait interdit; c'eſt de n'employer pour tout purgatif que l'huile d'aman-

de douce qu'on peut donner à la doze de deux, trois & quatre onces, ſans manne, & dont il faut continuer l'uſage tous les jours, ou à leur place on peut donner deux verres par jour, en partie égale, des ſucs de chicorrée ſauvage & de bourrache, qu'on aiguiſera avec un demi gros de ſel vegetal, & cela pendant tout le tems que le pouls demeurera foible; on obſervera de ne paſſer à l'émétique que lorſque le pouls ſera relevé, & qu'il aura permis de diminuer ſuffiſament le volume du ſang pour prévenir la gangréne des inteſtins.

XXI.

Quoiqu'il ſoit rare de voir échapper les malades attenués par la famine & les mauvaiſes nourritures, principalement ceux qui tombent dans le cas de la fiévre *lipirie*, c'eſt-à-dire, ceux qui

ſont gelés au dehors, & qui brulent au dedans, & que l'état du pouls y faſſe infiniment craindre pour la ſaignée; on feroit très-mal d'abandonner le malade à ſa malheureuſe deſtinée, & de ne pas tenter la ſaignée, qui eſt ſans doute le reméde le plus efficace pour garentir les inteſtins d'une inflammation gangréneuſe, laquelle eſt toûjours funeſte. Cet état du pouls ne m'a jamais éloigné de mettre en uſage ce reméde, avec la précaution de ne pas la faire toute entière, mais bien à pluſieurs repriſes; & quoiqu'elle ne m'ait pas conſtament réuſſi, je n'ai pas laiſſé que de la pratiquer ſur ce fondement, dans les cas deſeſpérés, & où on voit la chûte du malade certaine; il vaut encore mieux employer un reméde efficace pour la guériſon, quoique l'évenement en ſoit douteux, que de n'en point em-

ployer du tout. J'ai vû des guériſons ſi ſurprenantes par les ſecours de la ſaignée dans les fiévres peſtilentielles, & autres malignes, ſur-tout les *lipiries*, dans leſquelles le malade étoit preſque ſans pouls, & glacé dans toute l'habitude du corps, qu'elles ont paru aux aſſiſtans comme des reſurrections. La ſeule obſervation qu'on doit faire regarde le tems où cet accident arrive, qui eſt le même que celui de la fiévre lipirie; car s'il ſurvient à une fiévre bien expliquée depuis quelques jours, que le malade tombe dans un froid glaçant, après un ſentiment d'ardeur inſupportable dans le ventre, & que le pouls ſe retire & s'émince, c'eſt une marque certaine que l'inflammation des inteſtins a dégéneré en gangréne. Or il eſt évident que la ſaignée, quand même elle n'auroit pas

été pratiquée auparavant, ſera non-ſeulement inutile, mais qu'elle précipitera la fin du malade: tout au contraire, quand cet accident arrive au commencement, dans un tems où les vaiſſeaux des inteſtins ſont ſimplement engorgés & que le ſang ne s'y eſt pas encore enflamé, que le froid extérieur ne vient qu'à raiſon de la ſympathie des nerfs des inteſtins avec ceux du cœur & des artéres pulmonaires, qui fait que le ventricule gauche du cœur ne reçoit & n'envoye que très-peu de ſang aux parties; ſympathie qui n'agit qu'à raiſon de l'engorgement & de la diſtenſion des membranes des inteſtins, on peut alors avec moins de crainte d'une gangréne déja établie, tenter la ſaignée pour la prévenir; mais quand cet engorgement des vaiſſeaux des inteſtins & du foye n'eſt pas

extrême, que le ſang n'eſt pas abſolument coagulé ou deſſeché, non-ſeulement la ſaignée ſe pratiquera ſans inconvenient, mais encore la maniere dont le ſang vient ſur la fin de la ſaignée, où on le voit réjaillir & darder avec force, encouragera le Médecin à la réiterer pluſieurs fois, & il aura la ſatisfaction de tirer un malade d'un danger évident de mort, dont la ſeule ſaignée pouvoit le garantir.

CHAPITRE II.

De la cure de la ſuppreſſion du ventre.

I.

SI l'on doit employer les purgatifs dans toutes les évacuations immodérées du ventre par toutes les raiſons que je viens

de déduire, & qui ſont toutes fondées ſur la néceſſité de dépurer la maſſe du ſang de diverſes ſortes de récrémens qui y ſéjournent, ſpécialement de la bile & du diſſolvant inteſtinal qui la rendent impure & incapable de ſoûtenir les fonctions des organes dans leur état naturel ; à combien plus forte raiſon ne devra-t-on pas ſonger à la dépuration du ſang par le moyen des purgatifs & des émétiques lorſque le ventre ſera ſerré, qu'il ne vuidera ni la bile, ni même les matieres ordinaires qui ſe forment journellement du marc des nourritures : il n'eſt point de doute que les purgatifs ne ſoient alors bien plus indiqués, que lorſque les évacuations du ventre ſont immodérées, & tout-à-fait vicieuſes. Toute la difficulté conſiſte à diſcerner ou à diſtinguer la cauſe de la ſuppreſſion

des évacuations ordinaires du ventre.

II.

Il faut d'abord obſerver que les matieres du bas ventre ne pouvant ſe vuider qu'à raiſon de l'irritation qu'elles produiſent dans les membranes des inteſtins qui les déterminent à faire leurs mouvement du haut en bas juſques au *rectum*; il s'enſuit que ſi d'un côté les matieres ſe trouvent incapables de cauſer cette irritation qui occaſionne le mouvement périſtaltique des inteſtins, ou ſi d'un autre, les matieres renfermées dans le canal inteſtinal ayant toutes les qualités néceſſaires pour irriter la membrane interne des inteſtins, & pour exciter leur mouvement périſtaltique, ils ne font aucun jeu de contraction, elles ſéjournent dans leurs cavités. Or les matieres peuvent devenir inca-

pables d'exciter aucune ſorte d'irritation dans les membranes des inteſtins de pluſieurs manieres.

III.

En premier lieu, lorſque, ſoit que la bile ou le diſſolvant de l'eſtomac, arrêtés dans leur canaux excrétoires à raiſon de leur paiſſiſſement, & ne tombant ni ſur les nourritures, ni ſur les matieres, elles demeureront ſans aucun changement & ſans aucun mouvement de fermentation qui puiſſent en developper les parties ſalines qui ſont les ſeules capables d'irriter les membranes des inteſtins, & d'exciter les contractions.

IV.

En ſecond lieu, lorſque, ſoit que la bile ou les diſſolvants inteſtinals coulent & ſe mêlent avec les nourritures, l'ardeur des inteſtins ſera ſi grande qu'elle

réſoudra toute l'humidité des nourritures & des excrémens ; & que toutes leurs parties devenues très-ſolides & très-glutineuſes, embaraſſeront toutes les parties ſalines, & n'en laiſſeront ni déborder, ni échaper aucune qui ſoit en état de piquer & de ſolliciter les membranes des inteſtins à faire leur jeu de contraction & d'expreſſion.

V.

En troiſieme lieu, lorſque les membranes des inteſtins ne recevant que très peu d'eſprits, ſont tombées dans une eſpece de paralyſie, deviendront incapables de faire aucun uſage des impreſſions irritantes des matieres ; elles déterminent leur jeu de contraction.

VI.

En quatriéme lieu, enfin lorſque les vaiſſeaux du foye ſe trou-

vant engages par un ſang trop épaiſſi, donneront lieu à l'engorgement de ceux des inteſtins, & que leurs membranes en ſeront ſi remplies & ſi diſtendues, que quoiqu'elles ne ſoient ni inſenſibles ni paralytiques, elles ſeront pourtant hors d'état de faire aucun jeu de contraction par l'impoſibilité où ſont leurs fibres de faire marcher & d'exprimer le ſang qui engorge & diſtend leurs vaiſſeaux.

VII.

Voilà bien des cauſes du reſſerrement de ventre des fiévres malignes, cauſes qu'il faut néceſſairement combattre, pour faciliter l'évacuation tant des matieres ordinaires, que de la bile, & du diſſolvant inteſtinal, dont la maſſe du ſang ſe trouve ſurchargée. Il n'eſt queſtion que de diſtinguer ces différentes cau-

ſes. Or il eſt plauſible en premier lieu, que la cauſe ſenſible des fiévres malignes ne conſiſtant que dans un épaiſſiſſement de la maſſe du ſang ; c'eſt une néceſſité conſtante que la bile & le diſſolvant de l'eſtomac ſe ſentant de la mauvaiſe diſpoſition de la maſſe du ſang, & que ces récrémens devenus plus épais & plus glutineux l'arrêtent dans leurs vaiſſeaux excrétoires & coulent, peu ou point du tout dans les inteſtins. Ainſi la ſuppreſſion du ventre qui viendra à raiſon de la cauſe eſſentielle & contenante qui ne conſiſte que dans un épaiſiſſement général de toutes les liqueurs, indiquera d'autres remédes que ceux qu'indique & que demande la cauſe générale de la maladie, je veux dire qu'elle demandera des fondants & des dilayants, tant volatils que fixés ; & que ce

ce ne ſera que par leur uſage préparatoire & néceſſaire, qu'on pourra parvenir à dépurer le ſang des parties de bile & du diſſolvant inteſtinal, dont il eſt ſurchargé, & de les faire écouler par leurs vaiſſeaux excrétoires dans leſquels ces matieres ſont arrêtées.

VIII.

En ſecond lieu le tempérament bilieux, ſec, ou mélancolique, ou le deſſéchement qui arrive en conſéquence de la famine, ou des mauvais alimens, dans les fiévres peſtilentielles; mais plus encore la chaleur ardente du bas ventre dont le malade ſe plaint, & dont le Médecin peut s'aſſurer en appliquant la main ſur le bas ventre, étant des cauſes évidentes de la réſolution de l'humidité des nourritures & des excrémens;

l'indication qui se présente le plus naturellement pour ouvrir le ventre, c'est celle des remédes humectants, dilayants, & médiocrement raffraichissants & c'est dans ce cas principalement, où les jus d'herbes en forme d'apozême, & en décoction, doivent être employés aiguisés avec des purgatifs.

IX.

On donnera, par exemple, trois fois le jour l'apozême qui suit comme rempliſſant parfaitement l'indication qui se présente. Prenez des jus de bourrache, de poirée bien dépurée trois onces de chacun, on y dissoudra ou un gros & demi de sel végétal, ou de sel admirable de Glauber ou de sel Polichreste ordinaire, avec une once de sirop de nénuphar, pour le donner au malade trois & qua

tre fois le jour entre deux bouillons. Ou bien à la place du ſuc de ces plantes, on pourra ſe ſervir de la décoction de feuilles de laituë, de poirée & de bourrache, en y ajoûtant la même doſe des ſels & du ſirop de nénuphar. On émulſionera auſſi les bouillons avec la graine de melon & quelques amandes. On fera boire à l'ordinaire au malade des tiſanes faites avec la racine du nénuphar dans leſquels on diſſoudra par pinte deux gros de ſel admirable de Glauber ou trois gros de nitre purifié, qu'il faudra faire boire largement. Comme cette ardeur des inteſtins & du ventre eſt toûjours une ſuite de la diſpoſition inflammatoire du foye qui en attire une ſemblable dans l'eſtomac & dans le canal inteſtinal, il ne faut pas borner l'indication à l'effet de cette cauſe,

il faut la combattre & l'attaquer elle-même, & empêcher, s'il eſt poſſible, que la diſpoſition inflammatoire, tant celle du foye, que celle des inteſtins, ne tourne en inflammation gangréneuſe, ce qui arrive ſouvent dans les fiévres peſtilentielles, & ce qu'on ne peut éviter que par une diminution conſidérable du volume du ſang lorſque la ſaignée eſt pratiquable, principalement dans les ſujets qui ne ſont pas épuiſés ou trop abbatus.

C'eſt principalement dans ces occaſions qu'il faut avant d'en venir aux purgatifs d'une certaine force, pratiquer la maxime d'Hypocrate que j'ai citée ci-deſſus, & rendre la maſſe du ſang plus coulante par les dilayans & les humectans. Il faut auſſi ne pas négliger dans cette occaſion les lavemens émollients & laxatifs

qu'on préparera avec la décoction de poirée, d'épinars & de la mercurielle, & dans leſquels on diſſoudra deux onces de miel mercuriel ou de nénuphar, & on en donnera coup ſur coup un très-grand nombre avec l'eau de riviere, ou telle autre que l'on voudra ; car il ne faut pas être ſcrupuleux dans un pareil choix.

X.

En troiſiéme lieu on jugera de l'engourdiſſement des fibres motrices des inteſtins par l'affaiſſement général de toutes les autres parties, par l'inſenſibilité des organes extérieurs, laquelle n'étant dans les fiévres malignes, qu'une ſuite d'un grand engagement des vaiſſeaux du cerveau, & d'une diſpoſition inflammatoire preſque générale de ce viſcére qui l'empêche de ſéparer & de fournir des eſprits

à l'ordinaire au reſte des organes, donnera lieu de conclure que les fibres des inteſtins ne ſont pas plus en état de faire leur jeu de contraction que le reſte des fibres motrices du corps.

XI.

Dans cette idée l'indication de lâcher le ventre & de ranimer la membrane charnuë des inteſtins, concourra avec l'indication générale qui regarde la cure de la diſpoſition inflammatoire du cerveau & des autres viſcéres. C'eſt alors qu'il faudra employer les émétiques & les purgatifs ordinaires en tiſane aiguiſée avec quelques grains d'émétique, comme nous l'avons marqué ci-deſſus dans la cure générale.

XII.

En quatriéme lieu, le jugement qu'on portera d'abord ſur

la grandeur de l'embarras des vaiſſeaux du foye par les nauſées, & par la tenſion, l'élévation ou la ſenſibilité de la région du foye, ſervira de principe pour en conclure l'engorgement & la tenſion extraordinaire de tous les vaiſſeaux des inteſtins. On verra par-là que la ſuppreſſion du ventre, n'eſt qu'une ſuite de la roideur & de l'inflexibilité des fibres charnues des inteſtins, à raiſon de l'engorgement de leurs vaiſſeaux ; or il n'y aura dans ce cas d'autre indication à ſuivre que celle que fonde l'engorgement des vaiſſeaux du foye & celui des vaiſſeaux des inteſtins, qui ſe réduit toûjours à diminuer conſidérablement le volume du ſang par la ſaignée & à le rendre plus coulant par l'uſage des remédes dont j'ai donné le détail dans la cure générale de la cauſe

eſſentielle des diſpoſitions inflammatoires des viſcéres. Au reſte, il n'eſt guéres d'accident qu'il faille combattre avec plus de ſoin, que la ſuppreſſion du ventre ; il n'en eſt point dont les ſuites ſoient plus déſavantageuſes à l'engagement des vaiſſeaux du cerveau & à ſa diſpoſition inflammatoire, que la rétention des nourritures mal digérées, & de leur marc dans les inteſtins, parce qu'elles fourniſſent continuellement de nouveaux levains coagulants ou fermentatifs à la maſſe du ſang, levains qui augmentent l'embarras des vaiſſeaux du cerveau, ou produiſent de nouveaux redoublemens de fiévre. J'ai toûjours remarqué dans les diſpoſitions inflammatoires & dans les inflammations du cerveau la rêverie & les mouvemens convulſifs, la douleur de tête & tous

les autres accidens qui ſont bien plus modérés pendant que le ventre ſe tenoit libre que lorſqu'il étoit ſerré.

CHAPITRE III.

De la cure de la Suppreſſion des Urines.

I.

LOrſque les malades urinent peu, & que leurs urines ſont chargées & briquetées, cela marque que la bile qui ſéjourne dans les vaiſſeaux s'allie un peu trop avec les urines, & que les rendant trop épaiſſes, elle les empêche de couler abondamment & en quantité correſpondante à la boiſſon. C'eſt un accident qui mérite grande attention pour le Médecin, & auquel il faut tâcher de remédier

au plûtôt, de crainte que le séjour des urines & de la bile, qui sont des humeurs très-âcres & très-fermentatives de leur nature, n'augmente considérablement la fermentation du sang, & le porte en peu d'heures, ou en peu de jours, à un bouillonnement total, qui peut jetter le malade dans la phrénesie & dans un assoupissement létargique; qui est ordinairement la suite des embarras qui pressent la substance du cerveau.

II.

Ce changement dans la quantité & dans la qualité des urines pouvant avoir des suites funestes, il faut s'appliquer à y remédier au plûtôt, & prendre sur cet accident les indications convenables pour le faire cesser. Mais comme l'ecoulement des urines ne sauroit être diminué que toute la quantité qui en est

arrêtée dans les vaiſſeaux, & qui ne ſauroit ſortir par la tranſpiration, n'augmente conſidérablement le volume du ſang, & ne rempliſſe les vaiſſeaux au-delà de ce qu'ils peuvent naturellement contenir de liqueurs, que tout le corps n'en devienne plethorique, & les vaiſſeaux des viſcéres qui en ſont engagés & en diſpoſition inflammatoire, ou déja dans une inflammation actuelle, ne courent riſque de crever par les raiſons alléguées ci-deſſus & tirées de la grande plenitude des vaiſſeaux; il s'enſuit que pour prévenir les ſuites de cet accident, il faudra néceſſairement revenir à la ſaignée du bras ou du pied, n'importe à cet égard & à l'égard de l'accident en lui-même. Mais 1°. la diminution de l'urine n'arrivant que par le mêlange des parties de bile qui s'y ſont mêlées & qui la rendent trop épaiſſe;

2°. Cet accident n'arrivant qu'à l'occaſion de l'embaras des vaiſſeaux de la bile qui la retiennent dans les vaiſſeaux du ſang. 3°. Cet état de la bile trop épaiſſie indiquant des fondants inciſifs ; il s'enſuit que pour corriger l'épaiſſiſſement de l'urine, la ſeule indication que l'on peut prendre, c'eſt de diſſoudre & d'inciſer la bile qui eſt retenue dans les vaiſſeaux, pour la conduire & la faire couler par les canaux naturels, je veux dire les vaiſſeaux biliaires, & le pôre colidoque. C'eſt dans cette vûe qu'il faudra ajoûter le ſel de Glauber à la décoction des plantes inciſives & dilayantes, & le préferer au ſel végetal ; ce ſel étant un des plus grands inciſifs que je connoiſſe pour lâcher le tiſſu d'une bile raiſineuſe, & pour lui rendre ſa fluidité naturelle. A la place du ſel admirable de Glau-

ber, on pourra ſe ſervir du criſtal mineral, ou du nitre purifié ; quelquefois même, lorſque la fiévre ſera vive, on pourra employer au lieu de ces différentes ſortes de ſels mineraux, un eſprit de ſel dulcifié à la doze de dix gouttes ſur chaque verre de la décoction ci-deſſus.

III.

Je ne ſaurois aſſez inculquer qu'il faut être toûjours fort appliqué à l'obſervation des urines dans tout le cours des fiévres malignes & peſtilentielles ; car quoiqu'au commencement elles coulent aſſez abondamment, & que même elles ſoient d'une couleur ambrée approchante du naturel, à un peu plus de limpidité & de crudité près, elles ſouffrent beaucoup des différentes altérations dans l'augment, & dans l'etat de la maladie ; on les y

voit ſouvent troublées & chargées lorſque la fiévre eſt bien allumée par le mêlange de beaucoup de parties de lymphe briſées par la violence de la fiévre, ou par quantité de parties ſalines qui ſont comme lavées & entraînées avec la ſéroſité du ſang, & qui ſe réuniſſent, lorſque les urines ſont repoſées, en une eſpece de boue blanchâtre ou griſâtre. Or cette eſpece d'urine ne marque qu'une grande confuſion & une grande fermentation dans les principes de la maſſe du ſang, & ne demande rien du Médecin par elle-même lorſqu'elle coule en quantité proportionnée à la boiſſon; elle ne marque que l'état du ſang qui les produit, & donne lieu de penſer à appaiſer la violente agitation des principes de la maſſe du ſang, leſquels produiſent des urines ſi troublées & ſi chargées de

parties tout-à-fait étrangeres au corps de l'urine.

IV.

Il eſt des fiévres malignes & peſtilentielles dans leſquelles les urines légerement teintes d'une bile porracée qui s'y mêle, gardent long-tems une couleur de paille. Ces urines marquent toûjours la longueur & un grand danger de la maladie, & cela par rapport à la qualité cauſtique, coagulante ou très-fermentative de cette eſpece de bile porracée, qui contribue de ſon côté, & peut-être autant que le levain coagulant que le ſang reçoit des premieres voyes, à le porter à ce haut degré d'épaiſſiſſement & de coagulation qui le fait arrêter dans les vaiſſeaux de preſque tous les viſceres, & lui fait produire des inflammations ordinairement gangréneuſes.

V.

Outre ces especes d'urines qui marquent divers états de la masse du sang & de la bile, les urines sanglantes, telles qu'on les voit dans les petites veroles & dans les fiévres pestilentielles, ne méritent pas moins d'attention. J'ai déja dit ce qu'on en doit penser, lorsque j'ai parlé des hémorragies ; mais il n'en est gueres de plus fâcheuses que celles qui viennent claires enfuite d'un frisson, ou d'un froid aux extrémités, lorsque le malade est dans le plus fort de la maladie, & dans la plus grande violence de la fiévre; elles sont presque toûjours la suite d'une coagulation nouvelle de la masse du sang, produit ordinaire de trois différentes causes, savoir d'un levain aigri qui se communique au sang en sortant des premieres

voyes, ou de quelques ſupurations internes des viſcéres, ou de la gangréne & de la mortification des parties enflamées : il n'y a que celles qu'on peut juger n'être que le produit d'un levain coagulant venu des premieres voyes, & qui cauſe ordinairement les redoublemens de fiévres, leſquels arrivent tous les jours dans les fiévres malignes ordinaires & dans les peſtilentielles: il n'y a, dis-je, que celles-là qui peuvent faire regarder les fiévres comme des fiévres doubles tierces ſubintrantes, leſquelles laiſſent quelques rayons d'eſpérance au Médecin, principalement lorſque ces urines claires ne ſont pas ſuivies d'un violent redoublement de fiévre, qui emporte très. ſouvent le malade ou d'une extrême foibleſſe de pouls, & d'un abattement de force ſi grand, qu'il tombe dans

l'agonie. Dans ce cas là, je veux dire, lorſque la cauſe du redoublement paroît venir des premieres voyes, & qu'on a déja pratiqué les remédes évacuans les plus conſidérables, on peut ſe ſervir heureuſement de la décoction d'une once de quinquina, qu'on fait bouillir avec une poignée de chicorée ſauvage dans trois chopines d'eau, & qu'on réduit à une pinte, pour en donner un verre de trois en trois heures entre les bouillons, en continuant autant de tems que les redoublemens ſe font ſentir. C'eſt par l'uſage de ce reméde que j'ai terminé très-ſouvent des fiévres malignes ordinaires & des fiévres peſtilentielles, & cela en arrêtant les redoublemens des fiévres, leſquelles empêchent & retardent l'entiere réſolution des inflammations internes, parce que les vaiſſeaux des parties en-

flamées ſe trouvent trop diſtendus dans les redoublemens, dans le tems que le ſang arrêté pour ſe diſſoudre & pour recouvrer ſa fluidité naturelle, qui doit le faire rentrer dans le cours de la circulation, a beſoin d'être mis au large, c'eſt-à-dire, qu'il a beſoin d'un certain eſpace pour prendre, après avoir long-tems digeré, les mouvemens de fermentation qui le doit diſſoudre.

VI.

Comme on ne juge pas toûjours bien ſûrement de la nature du levain fébrile, qui cauſe les redoublemens dans les fiévres malignes & peſtilentielles, qu'il n'eſt pas toûjours en proportion avec le quinquina; & qu'agitant trop les parties du ſang, il excite une fermentation, une ardeur extraordinaire dans le ſang, & une grande ſéchereſſe dans la langue de ceux qui l'avoient hu-

mide auparavant : il faudra se redresser sur ce signe, & ne pas s'opiniâtrer à continuer l'usage de ce reméde ; au contraire on insistera sur celui des dilayans, jusqu'à ce que la fiévre soit parvenue à son terme critique, & qu'il ne reste au malade que quelques legers mouvements de fiévres à certaines heures du jour. Rien n'est mieux alors que d'employer le quinquina pour finir ce ressentiment de fiévre, & pour rétablir l'estomac dont le dissolvant est fort affoibli par la longueur de la fiévre.

CHAPITRE IV.

De la cure des Hémorragies.

I.

Rien ne marque tant l'engagement des vaisseaux des viscéres que les diverses hémor-

ragies qui arrivent dans les fiévres malignes ; celle du nez eſt une marque viſible d'un engagement extrême des vaiſſeaux du cerveau, & que ceux du nez ne crévent que parce que les rameaux de la carotide qui portent le ſang à cette partie en étant engorgés, & n'en pouvant recevoir la quantité ordinaire, le détournent dans les rameaux du nez, leſquels étant trop remplis crévent à la fin. C'eſt par la même raiſon, c'eſt-à-dire, par l'embaras des diſtributions de la veine-porte dans le foye, que le ſang qui y eſt porté par les veines des inteſtins n'y pouvant entrer à l'ordinaire, & s'y accumulant inſenſiblement, les diſtend au point de les faire créver ; que les malades attaqués des fiévres peſtilentielles vomiſſent quelque fois du ſang, ou le rendent par le bas, & que leurs déjections

ſont ſanglantes. C'eſt encore par une ſemblable raiſon qu'ils rendent des urines ſanglantes lorſque les capilaires des vaiſſeaux du ſang qui accompagnent les fiſtules urinaires, trouvant les vaiſſeaux de la ſuperficie des reins où ils ſe déchargent, engagés & remplis d'un ſang grumelé, crévent & répandent le ſang dans le baſſinet des reins.

II.

Autant que cet accident décide de la grandeur extrême de l'engagement des vaiſſeaux du ſang dans les viſcéres ; autant qu'il en annonce des ſuites funeſtes & preſſantes, autant le Médecin doit-il être ſoigneux de les prévenir ; d'autant que Mrs Chicoyneau & Verni ont obſervé que tous les peſtiférés à qui ces hémorragies étoient arrivées, avoient tous péri. Il ne

faut pourtant pas conclure de ces funeſtes événemens que les malades ayent péri par l'épuiſement où les a mis la petite quantité de ſang qu'ils ont perduë dans ces hémorragies. Il eſt plauſible que ce n'eſt que par l'horrible changement où ſe ſont trouvés les vaiſſeaux du cerveau, du foye & des reins, qu'ils ont abſolument ruiné & détruit les fonctions de ces parties. Ainſi au lieu d'en tirer une conſéquence contre l'uſage de la ſaignée en pareil cas, & pour en abandonner l'uſage avant que ces accidens qu'on doit toûjours craindre arrivent ; il faut au contraire en conclure l'abſoluë néceſſité, ſur-tout dans les malades qui ne ſont pas épuiſés, qui ſont ceux qui ſont ordinairement les plus expoſés à de pareils accidens dans les fiévres peſtilentielles, parce qu'ils ont eu

les vaisseaux assez remplis de sang lorsqu'ils ont été attaqués de la maladie. Ainsi tant s'en faut que le Médecin doive s'éloigner alors du remède le plus généralement indiqué pour remédier à l'hémorragie ; je veux dire la saignée, il doit s'y porter au contraire avec plus de confiance toutes les fois qu'il sera convenu en lui-même, après une discussion bien réfléchie, que les forces du malade sont plûtôt dans une espece d'oppression qu'elles ne sont épuisées. Après tout il ne faut pas compter que la saignée soit un remède absolument curatif dans les fièvres malignes.

Celui qui abandonneroit l'usage de ce remède dans ces maladies, parce qu'il meurt un très-grand nombre de gens qui en sont attaqués après avoir été saignés, raisonneroit fort mal-à-propos : car ce n'est jamais

parce

parce qu'il manque une, deux ou trois livres de ſang aux malades de cette eſpéce, qu'ils périſſent; ce n'eſt que parce que les vaiſſeaux du cerveau, du foye, du poûmon & des autres viſcéres, ſe trouvent engorgés d'un ſang caillé qui tourne en gangréne ces parties, & en interrompt tout-à-fait les fonctions. Ce n'eſt que parce que la cauſe de la maladie eſt trop puiſſante, & qu'elle eſt ſupérieure à la force des remédes curatifs, & à ceux qui en préviennent l'augmentation & tous les inconvéniens, au nombre deſquels remédes il faut mettre les évacuations par la ſaignée, leſquelles ne changent ni la nature du ſang qui roule dans les vaiſſeaux, ni la qualité de celui qui eſt arrêté dans les viſcéres. Elle n'a d'autre effet que celui d'empêcher que les vaiſſeaux engagés ne cré-

vent ou ne ſe gangrénent par une trop grande diſtenſion, & ne rendent la circulation & la ſéparation de divers récremens plus difficiles.

III.

Dans quelque tems de la maladie que les hémorragies arrivent, ſoit dans le commencement, dans l'augment ou dans l'état; ſoit qu'elles ſuppoſent le ſang dans un état de coagulation & avec un mouvement fébrile, ſoit que le levain coagulant s'étant développé ait déja produit un grand bouillonnement dans toute la maſſe des humeurs & une fiévre ardente il eſt plauſible qu'on ne ſauroit mieux pourvoir à cet accident qu'en diminuant conſidérablement l'impulſion du ſang qui ſe porte dans les artéres dont les capillaires ſont engagés. I

eſt encore évident qu'on ne peut diminuer l'impulſion du ſang qui ſe porte trop rapidement dans les troncs engagés, qu'en diminuant conſidérablement le mobile, je veux dire, qu'en diminuant le volume du ſang. Ainſi tant s'en faut que l'hémorragie doive éloigner la pratique de la ſaignée, elle la demande abſolument; & il ne ſuffit pas de la pratiquer une ſeule fois, il faut la réitérer pluſieurs fois, & la proportionner à l'étendue de l'engagement des viſcéres, qu'on déterminera par la quantité du ſang que fourniſſent les rameaux crévés dans le nez, dans l'eſtomac, dans les inteſtins ou dans les reins; car s'il y a lieu d'eſpérer que les grands engagements des vaiſſeaux, qui cauſent les inflammations des viſcéres, puiſſent ſe terminer heureuſement par la voye de la réſolution du

ſang qui y étoit arrêté ; s'il y a aucun moyen d'empêcher que les inflammations des viſcéres ne tournent en gangréne ou en ſuppuration, lorſqu'elles occaſionnent des hémorragies, ce ne ſera jamais qu'en diminuant le volume du ſang par les ſaignées réitérées.

IV.

Un des grands obſtacles à la guériſon des fiévres malignes, lorſqu'elles ſont accompagnées de ces grands accidens, c'eſt l'averſion que les malades & le vulgaire ont pour la ſaignée. Elle retient un peu trop les Médecins qui doivent être plus déterminés, & plus déciſifs dans ces maladies que dans toutes les autres, parce qu'elles ſont accompagnées de pluſieurs accidens preſſans qu'il faut prévenir de loin, & auxquels il faut remédier promptement & ſans aucu

délai, ſans quoi on a le chagrin de voir périr en peu de tems pluſieurs malades, qui auroient échappé vrai-ſemblablement, s'ils avoient été promptement ſecourus.

V.

Ce malheur arrive auſſi, parce que les Médecins ne ſont pas aſſez décidés ſur la nature des fiévres malignes & des fiévres peſtilentielles, qu'ils n'ont qu'une idée confuſe de la cauſe contenante de ces maladies, ainſi que de celle qui en produit les grands accidens. Cela fait que n'ayant que des objets vagues & confus pour ſe déterminer à la pratique de certains remédes, ils demeurent dans le doute & dans l'incertitude, & n'en employent que de ceux qui ne ſervent qu'à amuſer le tapis & les aſſiſtans; cependant le malade périt avant qu'ils ayent pris parti ſur le reméde

efficace & curatif de la cauſe du mal & des accidens : ils attendent l'arrivée des plus grands pour ſe déterminer à quelque reméde efficace; une violente fiévre, des mouvemens convulſifs, des hémorragies, &c. c'eſt-à-dire, qu'ils ſe déterminent à les mettre en uſage lorſqu'il n'eſt plus tems, & que le mal a fait un ſi grand progrès, qu'il eſt devenu irrémédiable. Lorſqu'on fera réflexion ſur tout ce que j'ai dit ci-deſſus, au ſujet de la grande mortalité que cauſent toutes les fiévres malignes, & ſur tout ce qui concourt à rendre inutiles tous les remédes qu'on employe pour leur guériſon, on verra clairement que ce ſera bien moins par la pratique de la ſaignée que les malades ont dû périr, qu'à raiſon de la grandeur de la cauſe qui ſe trouvoit tout-à-fait inſurmontable, & à raiſon de plu-

ſieurs circonſtances extérieures qui ont dû la rendre inutile, ou tout-à-fait impratiquable : de ſorte que quand le Médecin aura une fois bien établi ces indications ſur la cauſe contenante des fiévres malignes, ſur l'engagement des vaiſſeaux des viſcéres, & ſur leurs diſpoſitions inflammatoires qui demandent évidemment la ſaignée lorſqu'elle ſera pratiquable ; rien ne devra l'empêcher de la mettre en uſage, quelque oppoſition qu'il trouve de la part des aſſiſtans & du peuple ignorant, & prévenu par des idées chymériques de certaine malignité & de certain venin auxquels il attribue ſuperſtitieuſement la cauſe & les accidens des fiévres malignes & peſtilentielles.

CHAPITRE V.

De la cure des Naufées & des Vomiſſements au commencement des Fiévres malignes.

I.

LEs Médecins doivent être moins ſurpris des naufées & des vomiſſemens qui travaillent les malades attaqués de fiévres malignes ou de fiévres peſtilentielles, étant aſſurés par les ouvertures qui ont été faites des cadavres que le foye de ces ſortes de malades a conſidérablement augmenté de volume, ou que du moins il eſt engorgé de ſang, & que la véſicule du fiel s'y trouve remplie d'une bile verte & porracée, ou noirâtre & poiſſée : car il eſt certain que les vaiſſeaux de la porte ne ſauroient être engagés par un ſang

épais & coagulé dans la ſubſtance du foye, qu'en même tems toutes les diſtributions des veines qui rapportent le ſang de l'eſtomac, de la rate & de tout le canal inteſtinal, ne tombent dans l'inconvénient de ne pouvoir vuider le ſang qui aborde continuellement dans le tronc de la porte, & par conſéquent ils doivent s'en remplir extraordinairement, en être diſtendus, & rendre les membranes de l'eſtomac & des inteſtins, & plus tendues & plus ſenſibles. C'eſt de cette grande ſenſibilité que viennent les nauſées & les vomiſſemens. La ſimple boiſſon d'eau étant capable de cauſer une irritation dans les membranes de l'eſtomac qui doit le provoquer au vomiſſement; qu'eſt-ce que ne doivent pas faire les bouillons & les crêmes? qui au lieu de ce bien digérer, tournent en un ſuc

aigre, cru & bilieux, ou verdâtre par la mauvaiſe diſpoſition du diſſolvant de l'eſtomac : à combien plus forte raiſon les membranes de l'eſtomac n'en ſeront-elles pas piquées & bleſſées ; & les muſcles du bas ventre, ainſi que le diaphragme ſeront-ils déterminés à de fortes contractions, & à exprimer de l'eſtomac tous les liquides que le malade aura avalés ; à les exprimer, dis-je, partie par l'orifice ſupérieur, & partie par l'orifice inférieur de l'eſtomac ?

II.

Cette groſſeur & cet engorgement extraordinaire des vaiſſeaux du foye, qui eſt moindre dans les fiévres malignes ordinaires, & très-grand dans les fiévres peſtilentielles, faiſant arrêter le ſang dans toutes les veines inteſtinales, & rendant par-là

tout le tiſſu du canal inteſtinal auſſi ſenſible que celui de l'eſtomac, doivent faire comprendre aux Médecins, qui traitent les fiévres malignes, qu'il eſt mal aiſé que les malades ne tombent dans une diarrhée preſque continuelle. Mais comme la ſaignée eſt ſans doute le reméde le plus efficace & le plus ſolide pour la cure du vomiſſement & de la diarrhée, pour empêcher l'engorgement total du foye, pour éviter la gangréne, la rupture des vaiſſeaux de l'eſtomac, & des inteſtins, il n'y a point de doute qu'on ne doive la pratiquer après avoir fait toutes les réfléxions néceſſaires ſur l'état des forces du malade; & quoique la ſaignée du pied que demande l'inflammation du cerveau par préférence à toutes les autres ne ſoit pas ſans inconvéniens par rapport à la diſpo-

ſition inflammatoire du foye, de l'eſtomac & des inteſtins, parce qu'elle détourne le ſang du tronc aſcendant de l'aorte dans le tronc deſcendant, & qu'il courre riſque d'entrer en plus grande quantité dans le tronc de l'artére hépatique & meſentérique ; il faut cependant dans les fievres malignes, malgré cet inconvenient qui ne dure que le tems de la ſaignée, la pratiquer plûtôt aux veines du pied qu'à celles du bras : car la diminution du volume du ſang doit être toûjours très-avantageuſe pour prévenir l'engorgement total des rameaux de la veine-porte, tant de ceux qui ſe diſtribuent dans le foye, que de ceux qui rapportent le ſang de l'eſtomac & des inteſtins.

III.

Parce que ce reméde pratiqué

ou non, l'irritation de l'eſtomac & des inteſtins qui occaſionne le vomiſſement & la précipitation du mouvement périſtaltique des inteſtins, ne venant qu'à l'occaſion d'une aigreur que prennent les alimens dans l'eſtomac, ou de quelques parties de bile porracée ou d'autre bile qui ſont chargées d'un acide vitriolique & cauſtique; l'indication qui ſe préſente le plus naturellement, après la générale qui regarde la diminution de la maſſe du ſang par les purgatifs & par les émétiques qu'il faut mettre en uſage d'abord après la ſaignée; c'eſt ou d'en briſer & d'en émouſſer les pointes, en leur oppoſant des corps terreſtres & porreux, que l'on qualifie aujourd'hui du nom d'*abſorbans*, ou de les lier & de les empâter par le moyen des remédes incraſſans, gras & huileux. Mais comme ces derniers

n'en changent pas la nature, qu'ils ſont même contraires à la cauſe générale de la maladie, il faudra ſe borner aux ſimples abſorbans tout autant de tems que la diarrhée, & les vomiſſemens du malade ſeront ſans tranchées & ſans douleurs : car en ce cas outre les abſorbans, il faudra ne pas négliger les incraſſans & les huileux qui peuvent aller de concert, & il faudra les combiner avec les abſorbans.

IV.

De plus, comme les vomiſſemens & la diarrhée des malades attaqués de fiévre maligne ſuppoſent une tenſion, & une plus grande ſenſibilité dans l'eſtomac & dans les inteſtins, & que c'eſt à raiſon de cette grande ſenſibilité que ces parties ſont plus ſuſceptibles de l'impreſſion que font les nourritures ſur leurs

membranes ; de plus cette grande ſenſibilité ne pouvant être diminuée qu'en ralentiſſant le mouvement des eſprits que les nerfs portent dans le tiſſu de ces parties, & n'y ayant aucun remède dans la nature qui puiſſe produire cet effet à l'égard des eſprits que les narcotiques, il n'y aura aucun autre remède qui puiſſe être indiqué dans cette occaſion que ceux-là, & tous les autres qu'on comprend ſous le nom général d'*anodyns*, ſur l'uſage deſquels il eſt à propos de faire quelques réfléxions, d'autant plus que l'épuiſement dans lequel le malade paroît être, ſemble devoir éloigner de l'eſprit du Médecin toute idée de ces ſortes de remédes, qui au lieu d'augmenter les forces du malade, paroît les diminuer, en ralentiſſant l'activité & le mouvement des eſprits.

V.

Pour ne pas ſe priver mal à propos de l'uſage de ces ſortes de remédes qui ſont les plus efficaces, & pour ainſi dire les uniques qu'on puiſſe oppoſer à une trop grande agitation des eſprits, & à une trop grande tenſion des parties, aux douleurs, aux inquiétudes des malades qui ne peuvent demeurer en place, aux mouvemens, au délire & à toutes les évacuations immodérées, qui arrivent dans ces maladies; il faut ramener toutes les précautions qu'on doit prendre dans l'adminiſtration des narcotiques à ce point, ſçavoir, ſi le malade eſt dans un épuiſement d'eſprits abſolu, ou s'il ne l'eſt pas; & pour ſe déterminer là-deſſus, il faut d'abord diſcerner avec grand ſoin l'épuiſement réel des forces d'avec l'apparent,

& d'avec un état que les Médecins appellent d'oppreſſion, & c'eſt ce qu'on déterminera en parcourrant exactement toutes les cauſes qui pourroient avoir jetté le malade dans un épuiſement réel, & toutes celles qui peuvent avoir arrêté l'exercice & l'action des cauſes dans leſquelles nous avons fait conſiſter les forces. Lorſque l'on aura bien apprécié & peſé les différentes cauſes de l'épuiſement réel & de l'apparent, il ne ſera pas mal aiſé de ſe déterminer dans les occaſions, ou à ſe ſervir des remédes anodyns & narcotiques, ou à s'en éloigner entiérement.

VI.

Je dis plus, quelque embaraſſante que ſoit pour le Médecin, la déciſion qu'il a à porter ſur l'épuiſement des forces réel ou apparent, il ſera toûjours aſſez

bien fondé pour ne pas craindre l'employ des anodyns & des narcotiques, toutes les fois qu'il sera convaincu que certaines parties ont aquis un trop haut degré de sensibilité, qu'elles sont douloureuses, qu'elles font des mouvemens trop forts & irréguliers, & que les fonctions qui dépendent du mouvement des esprits, comme sont toutes celles de l'ame, sont absolument dans le trouble & dans la confusion : car tous ces différents états sont des signes parlants & très-sensibles que les esprits sont dans une grande agitation, qu'ils marchent trop rapidement dans les nerfs, que les nerfs des parties douloureuses & trop sensibles en sont trop tendus. Ce sont ces accidens qui demandent un ralentissement dans leur mouvement & un relâchement de nerfs. On peut même par-là en tirer

cette conſéquence, que puiſque certaines parties ſont trop ſenſibles, que d'autres ſe meuvent trop fortement & trop irrégulierement, comme il arrive dans les mouvemens convulſifs, ou que les fonctions de l'ame ſont dans un grand trouble; on peut, dis-je, en conclure que les malades ne ſont pas dans un épuiſement total des forces; & c'eſt ſur cette derniere réfléxion que j'ai donné hardiment les narcotiques, lorſqu'ils ont été indiqués par la nature des accidens, toutes les fois que je me ſuis trouvé accablé par le nombre des malades que j'ai eu à traiter dans les hôpitaux, & que je n'ai pas eu tout le tems de faire de dénombremens exacts des cauſes de l'épuiſement réel ou apparent des malades; & je puis aſſurer, avec ſincérité, que cette ſeule réfléxion m'a mis à couvert

de tous les inconveniens, & de toutes les ſuites fâcheuſes qui accompagnent le mauvais uſage des narcotiques qui ne conſiſte que dans un grand aſſoupiſſement, dont le malade ne revient point. La ſeule attention que j'ai eue dans toutes les conjonctures d'un épuiſement apparent des malades, c'eſt de ne pas leur donner des narcotiques lorſque je les ai trouvés dans des diſpoſitions à l'aſſoupiſſement, ce qui n'eſt gueres arrivé dans le tems qu'ils ont eu des parties fort ſenſibles & douloureuſes, ou qu'ils ont été en rêverie.

Toute l'attention que j'ai eue, & qu'on doit avoir dans les fiévres malignes, c'eſt de ne pas perdre de vûe leurs cauſes eſſentielles; je veux dire l'épaiſſiſſement du ſang dans le commencement. Lors que j'ai donné les narcotiques, je les ai toûjours

alliés avec les fondants, tantôt volatiles, tantôt fixes, ſuivant les diverſes vûes que j'ai eue dans les fiévres malignes. C'eſt ainſi que l'ont ſagement pratiqué dans une maladie plus dangereuſe, ſçavoir dans la peſte, Mrs Chicoyneau & Verni. Car pour calmer les accidens, ils ont très-ſouvent employé avec ſuccès les narcotiques en dozes aſſez grandes.

VII.

Une obſervation importante à faire dans les maladies dont nous parlons, par rapport à l'engorgement que j'ai trouvé dans les fiévres malignes de toute eſpéce, aux vaiſſeaux du foye, à ceux de l'eſtomac & des inteſtins, c'eſt que toutes ces parties ne marquent ſouvent dans les plus fortes attaques aucune ſenſibilité particuliere lorſque le Médecin tâte le ventre pour re-

connoître l'état des viſcéres, & cette obſervation pourroit impoſer à un Médecin qui ne ſeroit pas prévenu de la raiſon de cette ſingularité, & qui n'ayant d'autres ſignes de l'embarras du foye & de l'engorgement des vaiſſeaux des inteſtins, que l'élévation de l'hipocondre & celle de tout le ventre; l'élévation, dis-je, jointe à une plus grande ſenſibilité, ſe perſuaderoit qu'il n'y a aucun engagement dans les vaiſſeaux du foye, non plus que dans ceux des inteſtins, lorſqu'il ne trouveroit ni ſenſibilité, ni élévation dans l'hipocondre droit & dans toute l'étendue du bas ventre. Il eſt certain pourtant qu'il ſe tromperoit dans les fiévres malignes; car on trouve le foye de ceux qui en ſont morts, & ſur-tout de fiévres peſtilentielles, exceſſivement groſſi, & les vaiſſeaux ainſi que ceux de

l'eſtomac & des inteſtins engorgés de ſang, & remplis de tâches livides & gangréneuſes, par divers epanchemens de ſang que les crevaſſes des vaiſſeaux y ont produits, pour avoir été trop diſtendus & trop engorgés de ſang, quoique ni la groſſeur du foye, ni celle du bas ventre, ni aucune ſenſibilité ſinguliere n'eût aucunement marqué au toucher la mauvaiſe diſpoſition de ces parties.

VIII.

Ce fait étant certain, il eſt queſtion d'en définir la raiſon. Or il y en a deux qui ſe preſentent d'abord à l'eſprit. La premiere, c'eſt parce que dans tous les commencemens de la fiévre maligne qui a de grands accidens, ou de la fiévre peſtilentielle, le ſang eſt ſimplement arrêté & comme dormant dans

les vaiſſeaux du foye ; qu'il y produit, dans cet état une ſimple diſpoſition inflammatoire & non dans une vraie inflammation qui ſuppoſe que le ſang arrêté dans les vaiſſeaux y bouillonne ; or c'eſt là ce qui fait qu'ils ne ſont pas diſtendus au point d'en devenir plus ſenſibles, d'autant plus que le ſang qui y aborde continuellement n'eſt ni fort échauffé, ni pouſſé en quantité, ni avec beaucoup de force, par la contraction du cœur qui eſt très-foible & très-languiſſante dans les commencemens de la maladie, ſur-tout lorſque l'habitude du corps eſt froide.

La ſeconde raiſon, c'eſt que le cerveau étant dans la même diſpoſition inflammatoire par l'engagement de ces vaiſſeaux, ne ſéparant & ne fourniſſant à l'eſtomac & aux inteſtins, qu'une très-petite quantité d'eſprits, laiſſe

laiſſe dansune eſpece de relâchement toutes les fibres motrices des vaiſſeaux du foye & celles des inteſtins ; enſorte que quoiqu'ils ſoient engorgés de ſang, leurs membranes prêtent plus aiſément à la preſſion des doigts, & ne ſouffrent aucune divulſion incommode & douloureuſe, & c'eſt ce qui arrive dans les fiévres malignes ordinaires. Cependant cette eſpece d'inſenſibilité tant du foye que des inteſtins, & cet affaiſſement du bas ventre, ſont de bien plus mauvaiſe augure pour les ſuites, que ne le ſont la tenſion apparente du bas ventre & de la région du foye, ainſi que leur trop grande ſenſibilité dans les fiévres malignes ordinaires, où ces accidens marquent évidemment l'engagement des vaiſſeaux du foye & des inteſtins, ainſi que l'inflammation de ces parties : car il eſt

rare de voir échapper les malades dans lesquels on observe ce grand affaissement, & cette espece d'insensibilité du foye & des intestins; au lieu qu'on sauve plusieurs de ceux qui dans les fiévres malignes ordinaires, & même pestilentielles, ont des accidens contraires, & dont le ventre & la région du foye s'elevent beaucoup, & deviennent trop sensibles dans l'etat de la maladie.

C'est par les mêmes raisons que le foye tout tumefie & tout engorgé de sang qu'il est dans les fievres pestilentielles, n'a point de sensibilité, que la respiration des malades n'est nullement contrainte ni fréquente, ni difficile, quoiqu'on trouve leur poûmon engorgé de sang, d'un aspect livide & gangréneux; mais ce n'est que dans ceux qui meurent dans le commencement de la mala-

die & avant que le ſang qui s'y eſt arrêté, ainſi que dans les autres viſcéres, ne ſe ſoit mis dans un mouvement ſenſible de fermentation, & avant que la fiévre, qui doit produire la réſolution du ſang arrêté, ne ſe ſoit allumée & ne ſoit parvenue à ſon état : car alors la reſpiration devient difficile & fréquente plus ou moins, ſuivant que l'inflammation du poûmon eſt plus ou moins grande, & que celle du cerveau lui permet de ſéparer & de diſtribuer une plus ou moins grande quantité d'eſprits, pour envoyer aux nerfs du poûmon, & à ceux des autres organes de la reſpiration.

CHAPITRE VI.

De la cure des Foibleſſes & des Défaillances.

I.

CEs accidens arrivent plus ordinairement dans le commencement des fiévres malignes que dans leur augment, & que dans leur état, & plus ordinairement dans les fiévres peſtilentielles que dans les autres. La défaillance eſt toûjours une ſuite des mauvais levains aigris & gluans, qui paſſent à diverſes reprîſes dans les vaiſſeaux du ſang, & qui le trouvant déja épais & le portant à un plus haut degré d'épaiſſiſſement, en arrêtent le cours dans les poûmons, & l'empêchent de ſe rendre dans le ventricule gauche du cœur en aſſez grande quantité, pour four-

nir au cerveau ce qui lui eſt néceſſaire pour la ſéparation des eſprits, & pour le ſoûtien des organes. Cet état d'épaiſſiſſement du ſang qui l'empêche de traverſer les vaiſſeaux du poûmon fait que le pouls ſe perd, & que le malade tombe en défaillance.

II.

Cet accident arrive auſſi en conſéquence des évacuations du malade ; il les précede de quelques momens, lorſque les matieres commencent à ſe remuer dans les inteſtins, ou elles arrivent immédiatement après qu'elles ſont ſorties. Ce n'eſt alors qu'une ſuite naturelle des mouvemens ſympathiques des nerfs des inteſtins, & de ceux du poûmon. Leur liaiſon étant telle qu'il ne ſauroit arriver aucune grande irritation, aucun grand mouvement dans les nerfs de

l'eſtomac & des inteſtins, qu'il n'en arrive conſéquemment une autre dans les nerfs, & dans les diſtributions de l'artére pulmonaire, lequel y détermine les eſprits en plus grande quantité, en fait reſſerrer les membranes, & en rétrécit le calibre: deſorte que le ſang qui s'y préſente à la ſortie du ventricule droit du cœur, pour paſſer à travers le poûmon dans le ventricule gauche, y eſt arrêté dans ſon paſſage, & ne peut ſe rendre dans le ventricule gauche, qu'en très-petite quantité, laquelle eſt bien moindre que celle qui eſt néceſſaire pour fournir à toutes les fonctions organiques.

III.

Cette eſpece, qui n'eſt proprement que ſymptomatique, & le produit des irritations que cauſent les matieres dans les inte-

ſtins lorſqu'elles ſe vuident, eſt bien moins périlleuſe, & de moins mauvaiſe augure que celle qui arrive indépendament des évacuations, à moins qu'elle ne ſoit exceſſive, & une vraie ſuite d'une diarrhee lienterique, qui met le ſang à ſec faute de nourriture & de ſéparations.

IV.

Rien ne marque tant la néceſſité des purgatifs & des émétiques, que les fréquentes foibleſſes dans les fievres malignes, ſoit qu'elles arrivent indépendament des évacuations, ou en conſéquence, & à leur occaſion, parcequ'elles ſuppoſent toûjours de mauvais levains dans les premieres voyes, qui paſſent dans les vaiſſeaux, ou des matieres de mauvaiſe qualité qui irritent les inteſtins. Ainſi le meilleur remede pour prévenir ces accidens;

c'eſt de faire vomir, & de purger le malade : & à l'égard de l'accident lorſqu'il arrive, il faut pour faire revenir le malade, lui jetter de l'eau froide ſur le viſage, lui battre le deſſus de la main, lui donner une cuillerée de vin ou d'eau-de-vie, & lui jetter dans les yeux de l'eau-de-vie lorſqu'il ne revient pas facilement. Il faut auſſi tenir une potion toûjours prête, compoſée avec ſix onces d'eau de chardon benit, ou de ſcabieuſe, un gros & demi de *lilium* de Paracelſe, un gros de confection d'hyacinthe, & un gros d'eau de canelle orgée, pour en donner deux cuillerées, & faire revenir le malade de ſa foibleſſe ; ou bien on donnera ſimplement un demi gros de *lilium* dans une cuillerée de vin, ou un gros de confection d'alkermès dans du vin ou dans de l'eau.

CHAPITRE VII.

De la cure des Délires.

I.

LEs ſymptomes les plus ordinaires de la diſpoſition inflammatoire, & de l'inflammation du cerveau, dans toutes les fiévres malignes, c'eſt la rêverie: elle revient toûjours à l'éréſipele ou au phlegmon, & elle eſt preſque toûjours phrénétique dans l'éréſipele, & plus moderée dans le phlegmon. Ses divers états ont toûjours grand rapport aux tempéramens; car les inflammations qui ſurviennent aux tempéramens bilieux, ou mélancoliques, dont l'eſprit eſt fort agiſſant & les mouvemens du corps fort promts, tournent toûjours du côté de l'éréſipele; au lieu que celles des tempéramens

ſanguins, gras, d'une humeu douce & gaye, dont la bile eſ plus oléagineuſe & moins ſalin que dans les tempéramens bi lieux & ſecs, tournent plus com munément du côte du phleg mon. Cet accident eſt preſqu toûjours funeſte lorſqu'il tourn en phrénéſie, & il eſt toûjour très-périlleux en lui-même, quoi qu'il ne ſoit pas ſi violent, mai ſur-tout quand il tourne en ur grand aſſoupiſſement léthargi que ou comateux, & qu'il eſt ac compagné de mouvemens con vulſifs.

II.

Comme on doit toûjours s'at tendre dans les fiévres malignes que la diſpoſition inflammatoire du cerveau tournera en vraie in flammation, & qu'elle amenera ce redoutable accident, il faut tâcher de le prévenir, ainſi que les ſuites funeſtes qu'il peut avoir,

par les ſaignées du pied qu'il ne faut pas epargner au commencement de la maladie, ainſi que par les émétiques : quand l'etat du malade n'a pas permis de recourir à la ſaignée du pied dans le commencement de la maladie, ou que le Médecin ne s'y eſt pas trouvé ; enfin lorſque cet accident eſt arrive, il faut, pour en diminuer la violence, recourir à la ſaignée du pied & à l'émétique en grand lavage, & ne pas négliger après cela les ſomniferes, ſoit dans les décoctions d'herbes tempérées, de chicoracées ſur-tout, ſoit dans les émultions legères faites avec la graine de melon, ou avec le lait d'amandes, ſur-tout quand la fiévre eſt devenue violente & le pouls véhément, ce qui n'arrive pas toûjours : car il eſt très-ſouvent fort foible & fort incertain dans les delires, même phréné-

tiques, & cet état du pouls demande quelquefois l'alliage des narcotiques avec les *fondants* actifs, qu'on met au rang des *cardiaques*. Car il faut alors regarder l'inflammation au plus haut point de son état, & où le sang qui s'est arrêté dans les vaisseaux, & a produit l'inflammation, a acquis le plus grand mouvement qu'il puisse prendre pour recouvrer sa fluidité, & pour arriver à l'entiere résolution de l'inflammation. Il est nécessaire lorsque le pouls est affoibli, de le relever par l'alliage de *lilium*, ou de quelque esprit volatil, ou de la confection d'*alkermès* avec les *narcotiques*.

CHAPITRE VIII.

De la cure de l'Aſſoupiſſement.

I.

ON peut regarder l'aſſoupiſſement qui arrive dans les fiévres malignes ou dans le commencement, ou dans leur état; dans le commencement, je veux dire, dans le tems que le pouls eſt encore fort foible & la chaleur de l'habitude du corps très-moderée, ou lorſque le malade eſt dans un froid glacial, ou dans une ſueur froide. Cet accident ſuppoſe que le ſang eſt arrêté dans la plus grande partie des vaiſſeaux du cerveau; que la ſubſtance corticale ou médullaire en eſt ſi comprimée, qu'il ne s'y fait qu'une petite ſéparation d'eſprits, & que tout le tiſſu de cette partie eſt affaiſſé: or dans un

tel cas il eſt rare de voir échapper les malades de fiévre peſtilentielle, & ils périſſent en peu d'heures, ou en très-peu de jours ; ſurtout lorſque l'habitude du corps étant froide, & les fondants les plus actifs n'ayant pas relevés leur pouls, ils ne font pas revenir la chaleur naturelle. Cet état d'aſſoupiſſement avec le froid extérieur, ſont des marques ſenſibles d'une coagulation preſque totale de la maſſe du ſang, fort approchant de celle des apoplectiques.

L'aſſoupiſſement au contraire qui n'arrive que dans l'augment ou dans l'état de la fiévre maligne, quoiqu'il ſuppoſe toûjours un engagement dans les vaiſſeaux du cerveau, il n'en ſuppoſe pourtant pas un auſſi grand que celui qui commence avec la maladie. Cet accident n'eſt dans l'augment & dans l'état de ma-

ladie qu'une ſuite de la fermentation fébrile, & du mouvement inteſtin que prend le ſang arrêté dans le cerveau, qui tend à la réſolution, & qui tourne la diſpoſition inflammatoire du cerveau en une véritable inflammation, en phlegmon ſimple, ou en phlegmon œdemateux. Car l'une & l'autre de ces deux eſpeces d'inflammation peut également, par la compreſſion, produire l'aſſoupiſſement. Le phlegmon ſimple entraîne cet accident par la compreſſion de la moële qu'il produit dans la ſubſtance médulaire du cerveau; & le phlegmon œdemateux agit également par la compreſſion de la moële du cerveau, & par le relâchement qu'il y cauſe, à raiſon de l'épanchement de la ſéroſité qui s'échappe à travers les membranes des vaiſſeaux engagés, lorſque le ſang qui y eſt arrêté les

distend trop, & que le mouvement de fonte qu'il y prend, n'eſt pas aſſez fort pour y retenir la ſéroſité mêlée, & qu'il laiſſe ſeparer des autres principes.

II.

De quelque maniere que l'aſſoupiſſement arrive dans ces deux eſpeces d'inflammations *phlegmoneuſes*, ou *phlegmono-œdémateuſes*, le malade eſt toûjours dans un fort grand danger de périr, bien moins pourtant dans l'inflammation *phlegmoneuſe*, que dans la *phlegmono-œdémateuſe*; parce qu'il y a plus lieu d'eſpérer de la réſolution du *phlegmon* ſimple dans lequel la ſéroſité demeure mêlée avec les autres principes, parce qu'elle peut contribuer beaucoup à leur entiere réſolution, & à la réſolution du ſang arrêté: au lieu que dans l'inflammation phlegmono-œdé-

mateuſe, le ſang arrêté ayant perdu ſa ſéroſité, demeure preſque à ſec, & devient hors d'état de ſe diſſoudre pour reprendre le cours de la circulation; & que d'ailleurs il eſt preſque impoſſible, lorſque la ſéroſité s'eſt répandue dans le tiſſu de la moële du cerveau, & qu'elle en eſt abreuvée, de la réſoudre & de la faire rentrer dans les vaiſſeaux dont elle s'eſt échappée, quand même le ſang qui s'y eſt arrêté ſe ſeroit abſolument réſoud.

III.

On ne peut diſtinguer ces deux eſpeces d'aſſoupiſſement ni leurs cauſes, qu'à la faveur des ſignes du tempérament ſanguin & pituiteux, & que ſur l'état du pouls des malades d'un tempérament ſanguin, d'une bonne graiſſe & d'une grande vivacité naturelle, dans leſquels le pouls eſt plus

plein & plus vigoureux que dans les malades d'un temperament ſanguin & plus phlegmatique, & d'une graiſſe molle, en qui l'action eſt moins vive, & le pouls eſt ordinairement plus mol, & en qui enfin les accidens ſont accompagnés d'une chaleur plus moderee. Dans l'un & dans l'autre aſſoupiſſement, la grandeur de l'engorgement des vaiſſeaux du cerveau demande toûjours la ſaignée du pied par les raiſons alléguées ci-deſſus. Il demande également l'uſage des émétiques, & la continuation des fondants dilayans, & tempérés, dans l'aſſoupiſſement qui vient d'une inflammation *phlegmoneuſe*, & des fondants volatils, dans celui qui vient de l'inflammation *phlegmono-œdémateuſe*.

CHAPITRE IX.

De la cure des éruptions ſuperficielles de la peau.

I.

COmme il n'eſt pas rare de voir des fiévres malignes avec des éruptions ſingulieres à la peau, & que les différentes combinaiſons des divers récrémens, ſpécialement de la bile avec la matiere de la ſueur, y cauſent ordinairement des puſtules de différentes eſpéces, par des effuſions qui ſe font dans le corps réticulaire de la peau, lequel la ſépare de la cuticule. De plus, comme il ſe fait même des engagemens dans les mailles des réſeaux artériels cutanées, leſquels y produiſent des taches pourprées & livides de la maniere dont je l'ai expliqué; il

ne ſera pas inutile de dire ici quelque choſe ſur la conduite qu'on doit tenir lorſque ces ſortes d'éruptions paroiſſent, ou lorſqu'on connoît aſſez bien la nature des fiévres qui doivent être accompagnées de ces ſortes d'accidens, & qu'on prévoit qu'ils doivent paroître. On doit être d'autant plus déci dé ſur cette conduite, que la plûpart des Médecins croient, avec le vulgaire, que la plus grande partie de ces éruptions marquent du venin & de la malignité dans les maladies. Quoique ces éruptions donnent toûjours lieu de craindre pour l'engagement des vaiſſeaux des principaux viſcéres, ou qu'il ne ſe faſſe de pareilles éruptions ſur toute la ſuperficie; & quoique la fiévre qui précéde leur apparition ou qui l'accompagne demande conſtament la ſaignée, un grand nom-

bre de Médecins ſont ſi ſcrupuleux dans la pratique de ce remède, qu'ils n'oſent, ſur des préventions très-mal fondées, le mettre en uſage; ils craignent toûjours que le prétendu venin, qu'on croit que la nature dépoſe ſur l'habitude du corps, ne rentre dans les vaiſſeaux, & n'aille empoiſonner le cœur.

II.

Pour déprévenir ceux qui ſont dans une crainte ſi pernicieuſe pour le malade, je les prie de conſidérer d'abord que la tranſpiration étant la plus conſidérable & la plus importante de toutes les évacuations, on ne doit rien oublier pour en procurer & en faciliter la ſortie. De plus, toutes les éruptions qui ſe font à la peau y produiſent de légeres inflammations dans certains endroits, & toutes les inflamma-

tions pour légeres qu'elles soient, mettent à la gêne & étranglent tous les petits conduits par où la transpiration s'échappe. Ces inflammations doivent donc en retenir une très-grande quantité dans les vaisseaux, quantité toûjours proportionnee à l'étendue qu'occupent sur la peau les éruptions de quelque nature & condition qu'elles soient. Ainsi si les éruptions occupent, par exemple, la moitié de toute la superficie de la peau, la moitié des couloirs & des vaisseaux excrétoirs de la peau doivent être gênes & dans l'impossibilité de laisser échapper à l'ordinaire la matiere de l'insensible transpiration: & par conséquent la moitié de cette matiere doit être retenue; or cela doit augmenter le volume du sang, & ce volume doit par conséquent augmenter journellement de toute la quan-

tité de la matiere de ce fluide qui y eſt retenu.

III.

Il s'enſuit de là, que toute éruption conſidérable de la peau augmentant conſiderablement le volume du ſang, rendra le corps abſolument pléthorique, puiſqu'il remplira les vaiſſeaux & les ſurchargera. Il s'enſuit encore que la matiere de la tranſpiration n'etant formée que des fragmens les plus déliés des parties ſalines & ſulphureuſes de la maſſe du ſang, qui ſont les plus capables d'agiter & de remuer les parties de ce fluide, & d'en augmenter la fermentation, elles ne ſauroient être retenues & accumulées dans les vaiſſeaux du ſang, ſans en augmenter conſidérablement le mouvement & la fermentation.

IV.

Toute ſorte de puſtules & d'éruptions à la peau étant donc capables d'augmenter la pléni-tude des vaiſſeaux, & la fermentation fébrile du ſang, par la ſuppreſſion qu'elles produiſent d'une grande partie de l'inſenſible tranſpiration, on doit être très-appliqué lorſqu'on prévoit que les éruptions doivent arriver, & lorſqu'elles ſont arrivées pour prévenir ces deux grands inconveniens, qui en ſont une ſuite néceſſaire. Or ce n'eſt que par la ſaignée qu'on peut prevenir ces deux grands accidens puiſque ce n'eſt que par la ſaignée qu'on peut en diminuer la cauſe & les effets.

V.

On peut ſe convaincre aiſément de ces deux avantages de la ſaigné

ſaignée par ce raiſonnement qui peut avoir dans cette matiere la force d'une démonſtration géométrique, tant il eſt concluant & fondé ſur des principes certains pour tout Phyſicien, ou même pour tout Médecin ſenſé. Car ou les éruptions ſont préciſément critiques & dépuratives de la maſſe du ſang, ou elles ſont ſymptomatiques & un ſimple produit de l'embaras des vaiſſeaux de la peau, & des dépôts particuliers occaſionnés par l'épaiſſiſſement du ſang, & arrêtés dans les réſeaux de la peau, ou dans les couloirs de la tranſpiration. Or de quelque nature que ſoient les éruptions, ſoit qu'elles ſoient critiques ou ſymptomatiques, leur trop grande multiplication en eſt toûjours à craindre, & on doit, par les raiſons que je viens de déduire, empêcher qu'elles n'occupent une

grande étendue de la peau; or ce n'eſt que par la ſaignée qu'on peut l'empêcher : car ſi les éruptions ſont critiques ou dépuratives de la maſſe du ſang ; ſi elles ſe déchargent ſur la peau d'une certaine quantité de parties, il eſt évident que la quantité du ſang qui s'en trouve chargée, ſera plus grande ; que l'éruption & l'étendue de la peau qu'elle occupera ſera conſidérable, & que la ſuppreſſion de la tranſpiration augmentera à proportion.

V I.

Il n'eſt pas moins certain que l'éruption ſera toûjours moindre, toutes les fois que la maſſe du ſang ſera en moindre quantité ; car ſuppoſant qu'il y a dans un ſujet vingt livres de ſang, & que chaque livre en doive fournir une égale quantité, il eſt evident que ſi on en retranche l

quart par la ſaignée, & qu'on en tire la quantité de cinq livres, qui font le quart de toute la maſſe, il n'y aura que les trois quarts de la maſſe qui puiſſent fournir à la peau les parties dont le ſang doit ſe dépurer & ſe décharger : par conſéquent le retranchement d'un quart de la maſſe du ſang produira néceſſairement le retranchement d'un quart des éruptions que la maſſe entiere auroit dû pouſſer à l'habitude du corps. Il y aura donc un quart des places de la peau que les éruptions auroient occupé qui ſeront libres, & qui permettront à la matiere de la tranſpiration d'y paſſer ſans difficulté. La maſſe du ſang ſe trouvant déchargée de cette quantité de tranſpiration qui y auroit été retenue, ſera donc moins expoſée à la pléthore qui doit arriver néceſſairement aux vaiſ-

ſeaux par la ſuppreſſion de l'inſenſible tranſpiration ; cette ſuppreſſion ſera donc toûjours moindre lorſque la cauſe ſera diminuée d'un quart.

VII.

La même raiſon aura lieu par rapport aux éruptions ſymptomatiques, & aux divers engagemens des mailles & réſeaux artériels de la peau, qui forment les taches pourprées & livides : car il eſt évident qu'en diminuant la quantité du ſang d'un quart, on diminuera d'un quart toutes les éruptions ſymptomatiques, que l'entiere maſſe devoit produire, & qu'on diminuera par la même raiſon d'un quart, ou à peu près la quantité des grumeaux de ſang qui doivent produire l'engagement des réſeaux artériels de la peau, ainſi que de tous les autres réſeaux des par

ties internes. On ne peut donc pas douter que ce ne ſoit toûjours un plus grand avantage pour le malade, que celui qui lui reviendra par une diminution conſidérable de la maſſe du ſang. La ſaignée eſt donc indiſpenſable, tant pour prévenir la multiplicité des éruptions lorſqu'on préjuge qu'elles doivent arriver, que pour diminuer les embaras des réſeaux artériels lorſqu'elles ſont arrivées.

CHAPITRE X.

De la cure des Sueurs.

I.

LEs moiteurs & les ſueurs qui arrivent dans les fiévres malignes ſont de deux ſortes; elles ſont ou froides ou chaudes, & tant les froides que les chau-

des ſont également ſymptomatiques, inutiles & pernicieuſes au malade, lorſqu'elles n'appaiſent ni ne moderent la fiévre qui eſt entretenue par les inflammations internes des viſcéres. Il n'y a que celles qui terminent la fiévre, & qui ſont une ſuite naturelle de la réſolution entiere des inflammations internes qui ſoient ſalutaires & avantageuſes au malade; elles ſont toutes critiques & déciſives pour le malade.

II.

Les ſueurs froides ſont toûjours de mauvais augure; elles ſuppoſent un relâchement de tout le tiſſu de la peau qui ne tient plus reſſerrées les extrémités des vaiſſeaux de l'inſenſible tranſpiration: elles ſuppoſent un ſang dont la chaleur eſt diminuée & fort au-deſſous de la naturelle, & qui ne peut fournir

qu'une tranſpiration aqueuſe & inſipide, moins chargée d'eſprits & de ſels volatiles que le mouvement de fermentation du ſang a accoûtumé de produire ; cet état de la ſéroſité tranſpirable qui ſe ſépare dans les glandes graiſſeuſes de la peau la rendent bien plus ſuſceptible de l'impreſſion de l'air extérieur qui la refroidit au moment qu'elle ſort, d'autant plus que le ſang qui ſe porte à la peau en moindre quantité & avec moins de chaleur qu'à l'ordinaire, la défend moins de l'impreſſion du froid de l'air. Rien ne marque tant la grandeur de l'embaras des vaiſſeaux du cerveau & de l'etendue de la diſpoſition inflammatoire qu'il y a produite ; rien ne marque tant la diminution conſidérable dans la ſéparation & dans la diſtribution des eſprits que le relâchement de la peau ; rien ne

marque mieux le ralentiſſement du mouvement inteſtin des principes de la maſſe du ſang qui y entretient la chaleur naturelle ; rien ne marque plus la liaiſon de toutes les parties du ſang, & ſon grand épaiſſiſſement que les ſueurs froides ; & on doit toûjours craindre lorſqu'elles ne ſont pas paſſageres, & qu'elles ne ſont pas une ſuite des défaillances, qu'elles ne ſoient un avant-coureur d'une mort précipitée.

III.

Les moiteurs & les ſueurs qui arrivent dans le commencement des fiévres malignes & des autres, dans tous les tems de la maladie, ſont toûjours de mauvais augure, lorſqu'elles ne terminent ni ne rechaſſent la violence de l'ardeur de la fiévre. Elles épuiſent le malade quand elles ſont continuelles ou fré-

quentes ; & quoiqu'elles ſuppoſent un peu plus de mouvement & plus de chaleur dans la maſſe du ſang que celles qui ſont froides, elles ne marquent pas moins le relâchement du tiſſu de la peau, lequel eſt un produit néceſſaire de la diſpoſition inflammatoire ou de l'inflammation du cerveau. La ſueur particuliere des parties extérieures de toute la tête, eſt une des marques plauſibles qui font voir que les vaiſſeaux du cerveau ſont très-embaraſſés, & que le ſang qui ne peut y circuler à l'ordinaire eſt obligé de ſe détourner dans les rameaux externes des carotides.

IV.

Ces deux eſpéces de ſueurs n'étant qu'une ſuite conſtante de la diſpoſition inflammatoire du cerveau, de ſon inflammation & de l'épaiſſiſſement plus

ou moins grand de la masse du sang, ne fondent aucune indication particuliere pour les arrêter, & ce n'est qu'en suivant les indications générales qui tendent à changer la disposition du sang, & à prévenir les suites des inflammations des viscéres qu'on peut remédier à ces deux sortes de sueurs symptomatiques.

CHAPITRE XI.

De la cure de la Gangréne.

I.

LA lividité des taches de la peau marquant uniquement le séjour du sang arrêté & épaissi, & la gangréne ne marquant non plus qu'un pareil état du sang & une distension trop grande des vaisseaux où il s'est arrêté; on n'en doit conclure

autre choſe, ſi ce n'eſt qu'un ſang de cette qualité doit mettre en grand danger le malade, étant plauſible que pouvant s'arrêter ainſi en pluſieurs endroits de la peau, & y produire la mortification, il doit être également en état de s'arrêter dans les principaux viſcéres, & d'y produire de pareilles mortifications & des gangrénes. Or, peut-on prendre d'autres indications, lorſqu'on voit poindre ces gangrénes extérieures pour les guérir, que celles que fournit la connoiſſance d'un ſang épais & coagulé, leſquelles ſe réduiſent à l'uſage des fondants les plus actifs ? mais parce que l'idée de la gangréne renferme celle d'une diſtenſion extrême des vaiſſeaux dans leſquels le ſang épais demeure arrêté, & qu'il faut amener à la réſolution ; il n'eſt pas toûjours aiſé de rediſſoudre ce ſang

épais, & de lui rendre sa fluidité naturelle par l'usage des fondants internes, non plus que par une application extérieure des mêmes remédes ; qu'enfin la distension extrême à laquelle les vaisseaux de la partie gangrénée ont été portés n'étant venue que par l'abord continuel du sang dans les troncs dont les extrémités paroissent engagées, & par le peu d'esprits que le cerveau fournit au tissu des parties & aux fibres motrices des vaisseaux, il s'ensuit que pour prévenir l'entiere mortification de la partie, qui n'arrive que par la distension extrême des vaisseaux, il faudra nécessairement diminuer le volume de celui qui se porte continuellement à la partie gangrénée, & ce ne peut être que par la saignée : mais parce qu'il arrive souvent qu'elle est pratiquée inutilement, ou n'est point

du tout pratiquée dans le tems que les vaiſſeaux ſont engorgés à l'extrême, & qu'il faut pourtant en procurer le relâchement pour éviter la mortification & le *ſphacele*, il faudra néceſſairement recourir à l'unique moyen de dégorger les vaiſſeaux de la partie gangrénée par des ſcarifications profondes juſqu'au vif, pour dégorger en partie les vaiſſeaux qui en ſont trop diſtendus, & voilà le premier reméde qu'on doit pratiquer ſur une partie gangrénée.

A l'égard des topiques fondants & réſolutifs, il y en a pluſieurs qui tendent à la réſolution du ſang qui eſt arrêté dans les vaiſſeaux, à relâcher le tiſſu de la partie, & à y rappeller les eſprits lorſqu'on a fait les ſcarifications néceſſaires. Celui qu'on doit appliquer immédiatement après avoir fait les ſcarifications,

doit être des plus agiſſants & des plus fondants ; on peut le compoſer de la maniere qui ſuit.

II.

Prenez une livre de bon eſprit de vin, dans lequel on diſſoudra deux gros de camphre, demi once d'eſprit de ſel armoniac, ou à ſon défaut la diſſolution de trois gros de ſel armoniac avec quatre onces de teinture de ſaffran tirée avec la décoction d'abſynthe, & on en lavera long tems la partie gangrénée qu'on couvrira enſuite d'un cataplaſme fait avec la mie de pain, ou avec les quatre farines réſolutives qu'on réduira en bouillie avec le vin aromatique qui ſuit.

Prenez des feuilles de rhue, de ſcordium, de ſauge & d'abſynthe une demi poignée de chaque ; faites les bouillir deux mi-

nutes dans deux pintes de vin rouge, paſſez la décoction en bien preſſant les herbes, & y ajoûtez une chopine de bonne eau-de-vie camphrée. On tiendra ce cataplaſme chaud en l'arroſant de tems en tems avec le vin aromatique.

III.

Lorſque la partie ſe mortifie après la ſcarification, il faut la mouiller avec l'eau phagedénique, & y appliquer par deſſus l'onguent de ſtyrax pour faire tomber ce qu'il y a de mort. Si malgré ces précautions la mortification continue, & que ce qui eſt mort ne ſe ſépare que difficilement d'avec les chairs vives, il faut en faire l'extirpation, & faire enſuite le pancement avec l'onguent ſupuratif, comme on le fait ſur une playe ordinaire, avec l'attention d'y mêler une

quatriéme ou une cinquiéme partie d'égyptiac, & de la laver avec l'eſprit de vin camphré, animé de l'eſprit de ſel armoniac pour réduire la playe à l'ordinaire juſqu'à la cicatrice. Il eſt cependant bien rare de voir échapper les malades attaqués des fiévres malignes ou des fiévres peſtilentielles, lorſque ces gangrénes paroiſſent, ou au commencement de la maladie ou dans les endroits de la peau du ventre ou des cuiſſes ſur leſquels le poids du corps ne porte pas; c'eſt toûjours une marque d'une inflammation gangréneuſe dans les viſcéres, laquelle eſt toûjours mortelle. On revient plus aiſément des gangrénes qui viennent au croupion & à la partie ſupérieure des feſſes, parce qu'elles n'y viennent préciſément que par la voye de la compreſſion, & par la longueur de la maladie.

CHAPITRE XII.

De la cure du Charbon.

I.

LE charbon n'eſt dans ſa naiſſance que l'engorgement d'une glande graiſſeuſe de la peau, dont la liqueur graiſſeuſe ſe trouve chargée de quelque partie de bile porracée ou d'atrabile très-cauſtique & très-corroſive, qui fermente avec la graiſſe, la rarefie & diſtend par ſa raréfaction ſi fort la poche de la glande graiſſeuſe, que toutes les veines qui l'entourent en ſont exceſſivement preſſées, ainſi que celles de la ſuperficie de la peau qui répondent à la glande graiſſeuſe laquelle s'en trouve étranglée. Elles ſont obligées dans cet état de gonflement de lâcher la ſéroſité du ſang qui y croupit entre la cuticule & la

peau, qui forme une puſtule ſéreuſe. La ſéroſité qui la forme eſt ſi cauſtique & ſi brûlante, qu'elle cautériſe le deſſous de la peau déja gangrénée par l'engorgement des vaiſſeaux dont les troncs ſont comprimés. L'ardeur que cauſe cette puſtule eſt ſi brûlante & ſi inſupportable, elle attire par ſon irritation tant d'eſprits dans le tiſſu de la circonférence de la peau; les troncs des veines qui en rapportent le ſang en ſont ſi étranglés, & le ſang s'y arrête en ſi grande quantité, qu'en moins de vingt-quatre heures la puſtule charboneuſe produit une inflammation de l'étendue d'un pied quarré tout autour de cette inflammation, & devient ſi grande par la diſtenſion énorme des vaiſſeaux, qu'elle tourne en très-peu de tems en gangréne ſi l'on n'y remédie promptement.

II.

Comme ce n'eſt qu'à l'occaſion de la cauſticité de quelque partie de bile, qui a paſſé dans la glande graiſſeuſe, que cette grande inflammation arrive à la peau, & que la corroſibilité que prend la graiſſe dans la glande graiſſeuſe peut porter par le ſuc corroſif qui en ſuinte pareille inflammation dans toutes les glandes graiſſeuſes qui la touchent & qui ſont au voiſinage, & en rendre la graiſſe corroſive, & multiplier ainſi pluſieurs points de charbon; il eſt de la derniere conſéquence de détruire & d'emporter même d'abord l'endroit de la peau cautériſé & charboné. La pratique ordinaire a toûjours été d'appliquer une pierre à cautére ſur le centre du charbon pour y détruire la peau avec les glandes graiſſeuſes, qui

ont causé la pustule caustique pour ensuite emporter l'escarre, & la cerner jusques au vif. Mais ayant fait réfléxion qu'outre le tems qu'on perdoit à attendre l'opération de la pierre à cautére, l'action du cautére étoit toûjours fort douloureuse au malade, & qu'on ne lui épargnoit pas la douleur de l'incision dans le vif, lorsqu'il étoit question d'emporter l'escarre; j'ai cru qu'il étoit plus avantageux au malade de cerner d'abord avec un bistouri entiérement & profondément dans le plus vif tout le contour de la pustule charboneuse, étant égal de l'emporter telle qu'elle est, ou réduite à l'escarre par l'application de la pierre à cautére. C'est ainsi que j'en ai usé dans les charbons qui sont assez familiers en Languedoc, presque tous les ans, & dans les pestilentiels que j'ai eu à traiter

à Rochefort. C'eſt de cette maniere qu'il faut les traiter en tems de peſte, les Chirurgiens étant trop occupés pour attendre à faire en deux fois, & en deux viſites, ce qu'ils peuvent faire en une ſeule.

Le cernement du charbon étant fait, outre l'avantage qu'il donne d'enlever la gangréne & le levain cauſtique, qui pourroit étendre ſon action ſur toutes les parties de la peau & des veſicules graiſſeuſes des environs, produit encore celui de faire dégorger conſidérablement les vaiſſeaux de la peau qui en ſont trop remplis, & qui l'enflament, c'eſt le ſeul moyen d'en prévenir la gangréne.

III.

Lorſqu'on a fait le cernement & l'extirpation de l'endroit du charbon, & qu'on a fait une playe ſimple, il n'eſt plus que-

ſtion que de la pancer comme l'on fait toutes les playes ſimples. D'abord on la pancera avec les *digeſtifs* ordinaires faits avec la térébenthine ou le jaune d'œuf, ou le *baſilicum* mêlé avec l'onguent d'Althea, ou le beaume d'*arcæus*, ou enfin avec le miel & le jaune d'œuf. La peau eſt alors ſi ardente qu'il ne faut mêler avec les digeſtifs & les ſupuratifs aucune ſorte de poudre deſſéchante, de celles que l'on employe vulgairement pour combattre la pourriture. Il ne faut ni poudre d'*aloës* ni poudre de *myrrhe*, parce qu'elles deſſéchent la circonférence de la playe: il faut plûtôt amolir & relâcher.

IV.

La playe ainſi pancée, il faut appliquer ſur l'inflammation des environs un cataplaſme fait avec la mie de pain, le lait, le ſaffran,

& le jaune d'œuf ſans huile ; ou une ſimple bouillie de ris cuit à l'eau, qu'il faut ſouvent arroſer avec de l'eau chaude, ou le cataplaſme avec la mie de pain qu'il faut ſouvent arroſer avec du vin chaud ; en cela on n'aura d'autre vûe que de lâcher le tiſſu de la peau, qui court riſque de la gangréne par la grande diſtenſion de ces vaiſſeaux. Il faut continuer quelques-uns de ces cataplaſmes, & les plus aiſés à préparer ſont toûjours les meilleurs & moins couteux. Il faut les continuer, dis-je, juſqu'à ce que l'inflammation ſoit amortie, que la peau ſoit relâchée, & que la playe ſoit en pleine ſuppuration ; alors on ſe contentera d'appliquer ſur la circonférence de la playe une compreſſe empreinte d'eau-de-vie & du vin chaud pour l'entiere réſolution de l'inflammation : & lorſque les

chairs ſeront grenées, belles & montées au niveau de la peau, on ſe contentera d'y appliquer un plumaceau ſec ou imbu d'eau-de-vie, ſans autre reméde, juſqu'à l'entiere cicatrice.

V.

Il eſt d'uſage lorſque l'inflammation qui vient tout autour du charbon change de couleur, qu'elle vient d'un rouge plombé, d'y faire de profondes ſcarifications pour en dégorger le ſang des vaiſſeaux dont la trop grande diſtenſion attire la gangréne, & de laver enſuite les endroits ſcarifiés avec l'eſprit de vin camphré ou de bonne eau de vie dans laquelle on aura diſſout un gros de ſel armoniac ſur chaque chopine.

V I.

On peut compter que ſi la playe qu'on a faite à l'endroit du

du charbon qu'on a emporté vient aiſément à ſupuration, & que l'inflammation de la circonférence diminue ſenſiblement en trois ou quatre jours, que la cure réuſſira, & que le malade échapera ; & ſi tout au contraire la ſupuration y vient difficilement; ſi la playe demeure ſéche ; ſi l'inflammation des environs ſe ſoûtient ; ſi elle menace de ſe gangréner ; ſi elle tourne même en gangréne, on doit déſeſpérer de la cure du charbon & du malade.

Le charbon n'eſt pas non plus de bon augure lorſqu'il arrive au commencement de la maladie, & comme un ſurcroît des accidens effrayants qu'elle préſente d'abord ; je veux dire de la foibleſſe du pouls, de l'accablement des forces, d'un froid glacial de l'habitude du corps. Il n'eſt curable, que lorſqu'il

paroît ou avec la ceſſation de la fiévre ou avec une diminution conſidérable de ſa force.

CHAPITRE XIII.

De la cure du Bubon & des Parotides.

I.

LEs bubons ne ſont autre choſe qu'un engorgement des glandes des aînes, & des aiſſelles, fait par la lymphe épaiſſe qui revient des extrémités de la jambe ou du bras, & qui étant tombée dans la cavité de leurs viſicules s'y épaiſſit encore. Comme elle ne peut en ſortir, elle les diſtend à l'extrême, & y arrête le ſang dans les vaiſſeaux qui les arroſent; le ſang qui y eſt arrêté les met dans une diſpoſition inflam-

matoire & phlegmoneuſe, ce qui fait qu'on peut les appeller à juſte raiſon, ainſi que les parotides, des tumeurs *lymphatico phlegmoneuſes.*

II.

Soit que ces tumeurs ſoient critiques ou ſymptomatiques, comme elles ſe réſolvent très-difficilement & très-rarement, l'indication générale ſeroit de les conduire à la réſolution ou à la ſupuration le plus promtement que faire ſe pourroit. Mais parce que dans l'attente de la réſolution ou de la ſupuration, la ymphe arrêtée dans ces glandes échauffées par l'inflammation de leurs capſules, y fermente & y prend un caractere de orroſibilité; que devenant corroſive, elle cauſe de très-grandes douleurs au malade, & que ongeant le tiſſu véſiculaire qui orme ces glandes, elle y fait di-

vers trous & diverſes échapées dans les interſtices des graiſſes des environs, ce qui y cauſe diverſes fiſtules pour leſquelles il faut faire diverſes inciſions à la peau ; il eſt abſolument néceſſaire d'en faire l'ouverture au moment qu'elles ſe préſentent, de ronger même tout le corps de ces glandes par l'application du cautére, & de n'attendre de ſupurations que de la circonférence de l'eſcarre. Quand on aura emporté avec la pointe du ciſeau la plus grande partie, on pancera enſuite l'ulcére qu'a fait l'eſcarrotique, avec les digeſtifs ordinaires, le ſimple *baſilicum*, ou le beaume d'*arcæus*, & on ne mettra par-deſſus aucune ſorte d'emplâtre, qu'une double compreſſe mouillée dans le vin, ou un cataplaſme au lait ou une panade au vin, juſqu'à ce que l'inflammation des envi-

rons de l'eſcarre ſoit paſſée, & que les chairs deviennent belles. Alors on les ſaupoudrera avec la poudre de plomb, & on appliquera par-deſſus l'onguent de tuthie ou l'onguent de pompholix pour deſſécher & cicatriſer entiérement la playe qui eſt difficile à fermer, par le grand nombre des vaiſſeaux lymphatiques qui aboutiſſent à la glande, qui ont été rompus par l'eſcarrotique, & qui fourniſſent continuellement de la lymphe à l'ulcére, juſqu'à ce qu'elle ait pris cours par diverſes anaſtomoſes dans d'autres troncs des vaiſſeaux lymphatiques qui ont des épanchoirs & des baſſins différents des glandes inguinales & axillaires.

Il faut obſerver, en paſſant, qu'il faut appliquer une longue traînée de cautéres ſur les bubons pour faire une grande eſcarre & une grande ouverture à

la peau, & qu'il faut appliquer après avoir ouvert l'eſcarre de nouvelles pierres au centre de la tumeur, pour tâcher de la détruire entiérement, & épargner au malade la douleur des nouvelles inciſions qu'on eſt ſouvent obligé de faire, lorſqu'on n'a pas fait d'aſſez grandes ouvertures à la peau. Ce défaut d'attention de la part du Chirurgien, fait qu'il s'y forme très-ſouvent des fiſtules, & cela arrive preſque toûjours lorſqu'on a appliqué des maturatifs ſur les bubons, & qu'on en attend la ſupuration & l'ouverture ſans aucune inciſion. Il laiſſe toûjours des fiſtules qui ne guériſſent que très-difficilement, & pour leſquelles on eſt obligé de faire eſſuyer au malade pluſieurs coups de ciſeau & beaucoup plus de douleur qu'on n'auroit fait, ſi on avoit employé le

cautére pour ouvrir d'abord & détruire la tumeur.

III.

J'ai préféré l'application de la pierre à cautére ſur les bubons & les parotides, & la deſtruction de ces tumeurs, à l'uſage des maturatifs & des ſupuratifs pour deux raiſons principales. La premiere, par rapport aux bubons critiques qui arrivent par la réſolution entiére des inflammations internes, & par la ceſſation de la fiévre, parce que j'ai remarqué que lorſqu'on veut amener ces tumeurs à ſupuration, elles ont accoûtumé en s'échauffant beaucoup, de rallumer une fiévre aſſez aigue qui met le malade en nouveau péril; c'eſt ce que j'ai vû ſouvent arriver à l'égard des parotides, dont on a voulu opiniâtrément attendre la ſupuration. Je les ai ſouvent vû qui étoient accompagnées d'accidens très-

fâcheux, de délires, de mouvemens convulsifs, de diarrhées colliquatives, & autres accidens qui ont fait périr les malades. La seconde raison qui m'a fait préferer la pratique d'ouvrir les bubons & les parotides aussitôt que ces tumeurs se présentent, soit celles qui sont critiques, soit celles qui sont symptomatiques, à l'usage des maturatifs, c'est que comme ces tumeurs ne sont pas précisément *phlegmoneuses* & inflammatoires, mais plûtôt lymphatiques; convaincu par plusieurs expériences que toutes les tumeurs & toutes les collections de lymphe ne supurent jamais, & qu'elles tournent toûjours lorsqu'elles s'échauffent en un suc très-caustique & très-corrosif, dont le mêlange est très-capable de causer de l'épaississement dans le sang, des frissons irréguliers & plusieurs redoublemens

de fiévre ; j'ai cru qu'il étoit plus à propos, pour éviter ces accidens, de détruire ces ſortes de tumeurs dans leur naiſſance, que d'en attendre une ſupuration imparfaite, qui pourroit ou renouveller la fiévre, ou fournir au ſang de nouveaux levains fermentatifs, pour l'entretenir & la rendre plus fâcheuſe.

IV.

Mais ce qui m'a déterminé le plus à faire ouvrir ſans aucun délai ces ſortes de tumeurs lorſqu'elles ont été critiques, c'eſt la promptitude extrême avec laquelle je les ai vûes tourner quelquefois en ſupuration. Ayant été pluſieurs fois obligé de les faire ouvrir vingt-quatre heures après leur naiſſance, j'ai été ſurpris de les trouver abcédées en ſi peu de tems, & remplies d'une quantité ſurprenante d'un pus ſéreux, ſanieux & cauſtique, qui non-

ſeulement avoit rongé le corps des glandes parotides, des inguinales, des axillaires, mais qui avoit fait auſſi diverſes échappées dans les graiſſes des environs. Ma ſurpriſe étoit d'autant plus grande, que l'expérience m'avoit appris que toutes les tumeurs qui arrivent aux glandes lymphatiques étoient très-difficiles à réſoudre, & ne pouvoient être portées à la ſupuration que par une longue application des maturatifs; cette ſupuration précoce & tout-à-fait ſinguliere, m'ayant donné lieu d'en rechercher la cauſe, je raiſonnai à peu près de la maniére qui ſuit.

V.

Puiſque les tumeurs de ces glandes qui ont mérité juſques-ici la qualité de tumeurs froides par la difficulté qu'elles ont de ſe réſoudre ou de venir en ſupura-

tion, ſupurent en ſi peu de tems, c'eſt une néceſſité que l'humeur qui les a produites ſoit d'une activité & d'une cauſticité bien extraordinaire, puiſqu'elle eſt en état d'en ronger le tiſſu, d'y tourner la lymphe en ſi peu de tems en un ſuc corroſif, & le ſang qui rouloit dans ces glandes en un pus ſanieux. Il faut qu'il ſoit arrivé quelque grand changement dans la cauſe de la maladie qui ait donné lieu à la fermentation de ces tumeurs, & qui ait été une occaſion de produire & de faire porter dans ces glandes des humeurs ſi agiſſantes & ſi cauſtiques pour les tourner ſi promptement en abcès.

La maladie n'étoit qu'une inflammation au cerveau. Le changement qui eſt arrivé dans cette maladie ne conſiſte que dans la réſolution de l'inflammation, c'eſt-à-dire, dans la diſſolution

du ſang qui étoit arrête dans les vaiſſeaux du cerveau, & qui eſt rentré dans le cours de la circulation. C'eſt donc à cette réſolution & à cette diſſolution du ſang qui formoit l'inflammation du cerveau & des autres viſcéres, qu'il faut imputer la formation de ces tumeurs, puiſqu'elles ne doivent leur naiſſance qu'à la réſolution de l'inflammation du cerveau, & de la ceſſation de la fiévre qu'elle entretenoit. Il faut donc ou que le ſang qui étoit arrêté dans le cerveau après s'y être diſſout ſe ſoit mêlé avec la lymphe, qui aborde dans ces glandes, ou en tout ou en partie, & que ce ſang réſout dans les vaiſſeaux du cerveau ait pris dans ſa réſolution une qualité corroſive qu'il n'avoit pas, pour être en état d'altérer & de corrompre auſſitôt la lymphe qui s'eſt arrêtée dans

ces tumeurs, & de la tourner en une ſupuration ſi mauvaiſe & ſi corroſive en ſi peu de tems.

Je rapportai cette ſingularité de la ſupuration des parotides & des bubons, à la qualité corroſive qu'avoit pris le ſang arrêté dans les vaiſſeaux du cerveau dans ſa diſſolution, avec d'autant plus de confiance, que les inflammations du cerveau, occaſionnées par de grands coups de tête & des contuſions du cerveau, produiſoient très-ſouvent des abcès dans le foye, quoiqu'on ne trouvât aucune ſupuration dans le cerveau, & cela ſans doute à l'occaſion de la réſolution d'une partie du ſang arrêté dans les vaiſſeaux du cerveau, qui ayant pris une acrimonie cauſtique dans ſa diſſolution, s'étoit mêlée avec la bile, ou la lymphe qui roule dans le foye, les y avoit fait arrêter, & avoit

tourné ces humeurs par une fermentation prompte en une mauvaiſe ſupuration, dans tous les endroits où le cours en avoit été arrêté.

Je ſçavois encore que le deſſéchement des grands ulcéres étoit communément ſuivi de pareils abcès dans le foye, par la raiſon que le ſang arrêté dans la circonférence enflamée d'un ulcére s'étant diſſout, & tourné dans ſa diſſolution en une eſpéce de ſanie cauſtique, rentre dans le cours de la circulation, va engager les vaiſſeaux du ſang dans le foye & y produit en peu de jours des ſupurations mortelles, quoiqu'il n'y eût pas auparavant & dans le tems que l'ulcére ſupuroit, le moindre ſigne que le foye fût affecté. Je crus donc en conſéquence de cette réfléxion qu'on ne pouvoit faire aſſez tôt l'ouverture de ces tumeurs, pour

en vuider la ſéroſité ſanieuſe, qui étant repompée par les vaiſſeaux, pouvoit ou ramener une violente fiévre, ou produire de nouvelles tumeurs de pareille nature dans pluſieurs autres glandes, tant externes qu'internes.

VI.

Et à l'égard des bubons & des parotides ſymptomatiques qui ne ſupuroient que très-difficilement, je crus qu'il étoit encore mieux de les détruire dans leur naiſſance que d'en attendre l'élevation & la ſupuration ; parce qu'en détruiſant le corps de la glande, & coupant par-là tous les vaiſſeaux lymphatiques qui y déchargeoient la lymphe, je pratiquois par l'ouverture de ces vaiſſeaux une iſſue libre à la lymphe qui y venoit, & qui y pourroit venir chargée de ces ſels cauſtiques que la réſolution de

l'inflammation du cerveau & des autres viſcéres pourroit lui communiquer. Je puis aſſurer que l'ouverture prématurée de toutes ces tumeurs, tant des *bubons* que des *parotides*, & faite en conſéquence de ces réflexions, m'a beaucoup mieux réuſſi que l'attente de leur ſupuration ; parce que j'ai évité par-là de violentes fiévres qui s'allumoient bien ſouvent dans le tems de la ſupuration, & qui emportoient ſouvent le malade déja affoibli par la fiévre qui avoit précedé.

VII.

C'eſt ſur ces idées tirées du caractere eſſentiel du ſang & des diſpoſitions inflammatoires qu'il produit conſtament dans le cerveau, & très-ſouvent dans le reſte des viſcéres, que j'ai traité depuis vingt-huit ans, tant les fiévres malignes peſtilentielles,

que les fiévres malignes ordinaires ; c'eſt ſur ces idées que ſe ſont réglés pluſieurs de mes Eléves qui pratiquent avec diſtinction la Médecine tant à Paris que dans pluſieurs Provinces du Royaume ; c'eſt par-là que les DUMOULIN, les SIDOBRES, les CLUSCARD, les HELVETIUS, les SYLVA, les MALOETTE, ſe ſont attirés la plus grande réputation qu'ils ont acquiſe, & la confiance entiere du Public ; c'eſt par-là qu'ils ont conſervé & ſauvé les plus précieuſes & les plus importantes têtes de l'Etat.

VIII.

Quelque ſimple que ſoit cette pratique, & quelque fondée qu'elle ſoit ſur des indications claires & nettes, & dont tous les Médecins qui connoiſſent la ſtructure des organes doivent

néceſſairement convenir, elle n'a pas laiſſé de trouver de la contradiction. Il m'a falu livrer pluſieurs combats pour établir la néceſſité de la ſaignée du pied, ſur-tout dans le commencement de toutes les eſpéces de fiévres malignes; on a crié ſouvent au meurtre lorſqu'on me les a vû pratiquer bruſquement dans le commencement de ces ſortes de maladies deux, trois & quatre fois même, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, avant que d'en venir à un émétique. On s'eſt étonné & on s'eſt récrié comme ſur des entrepriſes téméraires & contre toutes les régles, lorſqu'on m'a vû pratiquer hardiment la ſaignée du pied & les émétiques, dans un tems que la petite vérole ou la rougeole commençoit à poindre ou qu'on voyoit la peau couverte de tâches pourprées & livides.

La prévention où j'ai trouvé pluſieurs Médecins ſur la malignité de ces fiévres,& la crainte où l'ancienne tradition les avoit entretenus de détourner les opérations de la nature & du ſang, qui ſelon eux, imaginoient pouſſer du centre à la circonférence,& en maniere d'écume,les parties du venin dont ils le croyoient chargé, leur a fait voir pendant trois ou quatre années, comme une pratique monſtrueuſe l'uſage précipité de la ſaignée du pied & des émétiques dans le commencement de toutes ces eſpéces de fiévres malignes qui régnérent en 1709, 1710 & 1711; ils ne ſont revenus de la prévention où ils étoient que lorſqu'ils ont été convaincus par l'ouverture des cadavres, qu'on ne périſſoit dans toutes ces maladies, que par les inflammations du cer-

veau, du poûmon, du foye & des autres viſcéres ; & j'ai eû la ſatisfaction de voir adopter cette maniere bruſque & précipitée de traiter les fiévres malignes à de très-habiles Médecins qui avoient des talens ſupérieurs aux miens, & qui n'étoient pas ſans quelque malin intérêt de me voir échouer dans la cure de ces ſortes de maladies qui cauſoient une grande mortalité dans Paris & dans le reſte du Royaume.

LIVRE QUATRIÉME.

Consultations pour diverſes Maladies.

I.

Pour la Goutte.

POur nous mettre bien à portée de prévenir les attaques fréquentes de la goutte de Monſieur, & en prévenir les ſuites, il auroit été néceſſaire qu'on eût marqué dans la relation qu'on a envoyée, ſon tempérament & ſa maniere de vivre; ſi Monſieur eſt gras ou maigre; ſi lorſque la goutte le prend il n'a pas quelque mouvement de fiévre; ſi ſes urines ſont ardentes & en petite quantité au commence-

ment de l'attaque. En attendant un plus grand éclairciſſement, nous nous bornerons au régime qu'il doit garder, & qui eſt ſans aucune difficulté le plus ſolide & le plus effectif de tous les remédes qu'on peut employer pour prévenir les retours fréquens des attaques de goutte de Monſieur, & les rendre plus ſupportables.

Sur ce pied, il doit éviter le ſalé & l'épicé, les ragouts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le fromage, le poiſſon & le maigre, la ſalade, les pois, les féves, la ſucrerie, & toute ſorte de fruits.

Il ne boira à ſon ordinaire que la ſimple décoction de deux gros de caffé ſur deux pintes d'eau ſans qu'il ſoit riſſolé, & il avalera tous les matins en guiſe de thé, une légére décoction d'une pincée de chamépytis &

de ſix grains de la racine de gentiane.

Du reſte il dînera raiſonnablement avec du potage, du bouilli & du rôti, & il ſe contentera d'un potage le ſoir.

Il obſervera de ſe tenir toûjours bien couvert, & de ne pas s'expoſer au vent, au ſerein, ni à l'humidité, & il ſe fera donner fréquemment des lavemens d'eau pour ſe tenir le ventre libre.

II.

Pour la difficulté de reſpirer.

La difficulté de reſpirer de Monſieur, n'étant qu'une ſuite des légers embaras qu'il y a dans les vaiſſeaux du poûmon qui entretiennent le cœur dans une palpitation ſourde & preſque continuelle; la démangeaiſon & la dartre farineuſe qui eſt répandue par tout le corps, ainſi que

la liquidité des matieres qu'i
rend ordinairement, suppose
nécessairement des obstruction
dans les glandes du foye, qu
retiennent une partie de la bile
dans les vaisseaux ; on ne doit
avoir d'autre vûe pour le sou-
lager de ses incommodités que
celle de corriger la viscosité de
son sang, & de déboucher tant
les vaisseaux du poûmon que les
glandes du foye, pour favorise
l'entier écoulement de la bile.

Pour cet effet, il commencera
par prendre le bouillon qui suit
pendant quinze jours.

Prenez une livre de ruelle de
veau, & un quartier de vieux
coq, faites-en un bouillon dans
lequel on fera bouillir légere-
ment une once de la racine de
patience sauvage & de feuilles
de fumeterre, de cresson d'eau &
de scolopendre, une demie poi-
gnée de chacune ; on le passera &

on

on y diſſoudra un gros de tartre martial ſolubre, pour le prendre le matin au réveil.

On rendra ce bouillon légerement purgatif au commencement, au milieu & à la fin, en y faiſant bouillir un gros de rhubarbe, & y délayant enſuite deux onces de manne.

Cela fait, il prendra l'opiate qui ſuit pendant deux mois.

Prenez une once de limûre d'acier paſſée ſur le porphyre, demie once de poudre de cloportes, trois gros de rhubarbe, & demi gros d'extrait d'aloës; formez-en une opiate avec l'extrait de gentiane, dont il prendra deux ſcrupules en ſe mettant à table pour dîner; il reviendra aux mêmes remédes au commencement de l'automne prochain, il boira pendant tout l'hyver à ſon ordinaire la ſimple infuſion du fer rouillé.

Sur-tout il évitera le salé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la pâtisserie, la viande noire, le fromage, le laitage ; il dînera bien & soupera très-légerement, boira son vin trempé, & jamais de vin de liqueur, ni eau-de-vie.

III.

Pour la Pulmonie.

La toux opiniâtre de Monsieur étant jointe avec une petite fièvre, supposé nécessairement des tubercules dans son poûmon qui commencent à se mettre en mouvement de résolution ou de supuration ; comme ce dernier terme est fort à craindre pour les suites, & que les tubercules n'y sont formés que par la grande acrimonie & la saumure de la masse du sang, on ne doit avoir d'autre vûe pour prévenir ce terme fâcheux que celle de des-

ſaler ſon ſang, & celle de le rembaumer & d'en addoucir l'acrimonie.

Pour cet effet, il prendra le bouillon qui ſuit pendant quinze jours tous les matins & le ſoir en ſe couchant.

Prenez la moitié d'un mou de veau haché, avec une groſſe tête de pavôt concaſſée avec la graine, faites en un bouillon dans lequel on fera bouillir légerement des feuilles de morgeline, de pulmonaire, de ceterac, & de ſcolopendre, une demie poignée de chacune, on le paſſera & on le donnera le matin au malade & le ſoir en ſe couchant; il prendra enſuite l'opiate qui ſuit pendant quinze jours.

Prenez de la poudre de cloportes ſix gros, anthihectique de Poterius, corail rouge préparé, & craie de Briançon deux gros de chacun, formez-en une opiate

avec une suffisante quantité de sirop Diacode, dont il prendra deux scrupules le matin à son réveil & autant le soir en se couchant, & le bouillon marqué cidevant par dessus.

Cela fait, il prendra du lait d'ânesse un grand verre tous les matins pendant un mois; observant de se purger au commencement, au milieu & à la fin, avec une once de manne & une once de sirop de chicorée composé, dans un grand verre de la décoction des feuilles de chicorée sauvage.

Il boira à son ordinaire de la décoction d'un gros de cachou, de deux onces de réglisse, & d'un gros de l'écorce de tête de pavôt dans deux pintes d'eau, & on jettera dans cette décoction, en la retirant du feu, une poignée de scolopendre.

Du reste, il se réduira à ne

manger de la viande qu'au dîner, & ſe contentera d'un potage le ſoir, dans lequel il y aura du ris; il peut même joindre au potage un œuf frais, & doit éviter avec exactitude toute ſorte de ragouts & de fruits.

IV.

Pour les Vapeurs.

Il n'eſt pas douteux que les groſſeſſes & les ſuites des accouchements de Madame, n'ayent été la principale cauſe des divers accidens qu'elle a eû, ainſi que de la convulſion des muſcles des jambes, & des muſcles droits du bas ventre, qui lui ont courbé l'épine du dos & tourné les pieds. Le défaut des régles de la groſſeſſe & l'épaiſſiſſement que le ſang y prend, retient dans les vaiſſeaux la matiere des régles d'un côté; & de l'autre le lait qui ſurnage le ſang, & qui ne

se mêle que difficilement après l'accouchement, ne peut manquer de s'aigrir, lorsqu'il ne s'écoule pas entierement par les voyes ordinaires, & il ne peut pas manquer d'épaissir tout le corps de la lymphe nourriciere des parties, & de la disposer à s'arrêter dans les fibres des muscles qui se trouvent les plus ouverts & le plus en exercice. Et de-là la difficulté qu'ils ont à se rallonger, lorsque la lymphe nourriciere s'est accumulée & figée dans leurs pores : ainsi ils doivent demeurer en convulsion. Comme la lymphe mere du sang qui fournit la nourriture aux parties, est la premiere épaissie, & qu'elle rend tous les récrémens de la masse du sang plus épais & plus difficiles à se séparer & à couler dans tous leurs vaisseaux excrétoires ; c'est une nécessité que tous les cou-

loirs des récrémens, ſpécialement celui de la bile & les glandes de la matrice ſoient engagés & ne déchargent la maſſe du ſang que d'une partie des récrémens qu'ils doivent en ſéparer; & de ce retour d'une partie de ces récrémens, retenus dans les vaiſſeaux, naiſſent immanquablement toutes les agitations tumultueuſes qui brouillent le ſang & qui troublent l'exercice de preſque toutes les fonctions:

De ſorte que pour tirer Madame du triſte état dans lequel elle eſt tombée, & pour prévenir les accidens des vapeurs qui la tourmentent, on ne doit avoir d'autre vûe que celle de corriger l'épaiſſiſſement vicieux de la lymphe mere du ſang, & de faciliter la ſéparation des divers récrémens qui y ſont retenus, ſpécialement la bile & la matiere des régles.

Pour cet effet on la saignera d'entrée au bras, & on lui fera prendre le bouillon qui suit soirs & matins pendant trois semaines.

Prenez des racines de la grande valeriame & de pivoine mâle, deux onces de chacune, feuilles de cresson d'eau, d'hépatique, de prime vere, d'armoise, & de melisse, une demie poignée de chacune ; faites-les bouillir un quart d'heure dans un bouillon de deux prises, & l'ayant passé vous y dissoudrés deux gros & demi de sel armoniac. La malade en prendra une prise le matin à son réveil, & l'autre le soir à l'heure du coucher : cela fait elle prendra l'opiate qui suit pendant un mois.

Prenez de la limaille d'acier porphyrisée deux onces, gomme ammoniac & oppopanax desséchées & mises en poudre une once & demie, cochenille en poudre & saffran oriental une once de

chacun, formez-en une opiate avec l'extrait du fumeterre dont Madame prendra le poids d'un gros le matin à ſon réveil, & une heure après le bouillon ci-devant, obſervant de ſe repoſer de huit jours en huit jours, pendant trois jours juſqu'à la fin de l'uſage de cette opiate : cela fait elle prendra enſuite le bouillon ſuivant pendant trois ſemaines.

Prenez la chair d'une vipere, & trente cloportes fraiches écraſées, que l'on fera bouillir dans trois demi-ſeptiers d'eau de veau pour en faire deux priſes que Madame prendra, l'une le matin à ſon réveil, & l'autre le ſoir avant de ſe coucher.

Le principal eſt d'obſerver un regime de vivre très-exact, qui conſiſte à éviter avec ſoin le ſalé & l'épicé, les ragouts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le fromage, le laitage, les pois,

les féves, le poiſſon & le maigre, la ſucrerie, & toute ſorte de fruits cruds ; il faut dîner raiſonnablement avec du potage, du bouilli & du rôti, & ſe contenter d'un potage le ſoir pendant la pratique de tous ces remédes ; après l'uſage deſquels elle ſe permettra une aîle de poulet le ſoir, point de vin, ni liqueurs, ni thé, ni caffé, ni chocolat.

V.

Pour un écoulement de ſémence involontaire.

Les accidens de Monſieur étant moins la ſuite d'un relâchement & d'une foibleſſe des parties, que l'effet de l'acrimonie de la ſémence qui eſt trop âcre, & qui prend facilement un mouvement qui la fait déborder à la moindre occaſion hors de ſes receptables ; on ne doit avoir

d'autre vûe que celle d'addoucir l'acrimonie de ſon ſang, & des différentes liqueurs qui s'en ſéparent.

Et pour y réuſſir, Monſieur, commencera par ſe faire ſaigner du bras, après quoi il prendra le bouillon qui ſuit pendant quinze jours.

Prenez des racines de patience ſauvage une once & demie, feuilles de laitues, de bourrache, de pinprenelle & de beccabunga, une demie poignée de chacune; faites-les bouillir pendant un quart d'heure dans un bouillon de veau bien dégraiſſé, & l'ayant paſſé on y diſſoudra un gros de ſel admirable de Glauber pour le prendre le matin à ſon réveil.

On rendra ce bouillon légerement purgatif au milieu, & à la fin en y délayant deux onces de manne. Il prendra enſuite demi ſeptier de lait de vache

écrêmé & coupé avec un verre d'eau d'orge le matin à son réveil pendant un mois, observant de se purger avec le lait même, en y délayant deux onces de manne, de dix jours en dix jours.

Cela fait il boira les eaux anciennes de Passy pendant quinze jours après s'être fait saigner une seconde fois : observant de se purger au commencement, au milieu & à la fin, avec un paquet de sel de Polychreste de saignette dans les eaux qu'il boira.

Sur-tout il évitera le salé & l'épicé, les ragouts, la friture, la patisserie, la viande noire, & se réduira à ne boire que de l'eau à son ordinaire.

VI.

Pour les pertes de sang.

Les pertes immoderés de Madame, âgée de soixante & huit

ans, n'étant entretenues que par la quantité du sang, son bouillonnement & les obstructions considérables qui se sont formées dans les glandes de la matrice qui y gênent les vaisseaux, & les ont rendus variqueux, on ne doit avoir d'autre vûe que celle de diminuer le volume du sang, d'en empêcher la grande production & de déboucher les glandes de la matrice.

Pour cet effet, il faut qu'elle vive d'un très-grand regime, qu'elle évite avec soin le salé & l'épicé, les ragouts, la friture, la patisserie, la viande noire, le fromage, les pois, les féves, & la salade, qu'elle dîne raisonnablement, & qu'elle s'abstienne absolument du souper, se contentant le soir de deux ou trois cuillerées de potage. Si elle pouvoit se réduire pendant trois ou quatre mois à ne vivre que de

poisson bouilli ou cuit dans l'eau avec un peu de sel, ce seroit le meilleur moyen & pour diminuer le volume du sang, & pour le rendre plus coulant; sur-tout il faut qu'elle ne boive que de l'eau, dans laquelle on infusera un petit paquet de feuilles de pimprenelle.

A l'égard des remédes, on la saignera d'entrée, & on observera de la ressaigner tous les deux mois du bras; ensuite de quoi elle prendra le bouillon suivant pendant quinze jours.

Prenez de racines de patience sauvage une once & demie, feuilles de scolopendre, de beccabunga, de cresson de fontaine & de la reine des prés une demie poignée de chacune; faites les bouillir pendant un quart d'heure dans un bouillon de veau bien dégraissé, & l'ayant passé on y dissoudra un gros & demi de sel

admirable de Glauber pour le prendre le matin à ſon réveil.

On rendra ce bouillon légerement purgatif au milieu & à la fin, en y faiſant bouillir légerement un gros de rhubarbe, & en y délayant une once & demie de manne, après quoi elle prendra l'opiate qui ſuit pendant deux mois.

Prenez du ſaffran de Mars apéritif deux onces, rhubarbe en poudre une once & demie, extrait de kinkina demie once, extrait de gentiane demie once, pierre hématite une once; formez-en une opiate avec le ſirop de chicorrée compoſé, dont Madame prendra un gros le matin, & le bouillon ci-devant une heure après. Elle prendra cette opiate huit jours de ſuite, ſe repoſera trois jours pour la reprendre huit autres jours, ainſi de ſuite juſqu'à la fin; cela fait, elle

se reposera jusqu'à la saison des eaux de Forges qu'elle ira boire pendant un mois ; en attendant je ne saurois assez lui recommander d'observer scrupuleusement le régime.

VII.

De l'Asthme & de la Gravelle.

La disposition à l'asthme & à la gravelle de Monsieur, n'étant qu'une suite de la foiblesse de son estomac qui tourne en crudités le suc nourricier, & rend les urines plus tartareuses ou plus cruës ; on ne doit avoir d'autre vûë pour prévenir les attaques d'asthme auxquelles il est sujet ainsi que la formation des sables qui causent ces fréquentes irritations pour uriner, que celle de corriger la crudité du dissolvant de son estomac & d'entretenir son sang & ses

urines dans leur fluidité naturelle.

Pour cet effet il a moins beſoin de remédes que d'un grand régime qu'il doit garder avec une grande éxactitude.

Et pour cela il évitera le ſalé & l'épicé, les ragouts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le poiſſon & le maigre, le fromage & le laitage, la ſucrerie, & toutes ſortes de fruits cruds: il dînera raiſonnablement & ſe contentera d'un potage ou d'une aîle de poulet le ſoir; il ſe réduira à ne boire pendant un an que de l'eau dégourdie; & il obſervera de ne jamais s'appliquer à quoi que ce ſoit après le dîner, cherchant à s'égayer & à s'amuſer le plus qu'il pourra, n'y ayant rien de plus contraire à la digeſtion que la mélancolie & la triſteſſe.

Lorſque ſon ventre ſera un

peu trop ſerré, il prendra le ſoir avant que de manger un potage, trois gros de caſſe en bol & un lavement d'eau les jours qu'il n'ira pas, & il prendra tous les matins en guiſe de thé une légére infuſion d'une pincée de turquette.

VIII.

Des délires Mélancholiques.

On ne peut douter que le délire mélancholique de Madame ne ſoit une ſuite de ſon tempérament, de l'épaiſſiſſement de ſon ſang, & ſur-tout de la qualité de la bile qui étant devenuë réſineuſe & ſéjournant dans la maſſe du ſang y entretient une agitation ſourde & continuelle & en gâte tous les récrémens. La lymphe même ſpiritueuſe du cerveau n'eſt pas éxemte de cet alliage vicieux de la bile, ce qui fait que toutes les traces des

objets qui ſe renouvellent dans les fibres du cerveau s'y creuſent pour ainſi dire de telle ſorte, que l'eſprit ne peut s'en détacher & eſt occupé continuellement des objets dont elles ſont les ſignes repréſentatifs & de l'inattention générale qu'elle a pour tous les objets qui ſe préſentent ordinairement, qui la fait mal raiſonner & mal lier ſes diſcours.

De ſorte que pour la tirer de ce triſte état, il faut non-ſeulement corriger les mauvaiſes diſpoſitions de ſon ſang; mais il faut encore effacer les idées qui occupent ſon attention & qui donnent lieu à ſon délire; mais ce n'eſt pas là une petite affaire.

A l'égard de la premiere vûë, il me ſemble que ſon Médecin a deja fait ce qu'il y avoit à faire de plus convenable dans ces conjonctures pour humecter &

corriger l'épaiſſiſſement du ſang & pour déboucher le couloir de la matrice & celui de la bile, & on ne peut pas prendre d'autre route pour y parvenir que celle qu'il a priſe. Toute la difficulté eſt dans l'éxécution à cauſe de l'indocilité de la malade. Mais comme l'opium la rend plus traitable, il faudra néceſſairement l'en enyvrer ſoir & matin pour lui faire prendre les remédes fondants & délayants dont elle a grand beſoin & pour la tenir dans le bain.

Dans cette idée il faudra lui donner ſoir & matin un lavement avec deux grains d'opium dans une décoction émolliente ſans préjudice de la potion hypnotique du ſoir; ces précautions priſes elle prendra plus aiſement le bouillon qui ſuit.

Prenez des racines de patience ſauvage & de la grande chéli-

doine une once de chacune, feuilles d'armoiſe, de bourrache, de creſſon d'eau, de marjolaine & de mouron une demie poignée de chacune, faites bouillir les racines pendant une demi-heure & les feuilles pendant un quart d'heure, paſſez enſuite le bouillon & y délayés un gros & demie de ſel admirable de Glauber pour le lui donner le matin, & on tâchera de lui faire prendre le bain tiéde immédiatement après avoir avalé le bouillon. Cela fait, elle prendra l'opiate qui ſuit pendant un mois.

Prenez de la limûre d'acier paſſée ſur le porphyre une once & demie, extrait d'hellébore noir une once, ſené en poudre dix gros, ſaffran oriental une once, caſtor trois gros, poudre de guttette demie once, extrait d'aloës trois gros, formez-en

une opiate avec le sirop des cinq racines, dont elle prendra un gros le matin & le bouillon cy-devant par-dessus.

Après quoi on la menera à Pougues dans la saison pour y boire les eaux pendant un mois après l'avoir saignée & purgée.

Dès le commencement de l'usage de ces remédes, on tâchera aussi de la distraire & de la dissiper le plus qu'on pourra.

Mais l'unique remède pour la tirer des idées bizarres qui l'occupent, c'est de lui brûler avec un cautére actuel la peau du gras des jambes & la partie interne, environ de la rondeur d'un écu, il n'y a qu'une vive douleur & des pancemens journaliers qui puissent la rappeller à elle-même.

Du reste on lui fera manger beaucoup de potage, peu de viande, point de ragoût, ni fro-

mage, ni laitage, ni ſucrerie, ni fruits cruds, ni maigre en aucune maniere, elle ne boira point de vin, ni aucune autre liqueur.

IX.

Sur une Fiévre opiniâtre.

Quam inveterata ſit & quam pertinax, cauſa febrilis motûs, nobiliſſimæ Dominæ, abundè liquet ex frequenti ejuſdem recurſu: quoniam verò experientia practicis familiaris luculenter evincit contumaces omnes affectus ortum ſuum atteſtari latentibus abſceſſibus, vel obſtructionibus vaſorum dicatorum excretioni recrementorum maſſæ ſanguinis; concludendum ſudatoriam hanc febrem, vel latenti cuidam abſceſſui cujus ſuppuratio facile vergat in tophaceam materiam, vel obſtructionibus emiſſariorum recrementitiarum ſanguinis partium acceptam re-

ferendam esse. Absit verò ut credam hujusmodi affectum latenti abscessui tribuendum esse, tametsi irregularitatem quandam referre videatur tum circa invadendi modum & tempus, tum circa frigus & horrores (neque verò latens abscessus tam longas daturus est inducias.) Ad obstructiones igitur emissariorum per quæ recrementa sanguinis ejectantur revocanda causa febrilium accessionum nobilissimæ Dominæ. Sed quæ porrò emissaria recrementorum obstructa dicemus? Certè vel uteri collicias purgamen uterinum emittentes, vel ramos pori biliari: quippè ab iis retentis in vasis sanguineis, utpote acrioribus ac fermentativis repetendi imprimis febriles motus qui absentibus reliquis causis manifestis febrium excitari solent. Quod autem organum colatorium bilis

obstructum

obſtructum ſit, ex eo patet quòd nobiliſſima Domina levi attactu & preſſu cartilaginis mucronatæ ſenſum percipiat. Patet ex eo quod in hac regione tumores quidam glanduli formes exploranti ſe offerant qui quidem neceſſariò ſupponant compreſſionem vaſorum lymphaticorum qui comitantur ligamentum hepatis ſuſpenſorium & à ſuperioribus peritonæi partibus lympham reſorbent. Atqui certum eſt lymphaticos ejuſmodi ductus qui ligamentum hepatis ſuſpenſorium comitantur, comprimi non poſſe niſi ab exuberantè præter naturam eâ jecoris provinciâ quæ ingreſſu ſuſpenſorii ligamenti in duas partes diſpeſcitur. Et ſic aſſecuti ſumus cauſam alteram retentæ alicujus partis bilioſi recrementi in vaſis ſanguineis à quâ incitari poſſit febrilis motus nobiliſſimæ Dominæ.

Quid si ad hoc opus purgaminis uterini pars aliqua retenta symbolum suum contulerit, uti conferre, licet arguere, ex minuto menstruorum fluxu posterioribus hisce mensibus : nonne sudatoriæ hujus febris frequentisque ejusdem recursus causa in obstructiones vasorum excretoriorum bilis & purgaminis uterini simul referenda erit. Et favent maximè huic asserto medicamenta aperientia & deobstruentia hactenus in usum vocata à sapientissimo medico ordinario quæ si non radicitùs abstulerint causam morbosam, sic tamen eandem infirmaverint, ut dilucida intervalla nobilissimæ ægrotanti reliquerit.

Ergo ut sudatoriæ hujus febris causa penitùs auferatur, deinviæ quam secutus est medicus ordinarius insistendum putamu & liquantibus imprimis solven

tibuſque recrementitias bilis & purgaminis uterini partes, proindeque reſerantibus ductus biliarios & collicias uterinas utendum eſſe ; & quanto contumacior eſt cauſa, tanto obſtinatius illam eſſe oppugnandam.

Quocirca cenſemus antequam ad efficaciora quæ à marte petuntur medicamenta veniatur, eluentibus totam curam auſpicandam eſſe & nobiliſſimæ Dominæ, præmiſſa venæ ſectione & purgatione, imperandum potum acidularum ſancti Mauritii, vel aliarum huic ſcopo accommodatarum per octodecim dies, adhibitâ tamen ea cautelâ, ut ſtimuletur earumdem vis purgans alternis diebus addito ſale vegetabili ad drachmas tres vel quatuor; & ut finito acidularum uſu, inſtituatur purgatio ſolemnis nobiliſſimæ Dominæ.

Inchoante menſe Septembri

instituatur rursùm venæ sectio ac protinùs.

Recipe radicum lapathi acuti unciam unam & semissem, radicis enulæ campanæ drachmas tres, foliorum beccabungæ, hepaticæ, nasturtii aquatici & artemisiæ ana manipulum semissem: bulliant leviter in jusculo bene exadipato ad horæ quadrantem, in colatura dissolve salis mirabilis Glauberi drachmam unam & semissem, & capiat mane expergefacta per quindecim dies. Quibus exactis utatur opiata sequenti per tres menses.

Recipe limaturæ ferri in tenuissimum pollinem radactæ unciæ semissem, extracti hellebori nigri drachmas tres, gummi ammoniaci exsiccati & pulverati drachmas sex, extracti aloës & salis absinthii ana drachmas tres. Cum S. Q. sirupi de quinque radicibus, fiat opiata ex quâ

capiat à ſcrupulis duobus ad ſcrupulos quatuor manè jejuno ventriculo, ſuper bibendo juſculum ſuprà præſcriptum, idque alternis diebus.

Abſoluto uſu opiatæ potet infuſum ferri rubiginoſi in decocto radicis graminis per totum tempus hyemale, ac redeunte vere denuò revertatur ad uſum juſculorum aperientium & opiatæ martialis ſuprà preſcriptorum ad finem uſque menſis Junii quo tempore ad acidulas confugiendum erit.

De cætero hæc omnia medicamenta incaſſum præſcribentur, niſi venerit in ſuppetias accurata victus ratio, ni nobiliſſima Domina cane pejus & angue vitaverit piperata, ſalſa & acida, accharata, acetaria & fructuum omne genus crudorum, ut & cupediarum & farinarum non fermentatarum quarum magnum

usus apud Italos. Cœna sit parcior prandio, ventremque quotidie sollicitet injecto clistere aquæ simplicis.

X.

Pour la Perte Blanche.

La perte blanche de Mademoiselle étant tout-à-fait indépendante de la maladie dont elle a été traitée depuis peu, & ne supposant ainsi que la fistule lacrymale qu'une acrimonie bilieuse répandue dans la masse de son sang, à raison de l'embarras des glandes du foye qui retiennent une partie de la bile dans les vaisseaux, on ne doit avoir d'autre vûe pour arrêter le cours de cette perte que celle de déboucher les glandes du foye pour donner un cours libre à la bile qui séjourne dans les vaisseaux, de dessaler son sang, de l'adoucir ensuite, & de lui donner sa consistance naturelle.

Pour cet effet on la saignera d'entrée, & l'ayant purgée légerement avec un bouillon de chicorée, vingt grains de rhubarbe, une once & demie de manne, & un gros de sel végétal; on la fera partir pour aller boire les eaux de Carensac pendant trois semaines ou un mois, se reposant deux ou trois jours de tems en tems pour se purger légerement comme ci-dessus.

Etant de retour de Carensac, & s'étant reposée huit ou dix jours, elle prendra le bouillon qui suit pendant trois semaines.

Prenez une livre de ruelle de veau, faites-en un bouillon dans lequel on fera bouillir légerement une demie once de racine de patience sauvage, & des feuilles de cresson d'eau, d'aigremoine, d'hépatique & de scolopendre, une demie poignée de chacune; on le passera & on

y dissoudra un gros & demi de tartre martial soluble, & autant de sel végétal.

On rendra ce bouillon légerement purgatif en y délayant une once & demie de manne de sept jours en sept jours.

Cela fait, on la mettra dans l'usage du lait d'ânesse pendant deux mois, & elle boira pendant tout ce tems-là une infusion de fer rouillé à son ordinaire, observant de se purger tous les quinze jours.

A l'égard de la fistule lacrymale, il est impossible que je puisse donner mon avis là-dessus que je n'aie un plus grand éclaircissement.

Du reste, elle gardera le régime qui suit très-exactement:

Elle évitera le salé, l'épicé, les ragoûts, la friture, la patisserie, le poisson, le maigre, les pois, les féves, l'ail, l'oignon;

ne mangera que du potage & très-peu de viande à dîné, & ſe contentera d'un potage le ſoir; ne boira point de vin, ni thé, ni caffé, ni chocolat; elle ſe lavera trois ou quatre fois le jour au moyen d'une ſeringue de proprieté, avec une décoction de feuilles d'argentine.

XI.

Pour la Jauniſſe.

La jauniſſe dont Monſieur eſt attaqué, n'étant qu'une ſuite de l'épaiſſiſſement de la bile qui s'eſt arrêtée & a bouché ſes propres vaiſſeaux dans les glandes du foye, & qui n'ayant pû à cette occaſion couler & ſe vuider à ſon ordinaire dans l'inteſtin, a dû néceſſairement regorger dans les vaiſſeaux; & en ſe mêlant inſenſiblement avec la lymphe, lui donner ſa teinture, & par-là

la communiquer à toute l'habitude du corps. Mais parce que la bile séjournant dans les vaisseaux ne peut manquer d'y allumer un petit mouvement de fiévre, c'est une nécessité que Monsieur en ait eu, lorsque la bile étoit mêlée absolument avec la lymphe, & c'est cette fiévre qui a produit son mal de tête, qui a relâché avec la fiévre, & dont il y a apparence qu'il n'est pas encore tout-à-fait quitte.

De sorte que pour guérir Monsieur, on ne doit avoir d'autre vûe que celle de dégluer la bile, de déboucher les glandes du foye dans lesquelles elle s'est arrêtée, pour lui donner un cours libre & son écoulement naturelle dans l'intestin, & de donner en même tems à toute la masse du sang sa fluidité naturelle.

Pour cet effet, & pour faci-

liter l'action des remédes, on commencera par lui tirer trois palettes de ſang ſans craindre que cette évacuation le faſſe tomber dans l'hydropiſie.

Il prendra enſuite le bouillon qui ſuit pendant dix jours, le matin à ſon réveil.

Prenez une livre de ruelle de veau, faites-en un bouillon dans lequel on fera bouillir légerement une once de la racine de patience ſauvage & des feuilles de cerfeuil, d'hépatique, de chicorée ſauvage, de cætérac, & de polytric, une demie poignée de chacune; on le paſſera & on y diſſoudra un gros de ſel admirable de Glauber; il boira en même tems à ſon ordinaire la décoction de deux onces de chien-dent dans deux pintes d'eau, & on jettera dans le coquemar, en le retirant du feu, une poignée de ſcolopendre coupée

par menu, on y diſſoudra dans l'infuſion de ſcolopendre un gros & demi de ſel admirable de Glauber, & Monſieur en boira légerement toute la journée.

Cela fait, il ira à Forges prendre les eaux deux pintes chaque matin pendant dix huit jours, obſervant de ſe purger au milieu & à la fin avec deux onces de manne & deux gros de ſel végétal dans un bouillon de chicorée ſauvage, & ſi les eaux ne paſſent point, il faudra les aiguiſer avec un gros & demi de ſel admirable de Glauber dans le premier verre.

L'état où il ſe trouvera après l'uſage des eaux de Forges décidera de la conduite qu'il faudra obſerver, pour achever de déraciner ſon mal.

Du reſte, il éviterà le ſalé, l'epicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire,

le fromage, le laitage, toute ſorte de fruits cruds & verds : il ſe réduira pendant les ſept ou huit premiers jours à ne prendre que deux bouillons & deux potages par jour pour en venir enſuite à la viande, dont il ne mangera qu'au dîné, ſe contentant d'un potage à la laituë & au cerfeuil le ſoir pendant quinze jours, & tout le tems qu'il boira les eaux de Forges.

Le principal eſt qu'il n'applique ſon eſprit à quoi que ce ſoit ; & ſi ſon mal eſt venu à l'occaſion de quelque chagrin, comme il y a apparence, il faut qu'il cherche à ſe diſſiper & à ſe diſtraire le plus qu'il pourra, ſans cette attention tous les remedes lui ſeront inutiles. Il ne faut pas non plus qu'il néglige de prendre un lavement d'eau tous les jours.

XII.

Pour la disposition à l'Ascite.

Quoiqu'il ne soit fait aucune mention de l'état des viscéres du bas-ventre, dans la relation de M. du Droüet, l'opiniâtreté de la fiévre de Madame donne lieu de juger que les couloirs du bas-ventre, & spécialement le foie & la matrice sont embarassez depuis long-tems; que la séparation de la bile ne s'y fait pas journellement, non plus que celle des purgations lunaires; qu'une partie de ces récrémens de la masse du sang regorgeant dans les vaisseaux, y ont entretenu & y entretiennent encore un mouvement fébrile qui se fait sentir toutes les nuits.

Le jugement qu'on porte sur la cause de cette fiévre opiniâtre est suffisamment appuyée par

l'obſervation des urines qu'on dit être chargées & briquetées, n'y ayant rien de plus concluant pour établir l'obſtruction des glandes du foie, le ſéjour d'une partie de la bile dans les vaiſſeaux du ſang, & l'alliage de cette humeur avec la ſéroſité de l'urine, qu'un dépôt briqueté, tel que celui qu'on remarque tous les jours dans les urines de Madame; & dès que cette cauſe eſt une fois établie, il eſt aiſé d'en conclure que les vaiſſeaux de la matrice deſtinés à la ſéparation des purgations lunaires ne ſont pas exemts d'obſtructions, & qu'ils ne déchargent pas périodiquement & réguliérement la maſſe du ſang de cette ſéroſité armoniacale qui fait la matiére principale des régles. Cette ſeconde cauſe de la durée de cette fiévre eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'elle attire le plus ſou-

vent le crachement de sang aux femmes qui ne sont pas bien réglées, & qui ne sont pas purgées assez abondamment.

De sorte que n'y ayant dans l'exposé aucun accident qui puisse faire imputer la résistance de la fiévre de Madame à quelque supuration interne de quelqu'autre partie ; on ne peut raisonnablement l'attribuer qu'à l'obstruction des principaux couloirs du bas-ventre, du foie & de la matrice, & à la retenuë des récrémens qui se séparent dans les couloirs de cette importance.

Rien ne me confirme plus dans l'idée de cette cause que le nouvel accident survenu, je veux dire l'enflûre du bas-ventre, c'est toûjours la suite de l'obstruction des vaisseaux du foie, & principalement de ceux de la bile ; cette humeur devenue résineuse

& épaiſſe, & alliée avec la ſéroſité de l'urine, l'empêche de s'écouler en quantité ordinaire, ſa filtration devenant plus difficile à meſure qu'elle devient plus épaiſſe & plus gluante. Qu'en doit-il arriver? un retour de toute la quantité qui ne peut ſe ſéparer journellement du ſang. Quoi encore? un excédent de ſéroſité dans la maſſe du ſang; de ſorte que ſi les vaiſſeaux du foie qui y portent le ſang de la veine porte s'y trouvent gênés & comprimés par les obſtructions des canaux de la bile, enſorte qu'ils ne dégorgent que difficilement le ſang qu'ils ramenent des parties du bas-ventre dans la veine cave; c'eſt une néceſſité que tous les rameaux de la veine porte, qui rapportent le ſang de l'eſtomac, de la rate & des inteſtins engorgés par le ſang qui y ſéjourne, deviennent inſenſiblement vari-

queux, & lâchent la séroſité dans la capacité du bas-ventre.

De ſorte que pour prévenir l'aſcite dont Madame eſt menacée, on ne doit avoir d'autre vûe que celle de lever & de fondre les obſtructions qui ſe ſont formées dans les canaux de la bile & dans ceux des ſéparations menſtruales ; de rétablir par ce moyen & le cours de ſes urines & celui de ſes ordinaires qu'on juge n'être pas aſſez abondant ; & c'eſt par cette même voye qu'on détruira cette eſpece de fiévre lente qui la conſume.

Mais il ſeroit inutile d'y travailler ſi elle ne s'aſſujettit à un régime très-exact pendant quinze jours ou trois ſemaines qu'elle doit paſſer à ne prendre que deux potages & deux bouillons par jour, point forts & toûjours alterés avec la chicorée ſauvage & le cerfeuil.

Cette conduite ſuppoſée, Madame fera venir des eaux de Forges pour en boire pié à pié, en augmentant de jour en jour depuis trois demi-ſeptiers juſqu'à deux pintes, & on y ajoûtera tous les jours un gros de ſel de Polychreſte de Saignette qu'on augmentera juſqu'à ce qu'il paſſe une partie des eaux par les ſelles, & elle continuera cet uſage pendant quinze jours, après leſquels elle uſera de l'opiate qui ſuit pendant un mois.

Prenez de la limûre d'acier porphyriſée une once & demie, gomme ammoniac deſſéchée & miſe en poudre une once, extrait d'hellebore noire demie-once, ſaffran oriental & poudre de mille-piés, ſix gros chacun; formez-en une opiate avec parties égales de l'extrait de gentiane & de fumeterre, dont elle prendra depuis deux ſcrupules

jusqu'à quatre, le matin à son réveil, avalant par-dessus une heure après le bouillon qui suit.

Prenez des racines de petit-houx & de la grande-chelidoine une once de chacune, feuilles de cresson de fontaine, d'hepatique, de scolopendre, de chicorée sauvage, de cerfeuil & de mélisse une demie poignée de chacune; faites-les bouillir dans un bouillon de veau bien dégraissé pendant un demi-quart d'heure, & l'ayant passé on y dissoudra un gros & demi de sel admirable de Glauber.

Elle boira à son ordinaire la décoction de la racine de fraisier dans laquelle on y jettera, en la retirant du feu, une pincée des quatre capillaires, & on ajoûtera sur chaque pinte demi gros de sel admirable de Glauber.

XIII.

Pour une perte de Sang, & mouvemens Convulſifs & Epileptique à la ſuite d'une fauſſe couche.

La fauſſe groſſeſſe de Madame, qui a été ſuivie d'une grande perte de ſang, eſt un ſigne parlant d'une obſtruction conſidérable dans les vaiſſeaux de la matrice, & le dégout, les nauſées & le vomiſſement qui précedent quinze jours les accidens épileptiques qu'elle a aujourd'hui, en ſuppoſent de très-conſidérables dans le foye. La facilité qu'elle a d'ailleurs à s'épouvanter à la moindre occaſion, ſuppoſe néceſſairement une eſpéce de tremblement dans le cœur qui eſt ordinaire & habituel, le pouls foible, profond & inégal, (produit ordinaire de l'embaras des vaiſſeaux du poûmon,) enfin la dou-

leur de la fontanelle ou qu'elle y rapporte, ne sçauroit subsister sans une difficulté que trouve le sang à rentrer dans l'endroit du sinus longitudinal qui répond à la fontanelle. Quant à toutes ses différentes obstructions, on ne les peut rapporter qu'à un grand épaississement de la lymphe & du sang. Le cours du sang est-il arrêté dans les vaisseaux du poûmon, & ne les traverse qu'avec une grande difficulté ? voilà d'abord une grande palpitation de cœur, un engorgement du ventricule droit & une difficulté insurmontable pour le retour du sang qui doit revenir du cerveau, & par conséquent un engorgement considérable & général dans tous les vaisseaux de cette partie ; une compression irréguliere de ses différentes parties, & une expression des esprits dans les différens muscles du corps ;

une perte de ſentiment, & tout ce qui doit ſuivre naturellement dans l'épilépſie.

Il n'eſt pas mal aiſé de connoître la cauſe de cet épaiſſiſſement périodique de la maſſe du ſang qui le fait arrêter dans les vaiſſeaux du poûmon, & dans ceux du cerveau, lorſqu'on fait réfléxion que Madame eſt dans un dégoût & dans des nauſées quinze jours avant ſes attaques. Tout cela ſuppoſe une longue ſuite de mauvaiſes digeſtions, & la derniere encore plus mauvaiſe que les précedentes, plus glutineuſe, plus aigre & plus en état enfin de fournir à la maſſe du ſang un ſuc capable de l'épaiſſir & de le grumeler au point de l'empêcher de traverſer librement les vaiſſeaux du poûmon, par conſéquent d'attirer ces accidens épileptiques.

De ſorte que pour prévenir &

détruire, s'il eſt poſſible, des accidens auſſi conſidérables, on ne doit avoir d'autre vûe que celle de corriger l'épaiſſiſſement de la lymphe mere du ſang, de déboucher les couloirs du bas-ventre, ſpécialement le foye & la matrice, pour donner un cours libre à la bile & à la matiere des purgations menſtruelles.

Mais il eſt impoſſible de réuſſir dans ce deſſein, quelque efficaces que ſoient les remédes qu'on peut employer, ſi elle ne garde un régime très-exact.

Pour cet effet elle doit éviter ſoigneuſement le ſalé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le fromage, le beure & le laitage, s'en tenir à la viande blanche & au potage, & ne boire à ſon ordinaire qu'une légere infuſion de fleurs de tilleul : elle ſoupera très-légerement, ſe contentan

pou

pour le plus ſouvent d'un petit potage ; elle ne boira ni vin ni bierre, mais du thé ou du caffé après le repas.

A l'égard des remédes, elle uſera de l'opiate qui ſuit pendant trois mois.

Prenez de la limure d'acier porphyriſée deux onces, gomme ammoniac deſſéchée & miſe en poudre & de l'opoponax une once de chacun, extrait d'hellébore noir ſix gros, fleurs de ſouci en poudre & cochenille en poudre demi once de chacun, ſaffran oriental & ſel d'abſynthe cinq gros de chacun, formez-en une opiate avec l'extrait de fumeterre & d'énula-campana, dont Madame prendra un gros le matin à ſon réveil, & une heure après le bouillon qui ſuit.

Prenez des racines de grande valeriane & de pivoine une

once de chacune, feuilles de creſſon d'eau, de meliſſe, d'armoiſe, d'hépatique & de ſcolopendre, une demie poignée de chacune, faites-les bouillir pendant un demi quart d'heure dans un bouillon de volaille bien dégraiſſé, & y ajoûtez un gros & demi de ſel végétal pour le ſervir à la malade comme il a été dit.

Comme la triſteſſe & la mélancholie eſt ce qu'il y a de plus à craindre dans ces ſortes d'accidens, il eſt de la derniere conſéquence que Madame ſe tienne en compagnie agréable le plus qu'elle pourra ; qu'elle cherche à ſe diſſiper & à ſe diſtraire, pour ne pas penſer à ſon état.

XIV.

Pour une Inflammation des paupieres.

L'inflammation du bord des paupieres de Monſieur, n'étant

qu'une ſuite de l'acrimonie de l'humeur qui ſe ſepare dans les glandes ciliaires, & de la diſpoſition qu'elle a à s'épaiſſir & à ſe réduire en chaſſie ce qui la rend plus viſqueuſe & plus adhérente à la racine du poil ciliaire : & cet état de viſcoſité l'empêchant de gagner les points lachrymaux, & la faiſant encore plus ſéjourner ſur le bord des paupieres, il n'eſt pas ſurprenant qu'en cet état la partie ſaline réduite en petits criſtaux racle & bleſſe la ſuperficie du bord intérieur des paupieres, & y entraîne une diſpoſition ulcéreuſe & inflammatoire.

Cette acrimonie de l'humeur ciliaire, ainſi que ſa viſcoſité, ſuppoſe une pareille dans le corps de la lymphe mere du ſang, & généralement dans toutes les liqueurs qui les empêche de couler facilement dans tous

les couloirs, la bile par cette raison coulant plus lentement & plus difficilement dans les vaisseaux excrétoires, séjourne un peu plus dans les vaisseaux du sang, & communique par-là son acrimonie au reste des liqueurs qui se séparent de la masse du sang ; on ne peut parvenir à corriger la viscosité & l'acrimonie de l'humeur ciliaire sans retablir la fluidité de toute la lymphe du sang, & sans donner un cours libre à la bile qui séjourne dans les vaisseaux.

Pour cet effet, Monsieur commencera par se faire saigner du bras, & prendra ensuite, sans autre préparation, les eaux de Vals pendant dix jours deux pintes chaque matin dans l'espace d'une heure, & on y ajoûtera dans les deux premiers verres qu'il boira le premier jour demi-once de sel Polychreste de saignette, & on

fera la même choſe de trois jours en trois jours, ſuppoſé que les eaux ne paſſaſſent pas facilement ; car ſi elles paſſent, on ſe contentera d'ajoûter le ſel le premier jour ſeulement & le dernier. Il en demeurera là juſqu'au quinzième du mois de Septembre qu'il commencera à prendre le bouillon qui ſuit, & qu'il continuera pendant quinze jours.

Prenez des racines de patience ſauvage & de fraiſier une once de chacune, feuilles de chicorée ſauvage, de creſſon d'eau, de ſcolopendre, de pimprenelle une demie poignée de chacune, faites-les bouillir pendant un quart d'heure dans un bouillon de veau bien dégraiſſé, & l'ayant paſſé on y diſſoudra un gros & demi de ſel admirable de Glauber pour le prendre le matin à ſon réveil. On rendra ce bouillon légerement purgatif au mi-

lieu & à la fin, en y délayant une once & demie de manne. Il prendra ensuite l'opiate qui suit pendant un mois.

Prenez la limure d'acier passée sur le porphyre une once & demie, extrait d'hellébore noir demie once, poudre de mille pieds & gomme ammoniac dessséchée & mise en poudre une once, saffran oriental demie once, formez en une opiate avec l'extrait de fumeterre dont il prendra un gros le matin, & le bouillon ci-dessus une heure après, observant de le rendre légerement purgatif de huit jours en huit jours ; pendant l'usage de cette opiate il boira à son ordinaire le reste de l'automne, & pendant l'hyver, une légere décoction d'une once d'esquine sur deux pintes d'eau.

A l'égard de son régime, il évitera soigneusement le salé &

l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le fromage, le laitage, la ſucrerie, & toute ſorte de fruits crus & aigres; il dînera raiſonnablement & ſoupera médiocrement: on employera pour ſes potages la laitue ſeulement, la poirée, le cerfeuil & les choux verds, & jamais d'ail ni d'oignon.

Pour ce qui regarde particulierement ſes yeux, il évitera avec ſoin le vent, le ſerin, la fumée & la vûe du feu, & ſe ſervira en campagne de conſerves vertes pour éviter la pouſſiere & la grande ardeur du ſoleil. Il lavera matin & ſoir ſes yeux avec l'eau de Balaruc pendant un demi quart d'heure, & il tiendra dans ſa poche une petite fiole remplie du collyre qui ſuit, dont il mettra de tems à autre au coin des yeux.

Prenez de la graine de fenouil

demi-once, feuilles de rhuë une demie poignée, faites-les infuſer pendant vingt-quatre heures dans un demi-ſeptier d'eau-de-vie; paſſez enſuite l'infuſion pour vous en ſervir comme il a été dit: lorſque le bord de la paupiere deviendra cuiſant & trop enflamé, Monſieur ſe fera ſouffler de la tuthie toute ſéche dans les yeux trois ou quatre fois par jour, & les lavera fréquemment avec de l'eau de Balaruc ou avec l'eau-de vie quand il ſera en Provence.

XV.

Pour une Glande au ſein.

Il eſt apparent que la glande du ſein de Madame eſt de plus vieille datte que celle qu'elle lui a donné, & que s'étant un peu plus enflée à l'occaſion du petit travail qu'elle a fait, elle s'eſt

fait ſentir pour la premiere fois, quoiqu'elle fût née long-tems auparavant. Comme elle eſt mouvante & qu'elle n'a pas encore groſſi, il ne faut pas s'en allarmer ; il n'eſt queſtion que d'en empêcher l'augmentation, & ſur-tout dans la conjoncture où ſe trouve Madame, qui eſt un tems où la matiere menſtruale a accoûtumé de faire des dépôts ſur les glandes du ſein.

Pour éviter donc & l'augmentation de la glande que Madame a déja au ſein & la formation de nouvelles, elle ſe mettra dans l'uſage des remédes ſuivans.

On la ſaignera d'entrée du bras, & on lui fera prendre le bouillon qui ſuit pendant quinze jours.

Recipe radicum lapathi acuti unciam unam, radicis ariſtolochiæ rotundæ unciam ſemiſſem, foliorum naſturtii aquatici, artemiſiæ

& cherefolii ana manipulum semissem. Bulliant in jusculo bene exadipato per horæ quadrantem; in colatura dissolve salis mirabilis Glauberi drachmam unam & semissem ut capiat mane expergefacta. On dissoudra dans ce bouillon deux onces de manne & deux gros de sel végétal pour le rendre légerement purgatif, le septiéme & le dernier jour de son usage.

Après quoi elle prendra l'opiate suivante pendant deux mois.

Recipe florum salis ammoniaci martialium unciam semissem, pulveris millepedum unciam unam, extracti hellebori nigri drachmas sex, castorei drachmam unam. Cum S. Q. extracti gentianæ, F. O. cujus capiat à scrupulis duobus, ad drachmam unam, superbibendo jusculum suprà præscriptum.

Elle reviendra à l'usage de ces

remédes tous les printems juſqu'à ce qu'elle ait entierement perdu ſes régles, & pour lors il faudra la ſaigner de ſix en ſix ſemaines pendant deux ans, & lui redonner les mêmes remédes une fois l'an.

Le principal eſt qu'elle garde un régime très-exact, qu'elle évite avec ſoin le ſalé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le fromage & le laitage, le cidre & le poiré, & toutes ſortes de fruits crus & aigres, ainſi que la ſucrerie, & elle ſoupera très légerement: il faut ſe contenter de tenir le ſein bien chaud ſans y appliquer aucune ſorte de remédes.

XVI.

Pour la ſuppreſſion des Menſtrues.

Pour remédier aux incommodités de Mademoiſelle, elle ſe

mettra dans l'usage des remédes suivants ; elle prendra d'abord le bouillon qui suit pendant quinze jours.

Prenez des racines de patience sauvage & de fraisier une once de chacune, feuilles de chicorée sauvage, de cresson d'eau, de mélisse & d'armoise une demie poignée de chacune ; faites-les bouillir un quart d'heure dans un bouillon de veau bien dégraissé, & l'ayant passé on y dissoudra un gros & demi de sel végétal pour le prendre le matin à son réveil. On dissoudra dans le sixiéme & dans le dernier de ces bouillons une once & demie de manne & un gros & demi de plus de sel végétal ; après quoi elle prendra le vin martial qui suit pendant trois mois.

Prenez une pinte de vin blanc de Bourgogne, jettez-y une once

de limaille d'acier, demi gros de canelle & autant de macis, laiſſez-les-y infuſer continuellement en remettant de tems en tems de nouveau vin ſur le marc, & Mademoiſelle en boira tous les jours un demi verre avant dîner, & autant le ſoir avant ſouper; les mêmes drogues ſerviront pour trois ſemaines ou un mois ſans en mettre de nouvelles.

Du reſte, elle évitera le ſalé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, les pois, les féves & toute ſorte de fruits crus pendant l'uſage de ces remédes, & ſur-tout la ſalade.

XVII.

Pour une Colique d'Eſtomac.

La colique d'eſtomac de Madame ſuppoſant néceſſairement une tenſion & une roideur ex-

traordinaire de toutes ſes membranes qui le rendent ſenſible & douloureux à l'approche des liquides & des ſolides les moins irritans & une tenſion extraordinaire du tiſſu de l'eſtomac ne pouvant être attribuée qu'à l'engorgement de ſes vaiſſeaux, & n'y ayant d'autre cauſe qui puiſſe faire gonfler extraordinairement les vaiſſeaux du ſang qui roulent dans les membranes de l'eſtomac, que la difficulté qu'il trouve à rentrer dans le tronc de la veine porte ; il s'enſuit que la cauſe immédiate de la colique d'eſtomac de Madame, ne conſiſte que dans la difficulté que trouve le ſang qui roule dans les membranes de l'eſtomac à rentrer dans le tronc de la veine porte pour paſſer de-là dans les rameaux hépatiques de la veine cave.

Comme la rentrée du ſang des

veines gaſtriques dans le tronc de la veine porte n'eſt difficile que par les embarras que trouvent les rameaux de la veine porte pour tranſmettre le ſang qui revient dans le tronc de toutes les parties flottantes du bas-ventre ; il s'enſuit que la cauſe principale & occaſionnelle de la tenſion générale des vaiſſeaux de l'eſtomac ne conſiſtant que dans l'obſtruction ou dans la compreſſion des rameaux hépatiques de la porte, eſt plus que manifeſte par les tumeurs ſenſibles qu'on a obſervées dans le bas-ventre, dont on croit le ſiége dans l'épiploon ou dans le mézentere : ces tumeurs ne ſe formant dans ces endroits que par l'épanchement d'une lymphe épaiſſe que les vaiſſeaux du ſang devenus variqueux y laiſſent échapper. La compreſſion des rameaux hépatiques de la porte

eſt d'ailleurs bien établie par l'obſtruction & le gonflement des rameaux biliaires dans le foye. La couleur jaune tirant ſur le verd de la peau de Madame, eſt une preuve parlante de l'obſtruction des vaiſſeaux de la bile dans le foye, de ſon épaiſſiſſement, & de ſon engorgement dans les vaiſſeaux du ſang, & ce n'eſt que par ce reflux d'une bile porracée, qui s'allie avec la ſalive de l'eſtomac, qu'arrivent les indigeſtions, qui en augmentant l'épaiſſiſſement du ſang & de la bile, donnent les attaques fréquentes de la colique d'eſtomac, qu'on pourroit à plus juſte titre baptiſer du nom de colique hépatique; maladie opiniâtre & d'autant plus rebelle que la bile qui en eſt une des cauſes principales eſt devenue comme réſineuſe, & plus difficile par-là à revenir à ſa fluidité natu-

relle : les liqueurs aqueuſes ayant beaucoup de peine à la pénétrer, ſur-tout dans les tempéramens ſecs & mélancoliques qui n'obéiſſent que très-difficilement aux remédes conduits avec le plus d'art & le plus de prudence.

De ſorte que comme il me paroît qu'ils ont tous aſſez mal réuſſi, quoique très-bien indiqués & expliqués conformément aux inductions, je ſuis d'avis qu'on en ſuſpende tout à fait l'uſage pour quelque tems, ſur-tout des plus actifs, & qu'on s'en tienne aux fondants les plus doux, légérement aiguiſés par quelque ſel fondant.

Dans cette idée je la réduirai à la ſimple tiſanne qui ſuit que je lui ferai boire en guiſe d'eau minérale, deux pintes chaque matin pendant deux mois entiers.

Prenez des racines de garence & de chien-dent, deux onces de chacune ; faites-les bouillir pendant un demi quart d'heure dans deux pintes d'eau, on jettera dans cette décoction, en retirant le coquemar du feu, des feuilles de scolopendre & d'hépatique une demie poignée de chacune ; on passera l'infusion, & on y dissoudra deux gros de sel admirable de Glauber pour le boire en deux heures de tems le matin au réveil. Elle boira pareille tisanne sans sel de Glauber à ses repas ou le reste de la journée, & gardera régulièrement le régime qui suit.

Elle se reduira à ne prendre que deux potages & deux bouillons par jour pendant douze jours, après lesquels elle joindra au potage du matin une aîle de poulet pendant huit jours, & lorsqu'elle se remettra

à manger un peu plus, elle évitera ſoigneuſement le ſalé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le fromage, le laitage, la ſucrerie, la ſalade, & généralement toute ſorte de fruits crus & en compotes; elle dînera raiſonnablement & ſe réduira à trois ou quatre cuillerées de potage le ſoir; elle ne boira ni vin, ni caffé, ni chocolat, & cherchera à ſe diſſiper & à ſe diſtraire le plus qu'elle pourra, n'y ayant rien de plus contraire à ſon état que la triſteſſe, le chagrin & la mélancolie.

Comme le grand danger qu'elle court dans ſes coliques d'eſtomac ne roule que ſur l'inflammation & la gangréne de cette partie, il faut lorſqu'elles reviendront ne pas negliger de la ſaigner bruſquement deux ou trois fois, & la faire boire

outrément de la tisanne cidessus.

XVIII.

Pour les Vapeurs hystériques.

Quand on méconnoîtroit les vapeurs hystériques de Madame à tous les accidents qui la tourmentent depuis plusieurs années, à ses toux quinteuses & séches, (suite nécessaire d'une palpitation & d'un tremblement de cœur) aux foiblesses qui accompagnent cette toux de renard, aux mouvemens convulsifs, à ces chaleurs & à ces rougeurs d'une partie du visage, à ces ardeurs & à ces gonflemens d'estomac, on ne sçauroit s'y tromper lorsqu'on voit la résistance opiniâtre de tous ces différens accidens aux remédes qu'on a employés depuis plusieurs années avec tout l'art & toute la prudence qu'on peut

déſirer dans un médecin expérimenté. Tel eſt le caractére des vapeurs & de toutes les affections melancoliques : elles ne ſont, pour ainſi dire dans le monde que pour jetter également dans le déſeſpoir les malades & les Médecins; c'eſt qu'on n'eſt preſque jamais occupé qu'à combattre l'effet de la cauſe premiere de tous les vaporeux accidens qu'on voit arriver bizarrement tous les jours, & que la cauſe premiere ſe trouve tout-à-fait hors de la portée de l'atteinte des remédes, c'eſt que toutes les altérations du ſang, & des differens récrémens qu'il fournit aux couloirs ; c'eſt que les mauvaiſes digeſtions aigres & nidoreuſes qui tiennent le ſang dans un état d'épaiſſiſſement & de conſiſtance qui l'empêche de rouler aiſement dans les vaiſſeaux du poûmon, qui tient par-

là le cœur en palpitation ou en tremblottement continuel ; c'eſt que tous ces effets, dis-je, dépendent originairement des paſſions de l'ame, d'une triſteſſe & d'une mélancolie continuelle, & que les rémédes ordinaires de la médecine ne ſçauroient changer les ſituations malheureuſes de l'eſprit.

Un eſprit malheureuſement occupé de quelque idée que ce ſoit, triſte & affligeante, cherche la ſolitude pour ne penſer qu'à ſon objet, quelque chagrinant qu'il ſoit ; il ſe fait un plaiſir de ne pas s'en éloigner : le jour ne ſuffit pas, on employe la nuit à le tourner de tous côtés pour le rendre plus piquant & plus affligeant, & les eſprits qui doivent ſe répandre dans tous les organes de la circulation & dans tous les couloirs, occupés & retenus dans le cerveau pour

y ſoûtenir les idées affligeantes que l'ame a ſaiſies malheureuſement pour ſon repos, ne coulent qu'en moindre quantité qu'il ne faut dans les organes pour en ſoûtenir le jeu de reſſort. Ceux de la circulation s'en ſentent plus que les autres, & le ſang moins broyé ne conſerve qu'avec peine ſa fluidité : d'ailleurs la ſalive de l'eſtomac moins animée que dans l'état naturel par l'influence des eſprits ne ſe porte que mollement à la diſſolution des alimens : ils s'aigriſſent dans l'eſtomac par un trop long ſéjour, où ils y prennent un goût de roui (impreſſions vicieuſes qui rendent le chile gluant & viſqueux & bien plus propres à augmenter la conſiſtance du ſang, qu'à l'entretenir dans ſa fluidité naturelle.)

Corrigez avec tout l'art imaginable les vices des digeſtions,

l'épaiſſeur & la ſéchereſſe du ſang & des différens récrémens : la ſituation de l'eſprit, la mélancolie & la triſteſſe gâteront en un jour tout ce que vous aurez gagné en quinze jours par des remédes les plus appropriés.

De ſorte que pour mettre à couvert Madame de tous les différens accidens qui la tourmentent depuis ſi long-tems, on ne doit s'appliquer qu'à ſaper, s'il eſt encore poſſible, la premiere & l'unique cauſe qui les produit; & comme ce n'eſt que par la ſuſpenſion des eſprits qui doivent couler dans les organes de la circulation & dans tous les couloirs du corps, que le ſang & ſes différens récrémens ſont entretenus dans un épaiſſiſſement vicieux ; il eſt plauſible qu'on ne pourra jamais ramener la maſſe des liqueurs à une fluidité naturelle qu'en faiſant couler naturellement

rellement & largement les eſprits dans les nerfs des principaux organes.

Comme ce n'eſt que par une trop grande application d'eſprit à certains objets déſagréables ou triſtes de leur nature que le cours des eſprits eſt arrêté dans le cerveau, il eſt aiſé d'en conclure que ſi Madame ne change ſa maniere de penſer ; ſi elle ne cherche avec exactitude à croiſer & effacer les idées triſtes qui l'occupent ; ſi elle ne travaille avec ſoin à les combattre par des voyages de longs cours, par tous les amuſemens honnêtes qu'elle peut prendre, par des compagnies agréables qui ne peuvent manquer à une perſonne de ſa qualité & de ſon caractere d'eſprit, on travaillera toûjours auſſi inutilement qu'on l'a fait juſques ici, pour guérir Madame des différens maux qui

la travaillent tour-à-tour. Je ne doute point que si elle faisoit un voyage à Paris & qu'elle y fît un long séjour, elle n'y trouvât assez d'occasions d'amusemens & de dissipations pour changer en mieux la situation de son esprit, & qu'elle n'y jouît d'une meilleure santé, pourvû qu'elle voulût s'assujettir à un bon régime tel que je lui conseille de garder dès aujourd'hui, n'étant nullement d'avis qu'elle fasse aucune sorte de remédes : le régime de l'esprit aussi bien que celui du corps, me paroissent plus que suffisants pour la soulager de toutes ses incommodités.

J'en ai dit assez par rapport au régime de l'esprit, si Madame veut bien l'entendre & si elle est persuadée, comme je le suis, que la mauvaise situation de l'esprit est la véritable & unique cause des trois quarts des mala-

dies, & que ce n'eſt qu'à cette cauſe que les plus opiniâtres doivent leur naiſſance, leur progrès & leur réſiſtance ; je me borne donc au régime qui ſuit.

Madame évitera le ſalé, & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le poiſſon, & le maigre, le fromage & le laitage, la ſucrerie & toutes ſortes de fruits, ſe réduiſant au potage, au bouilli & au rôti ; elle dînera raiſonnablement & ſoupera très-légerement, ſouvent avec un ſimple potage & une aîle de poulet ; elle ne boira à ſon ordinaire que de l'eau dans laquelle on infuſera à froid un paquet de ſcolopendre ou de pimprenelle, & elle ne prendra ni thé, ni caffé, ni chocolat, & à la place de toutes ces ſortes de boiſſons, elle avalera tous les matins à ſon réveil trois ou quatre gobelets d'une infuſion d'ar-

moise & de feuilles de tilleul en guise de thé.

Pour tout remède je ne lui conseille que de fréquens lavemens d'eau de riviere, qu'une diéte sévére, & que la saignée lorsque les accidens seront très-pressants, comme ils le seront sans doute jusqu'à ce qu'elle ait remédié à la cause principale, laquelle (je le repete) n'est point à la portée des remédes, son bon esprit lui servira mieux pour la combattre que tous les remédes qu'on sçauroit employer, & il n'y a de remédes opposés à cette cause que l'amusement & la dissipation.

Les fluxions de Madame sur les dents & sur le sein céderont comme les autres accidens au bon régime, pourvû qu'elle se tienne à couvert du vent & du serein. Celle du sein mérite qu'on y tienne dessus une piéce

de moleton pour y ſoûtenir la tranſpiration.

XIX.

Pour la Colique inteſtinale.

Mademoiſelle n'ayant point de vomiſſement dans ſes douleurs de colique, & ne rendant jamais ni ſable, ni gravier ; ſes urines n'étant chargées, ni briquetées après les attaques, on ne peut la qualifier ni de néphrétique ni d'hépatique : elle eſt néceſſairement inteſtinale, & une ſuite naturelle d'un bouillonnement des matieres dans l'inteſtin colon qui eſt vivement irrité. Ce qui donne lieu de le penſer, c'eſt la ſituation & l'étendue de ſa douleur qui répond préciſement à la route que tient ce boyau dans le bas-ventre, & il eſt mal aiſé d'en trouver une autre cauſe dans les reins & dans le foye ſans avoir

quelque signe plus particulier du côté des urines, & sans être plus parfaitement instruit de l'état où se trouve le foye & le reste des parties du bas-ventre, tant avant l'attaque de sa colique que dans le tems qu'elle l'a; d'ailleurs il est mal aisé de comprendre que cette colique la prît si régulierement toutes les nuits pour la laisser en repos pendant le jour, si elle étoit néphrétique ou hépatique. Il est plus naturel de penser que son estomac ne digerant pas facilement ce qu'elle mange, laisse une impression de crudité nidoreuse dans les matieres qui se précipitent dans le colon, lesquelles se digerent pendant le jour, s'exaltent pendant la nuit, & causent des irritations douloureuses aux tuniques du colon qui mettent en mouvement irréguliers les esprits qui sont renfermés dans

tous les nerfs ſympatiques de cet inteſtin qui mettent en action toutes les parties où ils aboutiſſent : enſorte qu'on peut avec grande raiſon qualifier cette colique de convulſive & d'hiſtérique, & elle eſt encore plus difficile à guérir que la nephrétique & l'hépatique, ſur-tout ſi Mademoiſelle continue à nourrir ſon chagrin qui paroît avoir été l'unique cauſe du dérangement de ſa ſanté, & des digeſtions imparfaites qu'elle a faites depuis ce tems-là.

De ſorte que pour la guérir de cette colique incommode, on ne doit avoir d'autre vûe que celle de corriger la crudité nidoreuſe de ſes digeſtions qui donne lieu à toutes ces fermentations vicieuſes qui arrivent dans les inteſtins.

Pour cet effet, le chagrin ayant été la premiere cauſe du déran-

gement de son estomac, on travailleroit inutilement à la soulager, si elle continuoit à se livrer aux idées chagrinantes qui l'ont occupée. Il faut qu'elle travaille à s'en défaire & à les croiser par une dissipation continuelle, par se tenir en compagnie agréable toute la journée, & par tous les moyens convenables & pratiquables qu'elle pourra trouver pour éviter de se trouver vis-à-vis d'elle-même & de ses pensées, pour faire succeder la joye & la gayeté à la situation triste où elle a été.

A cette grande précaution il faut ajoûter celle du régime parfait, c'est-à-dire, qu'elle doit éviter avec soin le salé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patisserie, la viande noire, le fromage, le laitage, la sucrerie, le poisson, le maigre, manger du potage avec quantité de

laitue soir & matin, & très-peu de viande le soir ; il est même très à propos qu'elle se tienne huit ou dix jours sans en manger le soir: & comme le chagrin se réveille pour l'ordinaire la nuit, lorsqu'on est dans son particulier, qu'on n'a aucune occasion de dissipation & que la situation où le chagrin met l'esprit, arrête les esprits dans le cerveau & les empêche de couler à l'ordinaire dans l'estomac & dans l'intestin, & que dans cette occasion les digestions tant des alimens que des matieres qui s'en séparent, & qui tombent dans le colon, doivent se faire beaucoup plus mal, prendre des fermentations vicieuses & élever beaucoup de vents, il est nécessaire pour mettre le calme dans ses esprits qu'elle prenne ou la décoction d'une grosse tête de pavot en se couchant, ou une doze de gouttes

anodynes qui puiſſent la porter au ſommeil pendant une quinzaine de jours.

A l'égard des remédes, il faut qu'elle prenne deux ou trois lavemens d'eau par jour pour vuider les matieres qui bouillonnent la nuit ; qu'elle prenne auſſi le bouillon qui ſuit pendant quinze jours.

Prenez une livre de ruelle de veau, faites-en un bouillon dans lequel on fera bouillir une once de racine de patience ſauvage & de feuilles de creſſon d'eau, de pimprenelle, de cétérac & de ſcolopendre une demi-poignée de chacune ; on le paſſera & on y diſſoudra un gros de ſel admirable de Glauber pour le prendre tous les matins à ſon réveil ; elle prendra enſuite le vin martial qui ſuit pendant deux mois.

Prenez une once de limure de

fer, & autant de la racine de garence, avec demie once de la racine de la grande valeriane : jettez ces drogues dans une pinte de vin blanc : laiſſez-les-y pendant deux ou trois jours ; tirés enſuite le vin au clair, pour lui en donner un demi verre le matin lorſqu'elle ſe met à table pour dîner & autant le ſoir avant ſouper ; obſervant de la purger de quinze en quinze jours durant l'uſage du vin martial dans le bouillon ci-deſſus, en y délayant deux onces de manne.

Elle ſe réduira à ne boire que de l'eau pendant trois mois.

XX.

Pour la Mélancolie.

Il y a trop de liaiſon entre l'eſprit & le corps pour qu'ils ne ſe reſſentent pas mutuellement des mauvaiſes ſituations où l'un & l'autre ſe trouvent aſſez ſou-

vent ; & quoique l'expérience générale & journaliere des Médecins doive les perſuader que les grandes paſſions de l'ame, le chagrin, la triſteſſe & la colere, cauſent des dérangemens dans le corps bien plus conſidérables & bien plus opiniâtres que toutes les autres cauſes ſenſibles qui alterent le corps & le rendent malade, & qu'ils ſoient très convaincus que les accidens corporels, qui dépendent des paſſions de l'ame, ſont tout-à-fait hors de la portée des remédes, que les remédes même ne font que les augmenter & les aigrir ; ſoit qu'ils n'y faſſent aucune attention ou qu'ils ſe laiſſent ſurprendre par l'importunité & par les plaintes des malades, ils ordonnent des remédes pour des incommodités qui ne ſont que les effets d'une cauſe ſupérieure à laquelle ils ne peuvent attein-

dre, auſſi en ſont-ils fort mal payés ; & quoique les remédes qu'ils ont preſcrits ſoient d'eux-mêmes très-innocens & d'un bon uſage en toute autre occaſion, ils ont le chagrin de voir les malades ſe déchaîner contre eux, & leur imputer, quoique ſans raiſon, l'augmentation des accidens qu'ils avoient auparavant, & la cauſe de tous ceux qui ſurviennent dans le cours de pluſieurs années.

Je ne ſuis pas donc ſurpris que Monſieur, qui ne ſçait pas comment un chagrin cuiſant peut déranger les fonctions naturelles du corps, & qui ne s'eſt pas encore aviſé d'en attribuer la cauſe à ſon chagrin, ſe plaigne ſi amerement d'une ſaignée de deux palettes qu'on lui a preſcrite, & qu'il la regarde comme le principe de divers accidens qui le tourmentent.

Pour redresser ses idées sur ce sujet, il faut qu'il se mette au fait de ce que peuvent opérer les passions de l'ame sur le corps, & spécialement le chagrin cuisant & interessant qui ne cesse de se présenter continuellement l'objet jour & nuit, de sorte qu'il faut nécessairement pour en soûtenir l'idée que les esprits soient retenus dans le cerveau, que leur cours soit considérablement suspendu, qu'il en coule moins en conséquence dans les nerfs de toutes les parties. Comme ce n'est que par l'influence non interrompue des esprits que le ressort des organes de la circulation se soûtient en vigueur, il est plausible qu'il doit agir plus mollement sur le sang, qu'il en doit être moins broyé & marcher plus lentement ; d'où il s'ensuit que ses parties doivent s'affaisser & se lier les unes avec les autres, &

devenir en conſéquence plus collant & plus épais, ainſi que tous les fluides qui en ſortent, que dans l'état naturel; que tous les récrémens de la maſſe du ſang, que la bile ſur-tout, & la ſalive, ayant pris plus de conſiſtance qu'il ne leur en faut & étant moins animées par l'influence des eſprits, doivent diſſoudre plus mollement les alimens & n'en tirer qu'un ſuc aigri, gluant & viſqueux, bien plus propre à entretenir l'épaiſſiſſement du ſang qu'à lui rendre ſa fluidité naturelle, & de-là s'enſuit toute la bizarrerie des accidens qui tourmentent Monſieur. Un ſang trop épais ne fournit que très-peu d'eſprit pour fournir au jeu du reſſort des organes; un ſang trop épais ne traverſe que difficilement les poûmons, il héſite dans ſa marche & jette le cœur dans une palpitation ou trem-

blement, ce qui met le corps dans un anéantissement & dans la crainte d'une fin prochaine. En conséquence de la même cause & des altérations de la bile & de la salive, l'estomac & le ventre doivent se remplir de vents, & le ventre devenu paresseux doit ramasser beaucoup de matiere dont la fermentation sourde & la communication de divers levains qui s'en élevent dans la masse du sang, doivent y exciter un mouvement sourd qui le dispose à lâcher beaucoup de matiere de l'insensible transpiration en forme de sueur, sur-tout pendant la nuit.

Voilà les suites fâcheuses qu'une idée chagrinante peut produire dans toute l'œconomie du corps : & il est bien aisé que comme les remedes ne peuvent absolument avoir aucune prise sur les idées de notre esprit,

on les employera toûjours très-inutilement pour guérir & pour modérer les accidens corporels que de telles idées auront produits.

Ces accidens d'ailleurs très-incommodes & très-effrayans ſeront donc incurables, & il n'y a point de remédes dans la médecine pour les guérir. Cette derniere partie eſt très-vraie & Monſieur en doit être bien perſuadé par ſa propre expérience. Il avoue n'être guéri de ſes premieres vapeurs qui l'ont tourmenté pendant trois ans, que lorſqu'il eut abſolument abandonné les remédes. Ce mal n'eſt donc point incurable ? oui, il eſt un remède infaillible. C'eſt de ne lui oppoſer aucune ſorte de remédes de la médecine ordinaire. Il en eſt de plus efficaces, d'un ordre ſupérieur à la médecine corporelle & qui

ſuppoſent toûjours le principe général ſur lequel on table dans la cure des maladies, qu'il faut combattre les cauſes des maladies par leur contraire. Les voici donc ces remédes infaillibles.

La cauſe de tous les accidens de Monſieur ne vient que d'un chagrin qu'il a eû, qui a produit & entretient encore tous les accidens effrayants qui le travaillent. Quel moyen de combattre une idée chagrinante qui tourmente jour & nuit l'eſprit? Ce ne ſera pas en la choïant, pour ainſi dire, en ſe renfermant dans une chambre & entre quatre rideaux, pour ne pas la perdre de vûe: ce ne ſera pas en évitant la compagnie, la promenade, ou la diverſité des objets qui peut divertir & croiſer l'idée dominante qui fait toute l'occupation de l'eſprit, & qui le pénétre, pour ainſi dire, juſ-

qu'au centre. Monſieur ne l'éloignera de ſon eſprit que par des idées contraires, dont la principale, & qui doit ſervir de baze à toutes les autres, eſt la perſuaſion où il doit être que ſon mal ne vient que des vapeurs mélancoliques très-importunes à la vérité & très-effrayantes, mais qui dans le fonds n'entraînent aucun danger pour la vie. Pour s'en convaincre, il faut qu'il ſe rappelle le nombre de fois qu'il a cru ſuccomber à la violence des accidens qu'il a eû, & combien de fois il eſt revenu, après s'être vû à deux doigts de la mort : il faut qu'il faſſe réflexion qu'un médecin qui après quarante ans d'expérience ne conſeille aucune ſorte de remédes pour combatre les divers accidens qu'on a expoſés, mérite d'être cru, du moins s'il paſſe pour homme de probité & un peu clairvoyant.

Cela supposé quelles idées peut-on opposer à l'idée chagrinante qui occupe Monsieur, à laquelle peut-être a succédé celle de croire toutes les fonctions du corps dans un dérangement général ? ou des idées gayes, ou une succession non interrompue d'idées indifferentes. Mais on n'est pas le maître de se donner de soi-même des idées gayes & réjouissantes lorsqu'on est occupé d'une idée chagrinante qui se présente continuellement à l'esprit, malgré qu'on en ait. Il est vrai ; mais on est maître de se procurer ces idées gayes par une compagnie choisie de personnes gayes & amusantes ; & le malheur est qu'au lieu de les chercher avec soin, on les fuit & on les évite, & que si le hazard fait qu'on s'y trouve engagé, on ne s'y tient qu'avec ennui & sans s'intéresser

en aucune maniere à tout ce qui s'y dit.

Quel malheur de connoître ſi mal dans ces occaſions ſes véritables intérêts, & de ne pas ſuivre l'impreſſion de la nature la mieux gravée dans l'eſprit humain ! nous naiſſons tous avec un grand déſir d'être heureux, & une haine implacable contre les maux qui troublent notre bonheur & notre tranquillité. En avons-nous dans le corps ? nous cherchons tous les moyens poſſibles pour nous en délivrer. Or eſt-il dans le corps de plus grands & de plus inſupportables que ceux de l'eſprit, qu'un chagrin cuiſant qui trouble jour & nuit notre repos ? Non : cependant l'impreſſion de la nature pour le bien-être, & pour le bonheur, ne ſe fait plus ſentir, & bien loin de chercher les moyens les plus propres à nous délivrer

de nos maux, nous travaillons au contraire à les rendre plus piquants & plus insupportables. Il faut donc travailler avec soin à redresser la conduite de son esprit, en travaillant avec étude à détruire les idées pénibles & chagrinantes qui le tourmentent. Il est aisé de chasser celles qui regardent la souffrance du corps, & d'en diminuer la violence par l'idée consolante que Monsieur doit avoir, que tous ses maux ne sont réellement que des mouvemens de vapeurs qui n'attaquent jamais le fond de la vie, quelques incommodes qu'ils soient. Or je puis assurer Monsieur, avec toute la sincérité d'un honnête homme, que sa maladie ne le jettera dans aucun péril pour la vie, pour peu qu'il veuille s'aider & se faire un plaisir de combattre les idées qui l'affligent, & il n'est pas possible

d'y réuſſir & de les effacer qu'en leur ſubſtituant continuellement de nouvelles idées, qu'on ne peut ſe procurer que par des compagnies agréables, par le commerce de gens d'eſprit & de grande gayete, qui ſoient en état de depaïſer une imagination frappée de quelque objet peu agréable, par des promenades fréquentes & en changeant continuellement de lieu. Il n'eſt pas poſſible, quelque enracinée que ſoit l'idée affligeante, qu'elle ne cede à une longue pratique de ces conſeils, & il eſt impoſſible que Monſieur ſe tire du triſte état où il ſe trouve, & qu'il ne le regarde comme deploré, par les remédes ordinaires de la médecine, s'il n'exécute ce que je lui conſeille.

Je ne lui en propoſerai donc point d'aucune eſpéce qui puiſſe être de quelque activité. J'en demeure à l'eſſentiel, qui conſiſte

dans le régime de l'esprit ; mais on doit l'appuyer d'un régime fort exact par rapport à la maniere de vivre.

Il faut qu'il évite soigneusement le salé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patisserie, la viande noire, le fromage, le laitage, toutes sortes de fruits crus, le poisson & le maigre, les pois, les féves & les haricots, & qu'on n'emploie dans ses potages que de la simple laitue. Il dînera raisonnablement, & se contentera d'un potage le soir. Il s'appliquera sur-tout à bien mâcher ce qu'il mange, & ne boira à son ordinaire que de l'eau, dans laquelle on tiendra toûjours un bouquet de pimprenelle. Il prendra journellement un lavement d'eau soir & matin ; il ne boira ni thé, ni caffé, ni chocolat, & à la place de ces sortes de boissons il prendra tous les matins trois

trois ou quatre taſſes d'une légere décoction de trois ou quatre feuilles de bourrache en guiſe de thé.

Comme il eſt très-important qu'il ſe retire du lit où il ne ſe tient que trop, il faut qu'il s'accoûtume petit à petit à ſe lever & à donner un peu d'air dans ſa chambre pour s'y accoûtumer ſans riſque de s'enrhumer. Il faut auſſi qu'il faſſe entrer dans ſa chambre d'abord une ſeule perſonne pour l'entretenir, puis deux, trois, quatre, &c. à meſure qu'il ſentira plus de courage; mais c'eſt toûjours aux conditions qu'il n'entretiendra jamais la compagnie du détail de ſes incommodités; car ce ſeroit le moyen de gâter tout, & de graver de plus en plus dans ſon cerveau les idées qu'il en faut chaſſer & qu'il faut uſer.

XXI.

Pour la Poulmonie.

Le crachement de sang qui a précédé celui des matieres purulentes, la fiévre lente qui s'y est jointe ne laisse aucun lieu de douter que les tubercules du poûmon qui ont donné lieu au crachement de sang n'ayent enfin supuré ; & que la fiévre lente avec ses redoublemens nocturnes ne soit entretenue par l'acrimonie de la matiere qui transpire dans les vaisseaux qui environnent les tubercules qui sont tombés en pourriture.

Les choses étant en cet état, on ne peut avoir d'autre vûe pour soulager Madame de Fontenay que celle de prévenir la fonte totale de la masse de son sang, en délayant la saumure caustique que les tubercules qui supurent lui communiquent journelle-

ment, & en l'adouciſſant & en embaraſſant les parties tranchantes qui la compoſent.

Pour cet effet Madame boira légérement la tiſanne qui ſuit pendant trois ſemaines.

Prenez trois gros de l'écorce de tête de pavot & deux gros de cachou brut, faites-les bouillir un demi-quart-d'heure dans deux pintes de la décoction de deux onces de réglisſe, & on y ajoûtera en rétirant le coquemare du feu des feuilles de ſcolopendre, de politric, & de cétérac une demie poignée de chacune; on paſſera ſoudain l'infuſion de ces plantes avant qu'elles ſoient réfroidies, & Madame en boira largement toute la journée.

Elle prendra tous les matins pendant ce tems-là le bouillon qui ſuit.

Prenez une livre de veau

bien dégraiſſé : faites-en un bouillon dans lequel on fera bouillir légérement des feuilles de paſquerette & de mouron une demie poignée de chacune ; on le paſſera, & Madame le prendra le matin à ſon réveil, & le ſoir en ſe couchant : on rendra ce bouillon légérement purgatif en y délayant dix gros de manne, au milieu & à la fin, après quoi elle prendra l'opiate qui ſuit pendant quinze jours.

Prenez de la terre de lemnos & du cachou une once de chacun, extrait de kinkina trois gros, fleurs d'hypéricum & de roſes de Provins en poudre ſubtile, demie once de chaque ; formez en une opiate avec le ſirop Diacode, dont Madame prendra un gros le matin à ſon réveil, un autre avant dîner, & un troiſiéme en ſe couchant.

Cela fait elle prendra le la

d'âneſſe un grand verre tous les matins, après avoir avalé une priſe de l'opiate ci-deſſus, & cela pendant quinze jours ; & ſi le lait ne ſe gâte pas, elle en prendra une ſeconde priſe le ſoir en ſe couchant, continuant ainſi quinze autres jours, après leſquels on la mettra tout-à fait au lait pour toute nourriture, c'eſt-à-dire, qu'elle dînera & ſoupera avec un potage au lait de vache ou avec du ris au lait, ou du lait avec du pain, qu'on accompagnera de deux œufs frais, obſervant de la purger de quinze en quinze jours, avec une once & demie de manne dans la priſe de lait d'âneſſe du matin.

En tout cela il faut avoir recours à la prudente obſervation du Médecin ordinaire qui décidera ſur les premiers eſſais s'il en faut continuer l'uſage ou l'interrompre : en attendant on la

réduira à ne manger de la viande blanche que le matin avec du potage ou avec du ris, & elle se contentera d'un potage & d'un œuf frais le soir, continuant toûjours l'usage de la tisanne cidessus.

XXII.

Pour les abscès de l'oreille.

Les abscès de l'oreille n'y laissant jamais que de très-mauvaises cicatrices, c'est-à-dire, ou des callosités ou quelques mauvaises chairs molasses; il n'est pas surprenant qu'ils se renouvellent souvent à la moindre occasion, soit que le sang se gonfle un peu plus qu'à l'ordinaire, soit qu'il prenne un peu plus de consistance ou qu'il se porte en plus grande quantité dans les artéres de la tête, & c'est à cette derniére occasion que Madame a eûe ce dernier abscès. La gêne où sont

les vaiſſeaux du bas-ventre dans une femme groſſe, fait que le ſang qui ne peut s'y diſtribuer auſſi facilement qu'en tout autre tems, ſe réfléchit & ſe porte en plus grande quantité qu'à l'ordinaire dans les vaiſſeaux de la tête : il déborde aiſément & creve les vaiſſeaux des parties qui lui réſiſtent le moins. Les conduits de l'oreille de Madame ſont ſans doute les parties de la tête, dont le tiſſu eſt moins ſerré ; & on en peut juger par les différens dépots qui s'y ſont faits. Faut-il s'étonner ſi étant groſſe le malheur d'avoir un nouvel abſcès dans le conduit de l'oreille lui eſt arrivé de nouveau, y ayant été ſujette pluſieurs fois auparavant ? Le malheur de ces retours, c'eſt la dureté d'oreille que les différentes ſuppurations qui ſe ſont faites dans le canal ont accoûtumé de produire

par le relâchement du tympan.

Desorte que pour prévenir la surdité qui est l'accident le plus intéressant, on ne doit avoir d'autre vûe que celle d'amener à une parfaite cicatrice le dernier abscès qu'elle a vuidé par le conduit de l'oreille, d'en empêcher le retour & de fortifier la membrane du tympan, & de l'entretenir dans un ressort suffisant pour le faire trémousser naturellement par les causes ordinaires du son.

La grosseſſe de Madame ne permet pas d'employer des remédes internes pour remplir les indications proposées, on ne peut dans cette occasion qu'empêcher que le sang ne se porte en grande quantité dans les vaisseaux de la tête, & cela en diminuant de tems en tems son volume. Elle tirera de la fréquente saignée deux avantages

conſidérables : l'un que ſa groſſeſſe en ira beaucoup mieux, & l'autre qu'elle en accouchera plus heureuſement.

Il faut joindre à la ſaignée fréquente un bon régime ; car on ne gagne rien par la ſaignée, lorſqu'on mange exceſſivement, ou que l'on mange des choſes qui, ou font bouillir le ſang, ou lui donnent plus de conſiſtance : ainſi Madame doit éviter ſoigneuſement le ſalé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le fromage & le laitage, la ſucrerie & toutes ſortes de fruits crus : elle doit dîner raiſonnablement & ſouper très-légerement.

A l'égard de l'oreille, il faut la nettoyer d'abord pendant pluſieurs jours avec l'eau de Balaruc qu'on y injectera tiede, & cela pendant huit ou dix jours, après leſquels on y injectera deux

fois le jour, matin & soir, l'infusion suivante.

Prenez un demi-septier d'eau-de-vie, jettez y des fleurs d'hypéricum, de petite absynthe, de la véronique, une grosse pincée de chaque; laissez-les-y infuser pendant vingt-quatre heures, & ayant passé l'infusion on en jettera quelques goutes dans le conduit de l'oreille malade, & cela pendant un mois. Cela fait elle recevra la fumée de la même eau-de-vie qu'on fera bouillir dans une petite écuelle, & elle recevra, dis je, la vapeur au moyen du canon d'un entonoir qu'on renversera sur l'écuelle : il faut pour cela que le canon de l'entonoir soit fort long pour que Madame soit fort éloignée du réchaut sur lequel on aura mis l'écuelle d'eau-de-vie altérée de toutes ces plantes, & à laquelle on pourra ajoûter dans cette

opération une pincée des feuilles de thim & de romarin.

Quand Madame prendra cette fumigation, elle aura la précaution de boucher ſes oreilles avec du coton mouillé d'eau de la reine d'Hongrie.

Sur le tout elle doit éviter ſoigneuſement le vent & le ſerein, & il faut encore qu'elle tienne ſes oreilles bouchées avec du coton, lorſqu'elle s'expoſe au grand air.

XXIII.

Pour la palpitation de cœur.

La palpitation de cœur de Mademoiſelle, n'étant qu'une ſuite de l'épaiſſiſſement de ſon ſang qui l'empêche de traverſer les vaiſſeaux du poûmon & le fait regonfler dans le ventricule droit du cœur : & l'épaiſſiſſement du ſang n'étant qu'un

produit des mauvaises digestions d'un chile aigri, gluant & visqueux qui blessent également l'estomac & la liberté de la circulation, lorsqu'il est porté dans les vaisseaux du sang; on ne doit avoir d'autre vûe pour la mettre à couvert de ces sortes d'incommodités, que celle de corriger la crudité de la salive de son estomac & des intestins, & cela en rendant à toute la masse des liqueurs sa fluidité naturelle.

Pour remplir ces vûes on a moins besoin d'employer les remédes fondants les plus efficaces qu'un grand régime & pour le corps & pour l'esprit; d'autant plus que Mademoiselle est bien réglée par rapport à ses purgations lunaires, & que cette évacuation allant bien, il est à présumer que le reste des couloirs est en plein exercice de leur fonction naturelle, & que d'ail-

leurs il n'eſt fait mention dans l'expoſé du mal d'aucun excès extraordinaire dans la maniere de vivre de Mademoiſelle; qu'enfin il n'y a que les différentes ſituations de l'eſprit qui raniment les maux d'eſtomac & la palpitation de cœur.

Sur ce pied là il faut regarder les paſſions de l'ame de Mademoiſelle, ſes chagrins & ſes peines d'eſprit, comme la principale cauſe de ſes mauvaiſes digeſtions qui lui attirent les maux d'eſtomac & la palpitation de cœur. Pour que tout cela arrive, il ne faut qu'une légere ſuſpenſion dans le cours des eſprits qui doivent animer la ſalive de l'eſtomac pour en affoiblir l'activité & pour la rendre malpropre à diſſoudre les alimens en petites parcelles. Elle ne peut en cet état que les tourner en un ſuc gluant & viſqueux. On ne s'aviſe guere

d'accuſer cette cauſe de mauvaiſes digeſtions ; c'en eſt pourtant une des plus puiſſantes & des plus ordinaires : elle eſt fondée dans la conſtruction du corps, & dans la maniere que la nature a employée pour exciter en nous & nos ſentimens & nos penſées : ce n'eſt qu'à la faveur d'un fluide ſpiritueux qu'elle remue les fibres du cerveau, & c'eſt une néceſſité pour ſoûtenir l'idée de quelque objet que ce ſoit qui nous intéreſſe beaucoup, que les eſprits ſoient arrêtés dans le cerveau, qu'ils coulent en moindre quantité dans toutes les parties ; & l'eſtomac ſe doit ſentir plus que les autres de ce retranchement. Cela étant, il eſt aiſé de voir qu'il eſt impoſſible de combattre cette cauſe par les remédes ordinaires, & qu'on ne peut réuſſir à chaſſer une paſſion facheuſe de l'eſprit

que par celle qui lui eſt contraire, le chagrin par la joye & par la diſſipation. Je ſçai qu'on n'eſt pas maître de ſe donner de la joye, ni de la diſſipation ſoi-même, mais on l'eſt toûjours d'en aller chercher les occaſions, & de fuire la ſolitude, qui eſt la mere nourriciere du chagrin & de la triſteſſe : cela veut dire que ſi Mademoiſelle veut ſe guérir de ſes maux d'eſtomac & de ſes palpitations de cœur ; il faut qu'elle évite toutes les occaſions de chagrin, & qu'elle cherche avec étude toutes celles d'amuſemens & d'occupations.

A cette précaution il faut ajoûter celle d'éviter avec ſoin le ſalé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le fromage, le laitage, le poiſſon & le maigre, la ſucrerie, la ſalade, toutes ſortes de

légumes, & toute sorte de fruits crus. Il faut qu'elle dîne raisonnablement avec du bouilli & du rôti, & qu'elle se contente d'un potage ou d'une aîle de poulet le soir ; qu'elle se mette à l'eau pour toute boisson pendant six mois, & qu'elle prenne journellement un ou deux lavemens d'eau pour se tenir le ventre libre. Elle prendra tous les matins deux ou trois tasses d'une légere infusion de feuilles d'armoise en guise de thé. Les remédes purgatifs, aussi bien que les stomachiques ordinaires, ne feront qu'augmenter ses vapeurs ; car son mal n'est autre chose, & ne mérite d'autre remédes.

XXIV.

Pour la disposition à la Fistule Lacrymale.

Pour prévenir la formation de

la fiſtule lacrymale dont Mademoiſelle eſt menacée, & la carie des os du ſac, il faut exactement obſerver le régime qui ſuit.

Il faut éviter ſoigneuſement le ſalé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le fromage, le laitage, la ſucrerie, toute ſorte de fruits crus & de légumes, boire peu de vin, jamais de liqueurs ni vin de liqueurs, éviter le vent & l'humidité, & ſe purger tous les trois mois avec un gros de rhubarbe qu'on fera bouillir légerement dans un grand verre de décoction légere de kinkina dans lequel on diſſoudra deux onces de manne & un gros de ſel végétal. Il ne faut point mettre d'oignons dans les potages.

A l'égard des yeux larmoyans il faut ſe ſervir du collyre ſuivant pendant long-tems.

Prenez demi-septier d'eau-de-vie commune, une once de graine de fenouil, des feuilles d'euphraise & de ruë une poignée de chaque, que vous laisserez infuser pendant deux jours pour en jetter deux goutes dans chaque œil, deux ou trois fois par jour. Il faut presser le sac quatre ou cinq fois le jour pour empêcher que les larmes ne s'aigrissent & ne croupissent. Si le globe de l'œil s'enflame, c'est une marque que les larmes qui régonflent du sac ont pris de l'acrimonie & de la causticité, & pour lors il faut faire souffler quatre ou cinq fois le jour de la tuthie préparée & toute séche. Le principal est le régime; c'est pourquoi Mademoiselle fera bien de se réduire pendant plusieurs jours au potage.

XXV.

Pour la foibleſſe & l'exténuation du corps.

On ne peut imputer qu'à la crudité & à la crudité nidoreuſe de l'eſtomac de Monſieur, l'exténuation & la foibleſſe où il eſt tombé depuis quelque tems. Rien ne marque mieux l'indigeſtion que la peſanteur & l'abattement de tout le corps qui ſuit de près ſes repas. Rien ne caracteriſe mieux la crudité nidoreuſe de l'eſtomac qu'un flux d'urine immodéré qui ne peut arriver ſans une pareſſe exceſſive du ventre. Tout cela eſt ſans difficulté quand on examine avec attention les accidens qui arrivent après l'uſage des nourritures ordinaires. C'eſt une néceſſité abſolue qu'elles ayent mal tourné dans l'eſtomac, lorſque le corps bien loin d'en devenir

plus fort en devient plus foible & s'amaigrit. Il n'eſt donc queſtion pour guérir Monſieur, que de corriger la crudité nidoreuſe de ſon eſtomac ; mais pour y réuſſir il faut néceſſairement en développer la cauſe. On voit bien d'abord que ce ne peut être qu'une mauvaiſe digeſtion de la ſalive de l'eſtomac qui tourne les alimens en une eſpéce de ſuc d'un goût & d'une odeur de rouï, qui eſt à peu-près l'idée qu'on peut donner de cette crudité nidoreuſe : mais il n'eſt pas aiſé de trouver la cauſe ou les cauſes qui altérent la ſalive, & qui l'empêchent d'extraire un chyle bien conditionné des alimens qu'on a pris. Pour les découvrir ces cauſes, il faut rappeller tout ce qui peut avoir donné lieu à cette altération vicieuſe de la ſalive. Or il y en a une bien certaine, qui eſt celle qui a donné lieu au

grand dérangement des digeſtions de Monſieur, je veux dire, l'uſage du lait qui a mal réuſſi cette derniere fois, & qu'on a été obligé d'abandonner : un lait aigri qui paſſe dans les vaiſſeaux ne peut manquer d'y épaiſſir tout le corps de la lymphe, ainſi que tous les récrémens qu'elle fournit à tous les différens couloirs du corps ; & la bile qui eſt ſans doute le plus épais, devenue par-là plus épaiſſe, plus glutineuſe & plus réſineuſe, & coulant plus lentement & plus difficilement dans ſes vaiſſeaux excrétoires, doit néceſſairement ſe ſeparer en moindre quantité, & s'accumuler inſenſiblement dans les vaiſſeaux du ſang, & s'allier avec le reſte des récrémens. Il s'en mêle néceſſairement quelque partie avec la ſalive des parotides, celle de l'eſtomac, du pancréas, & des glandes inteſtinales;

& c'eſt proprement à cauſe de ce mêlange des parties de la bîle avec la ſalive qui en change la qualité, que Monſieur eſt tombé dans l'inappétence. C'eſt à ce même mêlange des parties bilieuſes qu'il faut rapporter cette impreſſion d'ardeur & de rouï que prend le chyle dans l'eſtomac.

C'eſt par ces mêmes parties de bile retenues dans les vaiſſeaux, que s'entretient, à l'aide d'un chile rouï, la fiévre lente qui s'eſt allumée depuis quelque tems. C'eſt enfin par l'épaiſſiſſement de la bile qui tombe dans l'inteſtin & par ſon inertie que les matieres ne ſe fermentant que très-lentement & ſourdement dans les gros inteſtins ne les ſollicitent que foiblement, & de loin à loin pour ſe faire chaſſer de leur cavité, & que le ventre de Monſieur eſt devenu pareſſeux.

S'il n'y avoit que cette cauſe de la crudité nidoreuſe de l'eſtomac de Monſieur, de ſa fiévre lente, de ſon abatement & de ſa maigreur ; il ſeroit aiſé de la combatre, & on pourroit ſe flatter de la réduire entiérement ; mais il en eſt une apparente & ſupérieure à tous les remédes de la médecine qui entretient les mauvaiſes diſpoſitions de la ſalive digeſtive & de l'épaiſſiſſement de la bile : c'eſt la mélancolie, le chagrin & la triſteſſe où il eſt tombé depuis que ſa ſanté eſt dérangée. Occupé par trop du mauvais état de ſa ſanté, & livré à ſon chagrin, il ne voit plus rien qui puiſſe lui faire plaiſir, la compagnie lui déplaît & l'attriſte ; il eſt devenu ſolitaire pour s'occuper entiérement des idées affligeantes de ſon état, qu'il croit encore pire & plus dangereux qu'il ne l'eſt en effet.

Qu'arrive-t-il de cette application à des objets auſſi chagrinans ? Les eſprits employés à ſoûtenir les idées qui lui repréſentent ces objets déſagréables, ſont retenus dans le cerveau, ils coulent en moindre quantité dans les nerfs de tous les organes de la circulation : le ſang doit par conſéquent en être moins preſſé & moins broyé, ſa marche en doit devenir plus lente & plus molle & ſa fluidité en doit néceſſairement diminuer. Mais de tous les organes qui ſouffrent de cette ſuſpenſion d'eſprits & de leur retenue dans le cerveau il n'y en a point qui s'en doive plus ſentir que l'eſtomac ; ſa ſalive moins animée qu'à l'ordinaire par l'influence des eſprits, ſe porte plus mollement à ſon ouvrage, à la diſſolution des alimens, & le chyle qui s'en tire en doit venir plus

gluan

gluant & plus visqueux ; & de cause nouvelle d'épaississement de la lymphe du sang & de la bile. D'où il faut conclure que quand on seroit assez heureux pour employer les remédes les plus efficaces pour corriger l'épaississement de la lymphe, on y travailleroit inutilement si on laissoit subsister la derniere cause, étant elle seule capable & de produire & d'entretenir toutes ces mauvaises dispositions du sang, de la bile & de la salive digestive de l'estomac & des intestins. Il faut donc que Monsieur travaille de toutes ses forces à la combattre cette cause qui est tout-à-fait hors de la portée des remédes de la Médecine, & pour y réussir il faut qu'il se propose un puissant motif pour travailler avec étude à chasser le chagrin & la tristesse à laquelle il s'est abandonné, &

il n'en eſt point de plus grand que celui de ſe perſuader que cette ſituation malheureuſe de ſon eſprit eſt ſeule capable non-ſeulement d'entretenir ſes maux, mais de les empirer tous les jours & de le conduire au tombeau.

Comme ce n'eſt point par la raiſon qu'on combat efficacement les paſſions, que ce n'eſt qu'en fuyant les occaſions qui les excitent, & par une grande diſſipation qui procure & qui fait naître dans l'eſprit des idées toutes différentes de celles qui ſoûtiennent les paſſions; c'eſt une néceſſité que Monſieur abandonne ſa chambre & ce particulier qui lui plaît tant, qu'il aille chercher une compagnie agréable & variée, qu'il s'efforce de n'y être pas ſeul, qu'il prête attention aux diſcours qu'on y tient, qu'il entre même dans la converſation, & cela depuis le

matin juſqu'au ſoir, ſans ſe donner aucun moment de particulier pour nourrir ſon chagrin & ſa mélancolie ; & s'il s'en donne quelqu'un, il ne le doit employer qu'à penſer & à ſe perſuader que ſon mal eſt d'une nature à ceder aiſément aux remédes qu'on met en uſage pour l'en guérir, s'il n'y met lui-même aucune ſorte d'obſtacle. Cette penſée eſt aſſez flatteuſe pour croiſer celles qui entretiennent ſa mélancolie & ſon chagrin.

A ces précautions qui regardent la conduite de l'eſprit, il faut joindre un très-grand régime. Il faut que Monſieur évite ſoigneuſement le ſalé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, le fromage, le laitage, la ſucrerie, la ſalade, toutes ſortes de fruits crus, les pois, les féves, les haricots, le poiſſon, le maigre & généralement toutes

sortes de légumes. Il dînera raisonnablement avec du potage, du bouilli, du rôti, qu'il mâchera avec grand soin, & il se contentera d'un potage le soir. On n'employera dans ses potages que la laitue, la poirée, les épinards, la chicorée blanche, jamais d'oignons, celleri, ni autres sortes d'herbes potagéres, & ne boira à son ordinaire que de l'eau dans laquelle on infusera à froid un bouquet de pimprenelle. Ce régime ainsi établi, on ne doit avoir d'autre vûe que celle de dégluer le corps de la lymphe & de la bile pour lui donner un écoulement libre dans l'intestin. Pour cet effet il prendra le bouillon qui suit pendant quinze jours.

Prenez des racines de patience sauvage deux onces & demie, racine de fraisier une once ; faites les bouillir pendant un quart

d'heure dans un bouillon de veau bien dégraiſſé : ajoûtez enſuite des feuilles de bourache, de laitue, de marjolaine, & de beccabunga une demie poignée de chacune pour leur y faire prendre trois ou quatre bouillons: on le paſſera enſuite & on y diſſoudra deux gros de ſel de Polychreſte de ſeignette pour le ſervir au malade le matin à ſon réveil & le ſoir deux heures avant ſon potage, mais ſans ſel de ſeignette.

On lui donnera pendant l'uſage de ces bouillons un lavement d'eau matin & ſoir, & il ſe promenera une heure après l'avoir pris.

Cela fait il fera venir les eaux de Vals pour en boire deux pintes chaque matin pendant huit jours : on le dégourdira & on y ajoûtera chaque jour deux gros de ſel de Polychreſte de ſeignette. Il ſe donnera quatre jours

de repos, après lesquels il reprendra les mêmes eaux pendant huit jours. Cela fait il usera de l'opiate qui suit pendant un mois & demi.

Prenez de la limure d'acier porphyrisée une once, gomme ammoniac demi-once, fleurs de souci en poudre six gros; formez-en une opiate avec la pulpe de casse, dont le malade prendra un gros le matin, avalant par-dessus le bouillon ci-dessus. Pendant l'usage de cette opiate il est nécessaire de prendre un & deux lavemens d'eau par jour; & si le ventre étoit paresseux, il faudroit même faire prendre deux gros de casse extraite avant le dîner, sans mettre en usage aucun purgatif de quelque activité.

XXVI.

Pour la Colique hépatique.

Quoique la suppression des uri-

nes par où commence la colique de Madame, la grande quantité des bouës qu'elle rend lorſque la douleur ceſſe, la douleur de la région du rein droit; quoique toutes ces choſes, dis-je, paroiſſent des ſignes déciſifs pour établir le ſiége du mal dans les reins; quand on raporte tous les accidens de cette colique à leur véritable cauſe, il eſt impoſſible de ne pas conclure que le véritable ſiége du mal eſt dans le foye; que la colique qui en eſt l'accident eſt une véritable colique hépatique, & que les boues que déchargent les reins lorſque la douleur de la colique ceſſe, ne ſont qu'un produit de la bile qui a ſéjourné dans les vaiſſeaux, & que le mouvement fébrile qui s'allume a briſé & allié avec la ſéroſité & le tartre ſalin de l'urine. Enſorte qu'il en eſt de cette évacuation bouëuſe dans cette

colique, comme de celle qu'on observe dans les accès des fiévres tierces, qu'on ne peut raisonnablement imputer qu'au mêlange de la bile retenue dans les vaisseaux, que le bouillonnement du sang a brisée & alliée avec l'urine.

Pour s'en convaincre on n'a qu'à considérer en détail tous les accidens de cette colique, & en chercher la véritable cause. Le premier qui se présente & qui est le plus intéressant, c'est la tension douloureuse du foye. Or le foye ne peut acquérir un plus grand volume & devenir douloureux que par la quantité du sang de la veine porte qui séjourne dans les rameaux hépatiques, qui les détend aussi bien que la membrane du foye, & y cause une douleur tensive. Si le foye de Madame se gonfle dans la colique, s'il devient doulour-

reux, ſi l'eſtomac le devient auſſi, ſi les inteſtins deviennent ſenſibles & ſi le ventre prend plus de volume qu'à l'ordinaire, ce n'eſt que parce que le cours du ſang de la veine porte eſt arrêté dans le foye, & qu'il gonfle tous les rameaux de l'eſtomac & des inteſtins; & voilà la cauſe prouvée de la tenſion douloureuſe du foye, de l'eſtomac & des inteſtins; cauſe qui n'a certainement aucun rapport avec les reins. Il n'eſt plus queſtion que de trouver la cauſe qui arrête le ſang dans les diſtributions de la veine porte des deux côtés, dans celles du foye, & dans celles de l'eſtomac & des inteſtins. Il ne s'en préſente que deux, ou l'épaiſſiſſement ſubit du ſang qui circule dans les parties flottantes du bas ventre, qui l'empêche de traverſer à l'ordinaire les rameaux hépatiques de la veine

porte, pour tomber dans les rameaux hépatiques de la veine cave, ou la compreſſion ſubite de ces mêmes rameaux hépatiques. Or il n'eſt guéres poſſible que le ſang qui circule dans le bas-ventre prenne de la conſiſtance au point d'être obligé de s'arrêter dans les extrêmités des rameaux hépatiques de la veine porte ſans trouver les mêmes difficultés pour traverſer les vaiſſeaux de toutes les autres parties : le ſang qui eſt porté dans les parties flottantes du bas-ventre n'étant pas d'une qualité différente de celui qui va dans le reſte des parties. Il faut donc conclure que le ſéjour du ſang dans les rameaux hépatiques de la porte reconnoît toute autre cauſe qu'un épaiſſiſſement extraordinaire du ſang qui eſt porté dans l'eſtomac & dans les inteſtins. Or il n'y a dans le foye

d'autre cauſe qui puiſſe arrêter le ſang dans les diſtributions de la veine porte, que la compreſſion de leurs extrêmités, & il n'y a rien qui puiſſe les comprimer & les gêner que le gonflement extraordinaire des rameaux du pore biliaire. Si le ſang eſt donc arrêté dans le foye, s'il en eſt plus diſtendu, s'il en devient plus douloureux, ſi le ſang qui revient dans le tronc de la veine porte eſt arrêté dans ſes diſtributions, dans le tiſſu de l'eſtomac & des inteſtins, ſi le volume du ventre augmente, s'il en devient douloureux, ce n'eſt que par le gonflement extraordinaire des rameaux du pore biliaire qui comprime & gêne les rameaux hépatiques de la veine porte & y arrête le cours du ſang.

Mais les rameaux du pore biliaire ne peuvent ſe remplir extraordinairement de bile que

parce qu'elle ne peut s'écouler aisément dans l'intestin, & cet accident ne peut arriver qu'à raison d'un grand épaississement qui la rend trop visqueuse & trop glutineuse, & l'empêche de couler, en quantité proportionnelle à celle qui se forme tous les jours. Les vaisseaux biliaires n'enflent donc extraordinairement, & la bile n'y est retenue & en état de gêner les rameaux hépatiques de la porte que parce que devenue trop épaisse & trop glutineuse, elle ne peut se vuider par le pore biliaire en quantité corréspondante à celle qui se forme tous les jours dans les vaisseaux du sang.

Il résulte deux choses de cet état de viscosité de la bile; l'une qu'il en séjourne une partie dans les vaisseaux du sang; l'autre que celle qui est dormante dans les rameaux du pore biliaire à force

d'y ſéjourner, y prend inſenſiblement un mouvement de fermentation, qu'elle s'y raréfie, & qu'elle porte le diametre des vaiſſeaux biliaires fort au-delà du naturel, & c'eſt alors principalement que le ſang de la veine porte doit être arrêté dans le foye, que ſon volume doit augmenter & devenir douloureux, & que la colique doit arriver.

Et parce que les douleurs de colique doivent accélérer le mouvement du cœur & des artéres, & que le ſang à cette occaſion doit être plus broyé & plus fouëtté, & que la bile dont une partie avoit ſéjourné dans les vaiſſeaux du ſang, ne peut manquer de s'échauffer & de ſe diviſer; il faut néceſſairement qu'en cet état elle devienne plus propre à s'allier avec l'urine; que paſſant avec elle dans les fiſtules urinaires & y coulant plus diffi-

cilement, la quantité des urines diminue; que le rein même, dont les tuyaux sont plus ouverts, donne entrée aux parties de l'urine qui se trouvent les plus chargées des parties de la bile; que ces tuyaux plus engorgés & plus gonflés augmentent considérablement le volume du rein, & causent une tension douloureuse à sa membrane; c'est par cette raison que le rein droit devient douloureux, ainsi que le foye, l'estomac & les intestins.

Et parce que la bile qui fermente dans les vaisseaux biliaires, devenue plus fluide, coule plus aisément dans l'intestin, & y fait une espéce de débordement; c'est une nécessité que l'intestin duodenum qui la reçoit en quantité en soit violemment irrité, & que ses fibres annulaires se mettant en convulsion en expriment une partie du côté de

l'orifice inférieur de l'eſtomac, & le pouſſent dans ſa cavité, qu'y étant portée, elle y cauſe des irritations, & y produiſe des nauſées & vomiſſemens bilieux.

Mais parce que la bile retenue dans les vaiſſeaux biliaires étant une fois entierement vuidée, leurs côtés doivent néceſſairement s'affaiſſer & reprendre leur calibre naturel, & qu'en cet état ils ne doivent plus gêner les rameaux hepatiques de la porte ; il s'enſuit que le cours du ſang s'y doit rétablir, que les rameaux ſtomachiques & mézentériques de la porte doivent ſe vuider dans le tronc, & de-là le ſang doit reprendre ſon ancien cours dans les diſtributions de la veine-cave, & tant le foye que l'eſtomac & les inteſtins reprenant leur volume naturel, doivent ceſſer d'être douloureux & tendus.

Parce qu'enfin la fréquence du pouls & le mouvement fébrile que les douleurs allument dans la masse du sang y brisent le tissu de la bile visqueuse qui y étoit retenue, & la rendent plus propre à se mêler avec l'urine & à couler plus facilement avec elle dans les tuyaux urinaires, lorsque le mouvement fébrile qui brouilloit tout, vient à cesser par l'adoucissement des douleurs; il s'ensuit qu'à la chûte des douleurs de colique, les urines qui étoient suspendues & diminuées pendant toute sa durée, doivent reprendre leurs cours & se vuider en quantité & très-chargées des parties de la bile qui se sont unies au tartre & de la bouë puriforme qu'elles déchargent, ce qui ne suppose réellement aucun vice dans aucun rein. Il n'est pas malaisé de se persuader que cette bouë n'est point du pus, lorsque

ſe vuidant, l'urine qui ſurnage la bouë on y jette de l'eau parce qu'elle doit s'y diſſoudre comme le tartre naturel de l'urine : ce qui n'arrive pas au pus, qui étant une fois précipité & réuni en corps, ne ſe mêle pas facilement avec l'eau.

Je ne mets pas en ligne de compte la teinture jaune que prend de tems en tems le viſage de Madame, qui, quoique paſſagere, ne laiſſe pas d'inſinuer que la bile de Madame ne coule pas aiſément, & qu'elle s'arrête à la moindre occaſion & ſéjourne dans les vaiſſeaux ; je paſſe ſous ſilence les conſidérations qu'on peut faire ſur le dévoyement auquel Madame eſt aſſez ſujette, qui eſt un ſigne aſſez certain que la bile eſt arrêtée, qu'il s'en ſépare moins qu'à l'ordinaire, tout cela pouvant venir à l'apui pour établir le ſiége de la coli-

que de Madame dans le foye.

Sur ce pied-là toutes les vûës qu'on doit avoir pour guérir Madame d'un mal auſſi incommode & auſſi opiniâtre, doivent ſe borner à rétablir le cours naturel de la bile, & on n'y peut parvenir qu'en donnant plus de fluidité à tout le corps de la lymphe mere du ſang.

Pour cet effet je ne crois pas qu'il faille des remédes d'une plus grande activité : il n'en faut que des doux & des dilayans pour venir à bout de cette eſpéce de ſéchereſſe qui régne dans le ſang de Madame, & je n'en connois point de plus propres que les eaux de Vals qu'elle a déjà priſes avec quelques légers ſuccès, mais pas aſſez long-tems pour corriger cet état de viſcoſité & de ſéchéreſſe qui régne dans ſon ſang & qui s'y eſt établi depuis ſi long-tems. Mon avis eſt qu'elle

les prenne au moins deux mois de ſuite, deux pintes chaque matin légérement dégourdies avec deux gros de ſel de Polychreſte de ſeignette : on la laiſſera ſeulement repoſer deux jours après chaque neuvaine, & je ſuis perſuadé que ſi l'on s'opiniâtre à ce reméde, il terminera heureuſement un mal auſſi incommode que l'eſt une pareille colique.

Mais ce reméde deviendra abſolument inutile comme bien d'autres, ſi Madame ne ſe réduit à un régime des plus ſévéres. Ce n'eſt que par-là que je ſuis venu à bout de pareilles coliques qui avoient duré deux ou trois ans.

Voici à quoi je le réduis ce régime, à ne manger que deux potages par jour & deux bouillons entre deux, pendant un grand mois, après quoi elle ne

se permettra qu'une aîle de poulet le matin à dîner avec son potage pendant le second mois. Elle ne boira que la simple eau de chien-dent à son ordinaire pendant ces deux mois, pendant lesquels je lui conseille de se dissiper le plus qu'elle pourra & de s'amuser malgré la mauvaise chere que je lui prescris. Je me flatte que si elle exécute à la lettre ce que je lui conseille & avec confiance & constance, elle se mettra à couvert des fréquens retours de sa colique. Le tems des remédes expiré, on verra le succès qu'ils auront eû, & la conduite qu'elle devra tenir pour ne pas retomber.

Il ne faut pas négliger de saigner Madame avant que de recommencer l'usage des eaux de Vals, ainsi que dans les violentes coliques, s'il en arrivoit quelqu'une pendant l'usage des eaux.

XXVII.

Pour la Colique.

Les accidens de colique de Monſieur le Marquis, n'étant qu'une ſuite de l'engagement des glandes du foye par une bile épaiſſie, qui ne pouvant s'écouler par ſes conduits ordinaires, regorge dans les vaiſſeaux du ſang, & qui ſe mêlant avec les urines en diminue la ſéparation & les fait retomber ſur les glandes de l'eſtomac, qu'elles travaillent & qu'elles ſoulevent; on ne doit avoir d'autre vûe pour le guérir que celle d'entretenir la fluidité naturelle de la bile & celle de toute la maſſe du ſang. Mais comme l'engagement des glandes du foye & l'épaiſſiſſement de la bile ſont toûjours le produit de quelque indigeſtion & d'un chile aigri & crud qui a paſſé dans les vaiſſeaux; les remédes que l'on

fera pour prévenir de semblables accidens seront inutiles, si Monsieur ne garde un régime très-exact.

Pour cet effet, il évitera le salé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patisserie, la salade, le fromage & le laitage, la sucrerie, le poisson & le maigre ; il boira peu de vin & jamais aucune sorte de liqueurs ; il dînera bien & se contentera d'un petit potage & d'une aîle de poulet le soir. S'il garde exactement ce régime, il peut être assuré qu'il n'aura point d'attaques d'une colique qui n'est pas dans le fond à mépriser ; car elle le jettera immanquablement dans la jaunisse & dans l'hydropisie s'il ne se contient.

Ce régime établi, il se mettra dans l'usage des eaux, de l'opiate, du bouillon, & de la tisanne, tel qu'il est dit ci-devant

dans l'article XI. *Ordonnance pour la Jauniſſe*, dans la même quantité, dans le même ordre & avec les mêmes précautions.

XXVIII.

Pour une affection ſcorbutique.

Il eſt aiſé de comprendre que la ſeule opinion d'avoir pris la vérole, l'inquietude & le chagrin qu'une telle idée doit donner à un homme d'un tempérament & d'un caractere réfléxif & mélancolique, ſont pluſque capables de produire tous les différens accidens qui ont travaillé & qui tourmentent encore Monſieur le Chevalier. Une idée auſſi chagrinante que l'eſt celle-là, ſur-tout dans un caractere mélancolique, n'abandonne jamais l'eſprit & l'occupe jour & nuit: on ne peut s'en ſeparer. Tous les objets qui pourroient diſſiper

ſont impuiſſans pour chaſſer une idée auſſi chagrinante; & quand même elle pourroit être ſuſpendue pour quelque tems, le moindre changement qui arrive dans le corps, quelque paſſager qu'il puiſſe être, la réveille & fortifie l'opinion qu'on a conçue d'avoir la vérole, & l'on attribue à cette maladie les plus petits accidens qui arrivent. Or, c'eſt un fait certain, pour qui connoît dans toute ſon étendue l'œconomie du corps, que pour ſoûtenir continuellement une idée dans l'eſprit, que le fluide ſpiritueux qui ſe ſépare dans le cerveau y ſoit continuellement arrêté, qu'il en coule d'autant moins dans tous les nerfs des organes que le reſſort en ſoit affoibli; que les organes de la circulation tombant par-là dans une eſpéce de relâchement, ne pouſſent que foiblement le ſang que ſa circulation

lation en devienne inſenſiblement plus lente, ſes parties moins broyées & moins diviſées ; qu'en un mot il acquiere plus de conſiſtance & plus d'épaiſſeur. Par la même raiſon le fluide ſpiritueux manquant aux glandes ſalivales de l'eſtomac, & leurs tuyaux ſécrétoires étant relâchés, elles doivent permettre le paſſage d'une lymphe groſſiere dans les vaiſſeaux excrétoires de la ſalive de l'eſtomac, laquelle en devenant plus épaiſſe ne doit pénétrer dans le tiſſu des alimens qu'avec plus de difficulté & ne les diſſoudre qu'en un ſuc gluant & viſqueux bien plus propre à entretenir & à augmenter l'épaiſſiſſement du ſang qu'à ſoûtenir ſa fluidité naturelle ; d'où il s'enſuit que tous les récrémens de la maſſe du ſang devenus plus glutineux & plus épais, doi-

vent s'en séparer & couler dans leurs vaisseaux excrétoires bien plus difficilement que dans l'état naturel ; & que la bile qui en est un des plus épais, s'écoulant avec plus de difficulté, doit séjourner en partie dans les vaisseaux du sang & communiquer soit acrimonie brulante & caustique à tout le corps de la lymphe ; & de-là les douleurs vagues & fixes qui travaillent Monsieur depuis si long-tems ; de-là l'enflure & le suintement des gencives, précurseurs ordinaires des affections scorbutiques.

Malheureusement Monsieur n'a eû garde d'imputer les premiers accidens de vapeurs qu'il a eu à une cause qui se fait si peu sentir, & dont l'action est aussi sourde que l'est celle d'une pensée triste & chagrinante : il ne les a imputés qu'au virus vérolique

dont il ſe croyoit entiché ; il s'eſt livré entre les mains de tous ceux qui ſe ſont offerts pour le guérir ; il s'eſt expoſé à tous les remédes antivénériens qu'on lui a propoſé, mais il n'en a tiré que le triſte avantage de prendre un nouveau chagrin, & de voir empirer tous ſes accidens. Il ne faut pas en être ſurpris ; ils n'ont jamais porté que ſur une cauſe fictice, & n'ont fait qu'épuiſer ſon ſang de la ſéroſité dont il a beſoin pour l'entretien de ſa fluidité. C'eſt par-là que ſa palpitation, ſes incommodités & ſes douleurs fixes & vagues ont augmenté, & qu'il eſt aujourd'hui en pire état qu'il n'étoit avant l'uſage des remédes.

Deſorte que pour ſe tirer de cet état bien plus chagrinant, qu'il n'eſt à craindre pour les ſuites, Monſieur doit ſe guérir une

fois pour toutes de l'opinion qu'il a eû d'être infecté du virus vérolique. Le peu de succès qu'ont eu tous les remédes antivénériens qu'il a éprouvés doivent l'en convaincre ; il n'eſt donc plus queſtion aujourd'hui que de détruire l'affection ſcorbutique que les chagrins & la mauvaiſe application des remédes antivénériens lui ont attiré.

Et pour y réuſſir on ne doit avoir d'autre vûe que celle de rendre à ſon ſang ſa fluidité naturelle, de déboucher les couloirs de la bile dont une partie ſéjourne dans les vaiſſeaux & y entretient une acrimonie cauſtique.

Pour cela Monſieur ſe fera ſaigner d'abord : il prendra deux jours après deux pintes d'eau de Vals dégourdies légerement, dans leſquelles on diſſoudra deux gros de ſel de Polychreſte

de ſeignette, & on en continuera l'uſage pendant quinze jours.

Il ſe repoſera trois jours & reprendra l'uſage des mêmes eaux dix autres jours, après leſquels il prendra la tiſanne qui ſuit pendant quinze jours.

Prenez deux onces de la racine de garence, autant de la racine de fraiſier; faites-les bouillir légerement dans deux pintes d'eau; jettez-y, en retirant le coquemar du feu, des feuilles de creſſon d'eau, de beccabunga, d'hépatique & de ſcolopendre, une demi-poignée de chacune. L'infuſion paſſée on y diſſoudra deux gros de ſel admirable de Glauber pour boire le matin à ſon réveil, dans une heure & demie de tems.

Dès le commencement de l'uſage de ces remédes, il prendra tous les jours vingt-cinq grains de limaille d'acier entre deux

soupes en se mettant à table pour dîner, & en continuera l'usage pendant six mois, observant de prendre un lavement d'eau tous les jours que son ventre sera paresseux. Le principal est qu'il regarde son mal comme des vapeurs, & non comme une maladie à laquelle il doit succomber; qu'il cherche à s'égayer le plus qu'il pourra, & qu'il garde un régime très-exact. Il évitera le salé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patisserie, la viande noire, le fromage, le laitage, la sucrerie, la salade, les pois, les féves, les aricots, toutes sortes de légumes, le poisson & le maigre, & généralement toutes sortes de fruits crus; dînera raisonnablement & se contentera d'un potage le soir pendant plusieurs jours, & même pendant l'usage de ces remédes, après lesquels il se permettra une aîle

de poulet avec le potage du ſoir. Il ne boira que l'infuſion de pimprenelle & évitera le caffé, le thé & le chocolat.

A l'égard de la bouche, il la lavera tous les jours avec le jus de creſſon, mêlé avec un tiers d'eau vulnéraire.

XXIX.

Ulcére au vagin.

Il n'eſt point de doute que le carcinome de l'entrée du vagin de Madame ne ſoit ulcerée, quoique ſon ulcére ne ſoit pas ſenſible à la vûe, la matiere purulente qui en ſort extérieurement eſt une preuve convaincante de ce que j'avance, & ſelon toute apparence l'endroit de l'ulcére regarde l'orifice interne de la matrice; maladie qui eſt d'autant plus fâcheuſe à guérir qu'il eſt preſque impoſſible

d'y porter des remédes : à la vérité la maladie par elle-même n'eſt pas beaucoup dangereuſe, attendu que la partie qui en eſt affligée n'eſt d'aucune utilité pour la vie ; mais comme elle avoiſine le rectum & la veſſie qui ſont des parties toutes intéreſſantes, & qu'il y a tout lieu de craindre que la ſanie virulente qui ſort de l'ulcére ne faſſe des impreſſions ſur ces parties qui paroiſſent même déja affectées, du moins la veſſie, puiſque Madame reſſent déja quelque difficulté en urinant ; il eſt de la derniere conſéquence de faire tout ſon poſſible pour y porter des remédes.

Je ſçai parfaitement que la tumeur qui remplit l'intérieur du vagin & en rétrécit par conſéquent le canal, en rend l'accès très-difficile ; mais il eſt très-poſſible en ſe ſervant d'une

ſeringue à injection, & à canon olivoire, d'y faire paſſer, par la force du piſton, quelque petite que ſoit l'entrée, l'injection ſuivante.

Prenez de l'eau de fray de grenouilles & de l'eau d'orge, de chaque trois onces, ou à leur défaut de l'eau de graine de lin, de l'eau de morelle ou de jombarde : ajoûtez-y un gros de précipité de Saturne pour en injecter deux fois par jour.

Et pour empêcher que le rectum & la veſſie ne ſoient attaqués, il faut s'aupoudrer ces parties, de parties égales de poudre de plomb porphyriſée & d'antimoine cru, ou de la tuthie en poudre, ou du précipité & magiſtere de Saturne.

Il ſera même néceſſaire d'introduire le doigt dans l'anus pour tâcher de découvrir l'étendue de la maladie & d'y faire pluſieurs injections avec une once

d'huile d'amandes douces, un jaune d'œuf, & demi-gros de précipité de Saturne.

Dès le commencement de la pratique de ces remédes elle se mettra à l'usage des bouillons humectans, fondants, & rafraichissants pendant quinze jours soir & matin.

Elle prendra ensuite l'opiate qui suit deux fois par jour pendant quinze jours.

Prenez saffran de mars & pierre hématique demi-once de chacun, fleurs de souci & saffran en poudre six gros, coque d'œufs trois gros; formez-en une opiate avec l'extrait de fumeterre, dont Madame prendra un gros le matin à son réveil, avalant par-dessus le bouillon ci-devant sans sel, & un autre deux heures avant souper.

Tous ces remédes n'auront aucun succès, si Madame en gâte

l'effet par la mauvaiſe qualité ou la quantité des alimens ; c'eſt pourquoi il faut qu'elle obſerve un régime des plus exacts, & qu'elle s'aſſujettiſſe à celui que lui preſcrira ſon Médecin ordinaire.

XXX.

Tumeur & Ulcére à la machoire.

La tumeur des glandes de la machoire de Mademoiſelle ayant abcédé à la ſupuration, continuant encore & étant devenue ſereuſe, donne lieu de craindre ou que l'os ne ſoit découvert, ou que le fond ne ſoit fiſtuleux ; c'eſt ce que je ne ſçaurois décider, & il n'y a que la ſonde & l'œil d'un habile Chirurgien qui puiſſent éclaircir cette matiere qui eſt tout-à-fait chirurgicale à cet égard. Il eſt abſolument néceſſaire de faire une plus grande ouverture que celle qui fournit

la matiere pour détruire les caloſités s'il y en a, ou pour faire exfolier l'os.

Lorſque cette matiere ſera éclaircie, je donnerai mon avis ſur les remédes internes qu'il conviendra faire, & qui ne peuvent être réglés que par rapport à la connoiſſance diſtincte de la qualité du mal. La rélation qu'on m'a envoyée n'étant pas aſſez détaillée pour que je puiſſe en tirer des inductions curatives.

XXXI.

Pour l'enchifrénement, l'éternûment & l'enflure d'un côté de la tête.

L'enchifrénement & l'éternûment qui attirent les douleurs de tête & l'enflure qui eſt ſurvenue d'un côté, ainſi que le reſte des accidens énoncés dans le mémoire, ne laiſſent aucun lieu de douter que le corps de la lymphe

du ſang de Madame ne ſoit devenu trop épais ; l'engorgement continuel des glandes par la mucoſité du nés & la tumeur qui s'eſt formée, en ſont des ſignes parlants.

Deſorte que pour la mettre à couvert de tous ces accidens incommodes, on ne doit avoir d'autre vûe que celle de corriger la crudité & viſcoſité de la lymphe du ſang pour rendre ſa circulation plus libre, & pour faciliter ſa dépuration dans les différens couloirs du bas-ventre, ſpécialement dans le foye & dans la matrice, y ayant tout lieu de préſumer que la bile & les purgations lunaires, dont on ne parle point, ne coulent pas librement ni naturellement.

Pour y parvenir on commencera par ſaigner Madame du bras ou du pied, ſelon qu'elle ſera éloignée ou près du tems

de ſes régles, & on lui fera prendre tous les matins pendant un mois l'infuſion d'un gros de la racine de gentiane dans un verre d'eau & cela à ſon réveil, & tous les jours une priſe de l'opiate qui ſuit, lorſqu'elle ſe mettra à table pour dîner.

Prenez deux onces de limure d'acier porphyriſée, gomme ammoniac deſſechée & miſe en poudre une once, extrait d'aloës un gros, rhubarbe en poudre demi-once, ſaffran oriental & poudre de mille pieds cinq gros de chacun; formez-en une opiate avec l'extrait de chicorée ſauvage, dont Madame prendra un gros dans du pain à chanter pendant deux mois.

On la purgera de dix en dix jours avec l'infuſion d'un gros de rhubarbe dans laquelle on diſſoudra deux onces de manne & un gros de ſel végétal.

Cela fait, elle prendra pendant trois mois conſécutifs le vin martial qui ſuit.

Prenez une pinte de vin blanc de Bourgogne, jettez-y une once de limure de fer avec un gros de macis & une once de la racine d'hellebore noir ; laiſſez en infuſion ces drogues pendant quatre ou cinq jours ; tirez enſuite le vin au clair pour en donner à Madame un petit demi-verre avec de l'eau matin & ſoir, aux heures de ſes repas : elle prendra tous les matins deux taſſes de l'infuſion d'armoiſe en guiſe de thé, & un lavement d'eau tous les jours pendant l'uſage de ces remédes : elle reſpirera auſſi tous les ſoirs en ſe couchant la fumée de quelques grains de karabé.

Tous ces remédes ſeront inutiles ſi Madame en gâte l'effet par la mauvaiſe qualité ou la

quantité des alimens ; c'eſt pourquoi il faut qu'elle obſerve un régime des plus exacts, & qu'elle s'aſſujettiſſe à celui que preſcrira ſon Médecin ordinaire.

XXXII.

Toux ſéche & quinteuſe d'un Enfant.

Il n'eſt point de doute que la toux ſeche & quinteuſe de l'Enfant, pour lequel on demande mon avis, ne ſoit produite par une matiere très-âcre & très-volatile qui ſe ſépare dans toutes les glandes du canal de la trachée-artére, ſa volatilité l'empêche de ſe mettre en corps, & de ſe réduire en crachats ; elle n'en eſt pas moins irritante, ni moins fatiguante pour tous les organes de la reſpiration, dont les ſecouſſes violentes ſont fort à craindre pour les vaiſſeaux du

poûmon, ſur-tout lorſqu'il eſt rempli de tubercules qui y gênent le cours de la circulation du ſang. Les toux violentes les expoſent toûjours à crever; malheur qu'il faut éviter avec grand ſoin par rapport au ſujet, qui ſelon toute apparence eſt né avec une diſpoſition héréditaire à la phtiſie, & dont le poûmon chargé de petits tubercules.

Comme cette diſpoſition tuberculeuſe des vaiſſeaux du poûmon ſuppoſe néceſſairement un grand épaiſſiſſement de la lymphe nourriciere des parties, & qu'en cet état il eſt à craindre qu'elle ne s'arrête & n'embaraſſe les glandes conglobées qui ſont répandues dans les différentes parties du bas-ventre, ſur-tout celles du mézentere qui donnent paſſage au chyle; (malheur qu'on doit éviter ſoigneuſement, par rapport à la diſtri-

bution & à l'introduction des nourritures dans les vaisseaux du sang) on doit uniquement s'appliquer à diminuer le corps de la lymphe mere du sang, à tenir par ce moyen les couloirs du bas-ventre plus libres, & à entretenir la séparation de la bile dont la retenue dans les vaisseaux du sang ne sçauroit être que très-préjudiciable à la disposition tuberculeuse des vaisseaux du poûmon : cette humeur âcre & brûlante étant en état, sur-tout lorsqu'elle séjourne dans les vaisseaux, de mettre en mouvement la lymphe arrêtée dans les tubercules, & de la mettre en jeu de suppuration.

Pour remplir toutes ces vûes on commencera d'abord par tirer deux palettes de sang à cet Enfant pour prévenir la ruption des vaisseaux du poûmon qui pourroit occasionner une violente toux,

On le mettra enſuite à l'uſage du ſyrop qui ſuit.

Prenez creſſon de fontaine, de la morgeline & du mouron quatre poignées de chacun, lierre terreſtre deux poignées; tirez-en le ſuc par expreſſion, à l'aide de la décoction des mêmes plantes. Après l'avoir clarifié on y fera bouillir l'écorce de ſix têtes de pavots, & on réduira la colature en ſyrop avec une ſuffiſante quantité de ſucre, dont on lui fera prendra trois onces par jour; ſçavoir, une à ſon lever, l'autre trois heures après ſon dîner, & la derniere à ſon coucher, & cela pendant un mois.

Après quoi on lui fera prendre les pillules ſuivantes pendant deux mois.

Prenez des fleurs martiales de ſel armoniac demi-once, gomme ammoniac en poudre deux gros, fondant de rotrou & de

poterius deux gros & demi ; formez-en des pillules avec une suffisante quantité d'extrait de gentiane & de syrop diacode, dont on lui donnera le poids d'environ deux grains, qu'on partagera en six pillules que l'on lui fera prendre matin & soir dans de la marmelade d'abricots ou de fleurs d'oranges ; observant de le purger de tems en tems, sur-tout s'il est vorace, avec une once de manne & une once de syrop de chicorée composé.

Dès le commencement de l'usage de ces remédes, on peut lui appliquer un cautére à la jambe qui fournira plus qu'en tout autre endroit du corps.

Cet Enfant demande un grand menagement & beaucoup de conduite pour ses nourritures ; c'est pourquoi on ne lui donnera qu'un potage à son déjeûner, un autre à son dîner avec

du bouilli ou du rôti, un morceau de pain ſec à gouter & un potage à ſouper, auquel on peut joindre un œuf frais; jamais de ſalé ni d'épicé, point de ragoûts, de patiſſerie ni ſucrerie, point de fruits crus, ni ſalade & jamais de maigre; on le tiendra chaudement, & on aura grand ſoin qu'il ne s'échauffe trop; on le garentira du vent & du ſerein; & à l'égard des amuſemens d'enfans non-ſeulement on les lui permettra, mais même on les lui procurera pour le tenir toûjours gai.

XXXIII.

Vertige, étourdiſſement & vapeurs.

Le vertige, les étourdiſſemens, les foibleſſes & le reſte des accidens de vapeurs de Madame n'étant qu'une ſuite du déran-

gement de son pouls, d'une palpitation ou d'un tremblottement du cœur, presque habituel, à raison duquel le sang n'est pousſé que foiblement dans les vaisseaux de la tête; & cet accident particulier, je veux dire, ce tremblement de cœur & sa palpitation, n'étant qu'un produit de l'épaississement du sang qui ne roule que difficilement dans les vaisseaux du poûmon : enfin cet état d'épaississement n'ayant d'autre cause & n'étant entretenu que par la crudité de ses digestions, on ne doit avoir d'autre vûe pour la tirer de cet état d'incertitude & de langueur où elle est tombée, que celle de corriger la crudité de la salive de son estomac pour rectifier ses digestions, & celle de rendre à toute la masse de son sang sa fluidité naturelle.

Il seroit inutile d'y travailler

ſi elle ne ſe réduiſoit à un régime très-exact, c'eſt pourquoi elle doit éviter avec ſoin le ſalé & l'épicé, les ragoûts, la friture, la patiſſerie, la viande noire, le fromage & le laitage, la ſalade, les pois, les féves, le poiſſon, le maigre & généralement toutes ſortes de fruits crus : elle dînera raiſonnablement, & ſe contentera d'un potage ou d'une aîle de poulet.

Ces Conſultations ſont toutes de l'année 1727.

Fin du ſecond Tome.